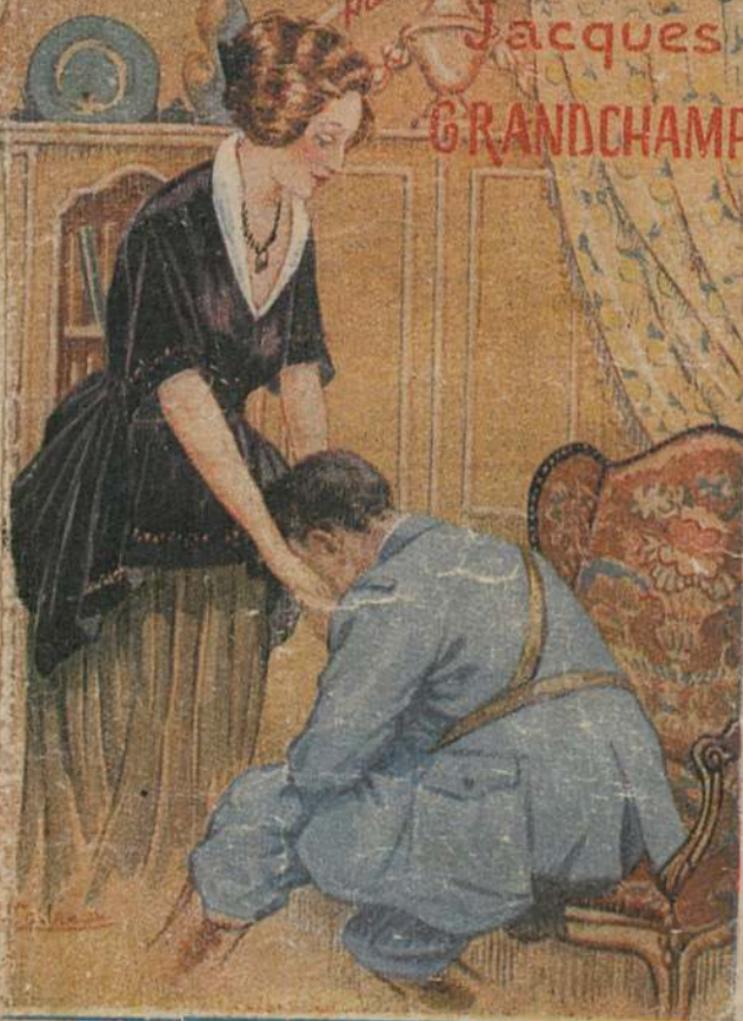


# PARDONNER

par Jacques  
GRANDCHAMP



PRIX :

fr. 50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"

7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Les Publications de la Société Anonyme  
du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

**LISETTE**, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Prix de l'abonnement d'un an : 10 francs. Etranger : 16 francs.

**La Véritable Mode Française de Paris**

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. Etranger : 18 francs.

**LA MODE SIMPLE**

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 4 francs.

**GUIGNOL**, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.15.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr. Etranger : un an, 18 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON  
sont données par

**Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F<sup>co</sup> 3.25.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Aux quatre Albums :	FRANCE et COLONIES.	12 fr. 50
	ETRANGER.	15 fr. »
Aux deux Albums :	FRANCE et COLONIES.	6 fr. 50
	ETRANGER.	8 fr. »

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaïgnan, Paris (XIV').

C 92565

# La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main.

La Collection STELLA constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée sans salir l'imagination. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection STELLA forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect. Elle publie deux volumes chaque mois.

## Volumes parus dans la Collection :

1. **L'Héroïque Amour**, par Jean DEMAIS.
2. **Pour Lui !** par Alice PUJO.
3. **Rêver et Vivre**, par Jean de la BRÈTE.
4. **Les Espérances**, par Mathilde ALANIC.
5. **La Conquête d'un Cœur**, par René STAR.
6. **Madame Victoire**, par Marie THIERY.
7. **Tante Gertrude**, par B. NEULLIES.
8. **Comme une Epave**, par Pierre PERRAULT.
9. **Riche ou Aimée ?** par Mary FLORAN.
10. **La Dame aux Genêts**, par L. de KERANY.
11. **Cyranette**, par Norbert SEVESTRE.
12. **Un Mariage "in-extremis"**, par Claire GENIAUX.
13. **Intruse**, par Claude NISSON.
14. **La Maison des Troubadours**, par Andrée VERTIOL.
15. **Le Mariage de Lord Loveland**, par Louis d'ARVERS.
16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORJUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIERY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRÈTE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline LE MAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRÈTE.
35. **Trop Jolie**, par Louis d'ARVERS.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

36. La Petiote, par T. TRILBY.
37. Derniers Rameaux, par M. de HARCOET.
38. Au delà des Monts, par Marie THIERY.
39. L'Idole, par Andrée VERTIOL.
40. Chemin Montant, par Antoine ALHIX.
  
41. Deux Amours, par Henri ARDEL.
42. Odette de Lymaille, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. La Roche-aux-Algues, par L. de KERANY.
44. La Tartane amarrée, par A. VERTIOL.
45. Intègre, par Pierre Le ROHU.
46. Victimes, par Jean THIERY.
47. Pardonner, par Jacques GRANDCHAMP.
48. Le Chevalier clairvoyant, par Jeanne de COULOMB.
49. Maryla, par Isabelle SANDY.
50. Le Mauvais Amour, par T. TRILBY.
  
51. Mirage d'Or, par Antoine ALHIX.
52. Les deux Amours d'Agnès, par Claude NISSON.
53. La Filleule de la Mer, par H. de COPPEL.
54. Romanesque, par Mary FLORAN.
55. Le Roman de la vingtième année, par Jacques des GACHONS.
56. Monette, par Mathilde ALANIC.
57. Rêve et Réalité, par Marie THIERY.
58. Le Cœur n'oublie pas, par Jacques GRANDCHAMP.
59. Le roman d'un Vieux Garçon, par Jean THIERY.
60. L'Algue d'Or, par Jeanne de COULOMB.
  
61. L'Inutile sacrifice, par T. TRILBY.
62. Le Chaperon, par Louis d'ARVERS.
63. Carmencita, par Mary FLORAN.
64. La Colline ensoleillée, par Maria ALBANESI.
65. Phyllis, par Alice PUJO.
66. Choc en retour, par Jean THIERY.
67. Noëlle, par CHAMPOL.
68. Kitty Aubrey, par TYNAN.
69. Le Mari de Viviane, par Yvonne SCHULTZ.
70. Le Voile déchiré, par Edmond COZ.
  
71. Maria-Sylva, par LUGUET-FRICHET.
72. L'Etoile du Lac, par Andrée VERTIOL.
73. Les Sources claires, par Marguerite d'ESCOLA.
74. L'Abbaye, par Salva du BEAL.
75. Le Tournant, par Pierre VILLETARD.
76. Tante Babiolo, par Mathilde ALANIC.
77. Mon Ami le Chauffeur, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERS.
78. De l'Amour et de la Pitié, par Jacques GRANDCHAMP.
79. La Belle Histoire de Maguelonne, par Jeanne de COULOMB.
80. La Transfuge, par T. TRILBY.
  
81. Monsieur et Madame Fernel, par Louis ULBACH.
82. Le Mariage de Gratiennette, par M. des ARNEAUX.
83. Meurtrie par la Vie, par Mary FLORAN.
84. Un Serment, par la Baronne ORCZY.
85. L'Autre Route, par Claude NISSON.
86. La Lettre rose, par H.S. MERRIMAN.

1 volume, partout : 1 fr. 50; franco. 1 fr. 75  
Cinq volumes au choix, franco . . . . 8 fr. »

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr 25.

Adresser lettres, commandes et mandats-poste à M. le Directeur  
du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>).

c 92565

JACQUES GRANDCHAMP

---

# Pardonner



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)



# PARDONNER

---

## I

Les magnolias laissaient tomber sur la terre chaude leurs fleurs lourdes à l'odeur capiteuse ; un poirier du Japon étalait ses branches roses auprès d'un cours d'eau en miniature sur lequel flottaient des cygnes assoupis, et, de ce Jardin des Prébendes, se dégagait avec une intensité presque violente la magique griserie du renouveau.

Le printemps est parfois si précoce dans le pays de Touraine que ce jour d'avril avait eu la chaleur un peu pesante d'un soleil d'été et que l'atmosphère paraissait saturée d'orage tant l'air était irrespirable.

Une promeneuse qui traversait le square ralentit instinctivement sa marche en passant sur le pont rustique. Elle s'attarda sous les magnolias, contempla d'un œil mélancolique ce réveil de la nature et reprit son chemin d'un pas égal, imperceptiblement las.

Elle avait la tournure jeune, le buste mince moulé dans un tailleur de drap gris clair ; l'ombrelle qu'elle déplaçait par moments laissait entrevoir une nuque blonde à demi cachée par la voilette. Elle s'arrêta devant une maison de la rue de la Chevalerie et tira le bouton de cuivre de la sonnette.

Une ordonnance vint ouvrir.

— Le colonel est rentré ?

— Non, madame, pas encore.

— Alors, je monte. Il n'y a pas de lettres ?

— Je ne sais pas, madame, je vais m'informer.

Et pendant que l'homme disparaissait, la jeune

femme, qui était vraisemblablement chez elle dans cette demeure confortable, jeta son ombrelle dans un tube de porcelaine de Chine, se déganta et commença d'ôter les épingles de son chapeau, puis elle enleva le couvre-chef lui-même et l'épaisse voilette sous laquelle elle semblait étouffer. Un observateur eût alors remarqué que de loin elle paraissait plus jeune qu'en réalité. Le visage fin et régulier était plissé de rides à peine perceptibles, le teint insensiblement fané, les cheveux blonds striés par endroits de fils blancs ; évidemment cette femme approchait à grands pas de la quarantaine.

Elle montait la première marche de l'escalier lorsqu'un valet de chambre apparut, tendant un plateau qui contenait deux ou trois lettres.

— Le courrier de Madame la baronne ! dit-il d'une voix légèrement teinte d'emphase.

Mme Fargères prit les lettres, en examina brièvement la suscription et son visage s'éclaira d'une lueur joyeuse qui lui rendit, en un instant, tout un regain de jeunesse.

— Ma petite Thérèse ! murmura-t-elle, attendrie ; et très vite, gravissant les derniers degrés de l'escalier, elle entra dans sa chambre, jeta sa jaquette sur son lit et vint près de la fenêtre déca-cheter la missive qui portait le timbre anglais.

Elle lut attentivement les nombreux feuillets de papier pelure qui contenaient les affectueux épanchements de sa fille cadette.

A la voir ainsi, avec la blouse de linon endentellé qui dessinait son buste mince et sa taille souple, le soleil dorant ses cheveux épais dont la masse floue était relevée très haut, ombrageant un profil aristocratique et fier, on n'eût jamais supposé que la baronne Fargères était la mère de deux grandes filles, — dont l'une mariée déjà depuis plus d'un an, — d'un saint-cyrien, puis d'une benjamine sur le point de passer son brevet.

Mariée à dix-sept ans au lieutenant Fargères, Odile de Lorcyse, âme romanesque et tendre s'il en fut, avait cru, à ce moment-là, vivre un vrai roman. Et n'était-ce pas un peu un conte de fées

que cette idylle éclore durant une nuit de bal entre le brillant officier de dragons et la ravissante jeune fille qui faisait ce soir-là son entrée dans le monde?... Lui était le fils d'un maréchal de France, dont le nom restait encore une des vedettes de notre histoire militaire, elle, la fille d'un de ces officiers d'élite qui font la gloire du pays ; le mariage rapprocha donc, pour ne plus les désunir, deux noms fameux dans les annales de l'armée.

Le lieutenant Fargères était maintenant colonel d'un régiment de cuirassiers. Le général de Lorcycse avait pris sa retraite depuis trois ans et vivait, tour à tour, en Anjou et en Bretagne, avec sa dernière fille veuve et sans enfants.

Mme Fargères pensait-elle à son passé?... Elle relut encore la chère lettre, en regarda la date, puis dit entre haut et bas : « Il y aura demain vingt-trois ans que nous sommes mariés ; chère petite Thésy ! elle a songé à cet anniversaire ! »

Et pour la troisième fois, elle revit le passage qui parlait de cette date :

« Maman chérie,

« Lorsque vous recevrez ma lettre, vous serez tout près de votre anniversaire de mariage. Je vais penser à vous et à mon cher papa encore bien davantage, et je demande au bon Dieu de vous donner encore au moins autant d'années de bonheur que vous en avez déjà vécues. »

Un sourire un peu triste flotta sur les lèvres de Mme Fargères ; elle posa la lettre sur son bureau et ouvrit la seconde missive sur laquelle une écriture énorme et impérieuse avait tracé quelques lignes, style télégraphique.

« Daisy Cottage, 20 avril.

« Chère Maman,

« Pense bien à vous — suis toujours heureux — pas le temps d'écrire — partons demain pour Paris et la Bavière — savons pas quand reviendrons — Baisers à père et vous tous — Hommages de Victor.

« FARGÈRES SEURDET DAVESNES. »

— Cette Yvonne ! Quel mauvais genre ! soupira la baronne. Quelle différence avec Thérèse !

Et son regard alla vers la cheminée, se poser sur le porte-photographies qui renfermait l'image de ses deux filles aînées.

A Tours, les trois filles du colonel étaient désignées par le surnom flatteur des Trois Grâces, leur beauté étant sensationnelle. Yvonne, très femme de sport, très brillante, de traits remarquablement réguliers ; Thérèse moins en dehors, plus froide, plus distinguée et moins charmeuse ; puis Clémentine-Henriette, la petite dernière, qui promettait d'être aussi jolie que ses sœurs, quoiqu'elle eût encore des jupes demi-longues et ses cheveux dans le dos.

Courtisée, adulée, consciente de sa grâce de sirène, Yvonne, malgré un orgueil que sa mère qualifiait d'insensé, dut se résigner à ce qu'elle appelait « une fin ».

Victor Seurdet n'avait rien qui pût la tenter, hormis sa grosse fortune. Issu d'une race de cultivateurs beaucerons, subitement enrichis par l'expropriation du chemin de fer (sa grand'mère portait le bonnet de linge), assez beau garçon, avec plus de vernis mondain que de réelle éducation, d'une intelligence médiocre, d'une culture morale quelconque, il n'osa tout d'abord prétendre ouvertement à Yvonne Fargères, dont il connaissait les alliances aristocratiques et les manières essentiellement raffinées. Pourtant, il s'avisa de l'aimer. Cette étoile l'éblouissait, l'aveuglait, et comme, jusqu'à ce jour, on lui avait dit et répété « qu'avec de l'argent tout s'achète », il jugea — dans son bon sens finaud de rusé paysan, déguisé sous l'enveloppe de snob qu'il prétendait être — qu'en y mettant le prix, la fille du colonel Fargères pourrait sans doute lui appartenir. Il s'enhardit davantage, fit si bien mousser aux yeux d'Yvonne ses chasses en Sologne, son hôtel à Orléans, son pied-à-terre à Paris, que, séduite par les écus trébuchants de ce nouveau marquis de Carabas, la jeune fille finit par abandonner, dans la main épaisse de Victor, sa petite main de duchesse.

A la vérité, il ne manqua pas de gens pour trouver à redire à ce trop évident alliage d'un sac et d'un parchemin. Yvonne, elle-même, ne s'y était pas résignée sans révolte, mais elle allait atteindre sa majorité, elle jugeait trop mesquins les partis qui se présentaient (se dépitant de ne point voir s'offrir précisément ceux qu'elle eût souhaités), et, faisant bon marché de la Beauce, du bonnet de la grand-mère et du nom roturier du soupirant, déclara de son ton hautain « qu'elle faisait un mariage d'amour », alors que chacun savait que c'était juste le contraire !

Au prime abord, sa famille n'approuva guère ce mariage, si disproportionné à tant de points de vue, et Mme Fargères s'y était opposée plus que son mari. Celui-ci avait coutume de répéter que ses filles seraient assez jolies pour qu'on les épousât sans dot, et qu'il était inutile de faire des économies en ce sens. Avec de tels principes, tout en menant un train de vie relativement large, les Fargères grignotaient leur capital. Yvonne le savait et ne manqua pas de le dire à ses parents, lorsqu'ils firent de sages objections au sujet du projet ébauché.

Mme Fargères essaya surtout de convaincre sa fille.

— Ma pauvre enfant, réfléchis bien à quoi tu t'engages ! Vivre toute la vie aux côtés d'un mari qui n'aura ni tes idées, ni ton éducation, tu souffriras !

— Bah ! avec de l'argent, tout se tasse ! D'abord je n'ai pas de dot, je veux me marier, il me faut une existence luxueuse, et puisque Victor Seurdet a le moyen de s'offrir la femme que je suis, je l'épouse !

Son esprit calculateur, qui envisageait seulement la question pratique, était la terreur de sa mère, si douce et rêveuse de caractère. Aussi, laissant là cette lettre qui avait ravivé en elle les pénibles souvenirs des préliminaires du mariage d'Yvonne, Mme Fargères ne voulut plus penser à cette fille volontaire, casse-cou, bonne au fond, sans doute, mais dont les manières brusques choquaient sa fragilité, et, rassurée sur son sort,

puisqu'après quatorze mois de ménage elle se disait encore heureuse, songea de nouveau à Thésy.

Thésy était secrètement sa préférée. Elle sentait en cette nature sœur de la sienne, trop d'affinités pour ne pas jouir, en sus de l'orgueil maternel, de la parité d'âmes qui les faisait si semblables l'une à l'autre. Mais, comme elle voulait se montrer toujours juste, elle serra dans un tiroir les lettres qu'elle venait de recevoir et se dirigea vers la chambre voisine de la sienne pour s'informer de ce que faisait sa benjamine.

Assise devant une table laquée blanc, Clémentine-Henriette, la tête baissée sur son cahier, écrivait sans répit, ni distraction.

Au-dessus d'elle, une grande photographie de son Altesse Impériale et Royale, la princesse Napoléon, sa sérénissime marraine, semblait étendre son auguste égide. La fillette n'était pas peu fière de cet illustre parrainage!

Quinze ans auparavant, alors que le commandant Fargères était attaché militaire en Belgique, la princesse Clémentine avait demandé de présenter la nouveau-née aux fonts baptismaux. Elle tenait à donner à la fois cette preuve de haut intérêt au brillant officier qui représentait la France auprès de son royal père et à honorer personnellement la longue fidélité des Fargères à ce Bonaparte dont elle espérait secrètement déjà épouser le chef de la Maison et du parti impérialiste.

— Clé! J'ai une lettre de tes sœurs, dit Mme Fargères en entrant.

Clé releva la tête. Elle promettait d'être ravissante, et sa beauté ne le céderait en rien à celle de ses sœurs. Elle repoussa sa chaise, offrit à sa mère un petit fauteuil bas et vint l'embrasser.

— Thésy revient? demanda-t-elle.

— A la fin du mois. J'en suis bien contente, et toi aussi, n'est-ce pas, ma chérie?

— Naturellement! dit Clémentine-Henriette de sa voix un peu froide. Elle doit avoir assez des brumes de Londres. C'est cependant bien agréable de vivre ainsi à l'étranger! J'ai souvent envié son sort, vous savez, maman!

— Mais, mon enfant, dès que tes études seront finies, tu pourras, si tu le désires, aller chercher en Angleterre le complément de ta science. C'était là le but de Thérèse et je suppose qu'elle l'a atteint!

— Et puis, maman, c'est la mode! Une jeune fille n'est pas accomplie tant qu'elle n'a pas passé un an ou deux dans l'un des plus selects pensionnats de Londres! Lorsque ce sera mon tour... qui sait!... la vogue sera peut-être au Japon ou à la Russie.

Mme Fargères sourit :

— L'amour des voyages sévit partout. Yvonne m'annonce son départ pour la Bavière.

— Ah! cela ne m'étonne pas d'elle! Vous me montrerez sa lettre, maman?

La baronne hésita une minute, puis disparut et revint avec le court billet de sa fille aînée.

Clémentine-Henriette le parcourut rapidement.

— Cette Yvonne! dit-elle d'un air admiratif, elle est unique au monde! Tenez, maman, j'aime beaucoup sa façon de signer. Avec un nom roturier comme celui de Seurdet, en y ajoutant celui de la mère de son mari, elle trouve encore le moyen d'obtenir un paraphe qui ait grand air!

— Oui, c'est snob comme Yvonne elle-même!

— Pourtant, maman, vous signez : Lorcyse-Fargères.

— Ma mère et ma grand'mère faisaient ainsi, mon enfant. Sois bien assurée que si j'agis comme elles ce n'est point par pose. Je désapprouve Yvonne dans ces goûts de parade, d'« esbrouffe », dirais-je, si j'osais employer ce mot. Je n'aime pas les allures prétentieuses de ta sœur aînée. Elle a épousé un honnête homme, sans particule, eh bien! en acceptant ce nom roturier, elle eût dû aller jusqu'au bout du sacrifice qu'elle croyait faire et porter bravement ce nom. On ne doit pas rougir d'un nom honorable, pas plus que du mari qui vous l'a donné, et j'avoue ne point comprendre chez Yvonne cette sottise parodie d'une alliance aristocratique.

Mme Fargères acheva ces mots avec un peu d'animation.

Clé n'était pas convaincue. A ses yeux, Yvonne incarnait la perfection faite femme, et voir attaquer ainsi son idole la fit se dresser comme un petit coq.

— Enfin, maman, vous critiquez toujours mon aînée, vous, si indulgente pour Thésy.

— Je ne fais pas de comparaison, ma chérie, et je ne veux nullement contester les qualités très évidentes d'Yvonne. Toutefois tu me permettras bien de déplorer en ma fille cet orgueil, cette vanité, qui n'ont pas leur raison d'être. Je sais que tu as une préférence marquée pour Yvonne; je t'avoue qu'entre les deux j'aimerais mieux que tu prisses Thérèse comme exemple.

Clémentine-Henriette fit un petit moue :

— Je chéris tendrement Thésy, maman, mais je m'arrange mieux avec Yvonne.

— Alors, imite-la dans ses qualités et non pas dans ses excentricités!

— Oh! d'abord, je ne ferai jamais une mésalliance! moi!... la filleule d'une princesse de sang royal!... Il ferait beau voir!

— Je n'aime pas ces idées orgueilleuses, mon enfant! Rappelle-toi qu'une femme ne vaut quelque chose que par la dignité de sa vie, la culture de son intelligence, et l'élévation de ses sentiments. Le reste n'est qu'une vaine fumée de gloire qui pèse bien peu dans la balance de nos destinées! Nous ne sommes ni grandis ni diminués par notre naissance, c'est à nous de façonner notre personnalité pour qu'elle soit toujours à la hauteur de ceux qui nous ont devancés dans l'existence. C'est ce qui fait le malheur de notre caste! On oublie trop les vertus des ancêtres pour ne se targuer que de leurs titres nobiliaires et l'on croit qu'ils ont assez fait pour que leurs descendants puissent se croiser les bras en s'abritant derrière les glorieux souvenirs du passé. Tandis que des gens qui n'ont dans leur hérédité aucun aïeul célèbre se créent de leurs propres mains une valeur morale et gravissent rapidement les degrés de l'échelle sociale. Arrivés au sommet ils nous en délogent... n'est-ce pas un peu notre faute?...

« Ce que je te dis là, ma chère petite, tend à te prouver qu'il ne faut mépriser personne, et je ne te cache pas que lorsqu'il s'agira de te marier, je préférerai bien davantage un homme intelligent, un homme de cœur et d'action, au premier belâtre venu dont le titre seul te séduirait.

— Cependant, maman, vous étiez, tout d'abord, opposée au mariage d'Yvonne.

— En principe, oui, parce que je ne jugeais pas suffisant l'équilibre entre sa grosse fortune et son manque d'éducation première ! Je lui reprochais de n'avoir ni les idées, ni les sentiments, ni les goûts de notre famille. Te l'avouerai-je?... Oui, car tu es assez grande pour me comprendre, sa fortune même me paraissait un obstacle. Je craignais que ta sœur ne se mariât exclusivement pour de l'argent !

— C'est d'ailleurs ce qu'elle a fait.

— J'aime mieux espérer qu'elle a obéi à un mobile plus élevé. Il est évident que, pauvre, Victor n'eût osé prétendre à Yvonne, pourtant, j'eusse préféré cela !

— Oh ! maman, si je ne redoutais de paraître vous manquer de respect, je dirais que vous êtes aussi romanesque que Thésy !

— Et toi, ma chère petite, j'ai peur que tu ne sois trop pratique ! C'est peut-être très raisonnable le réalisme, mais vois-tu, il faut toujours mettre de l'idéal dans sa vie, et l'idéal, c'est le Beau, le Vrai, le Bien !

« Allons, acheva Mme Fargères, travaille encore pendant quelques instants et ne manque pas de descendre exactement pour le diner.

— Papa n'est pas rentré ?

— Non.

— Il est cependant bien près de sept heures !

La baronne ne répliqua rien. Un douloureux sourire erra sur ses lèvres soudainement pâlies : elle quitta sa fille et descendit dans son petit salon pour y recevoir, dès l'arrivée, le mari qu'elle attendait de toute l'impatience de son cœur en émoi...

## II

Les minutes se sont succédé ; à plusieurs reprises le valet de chambre a risqué un œil discret pour s'assurer s'il pouvait faire servir le dîner. Dans les profondeurs de son officine la cuisinière se lamente sur son rôti qui se dessèche et les légumes qui se carbonisent... le colonel ne rentre toujours pas...

La demie de sept heures sonné, puis les trois quarts. Clémentine-Henriette descendue auprès de sa mère donne quelques signes d'énervement, car après le dîner elle doit passer dans la maison voisine une soirée d'études en commun avec son amie Simone de Challanges, la fille d'un chef d'escadron.

Depuis longtemps déjà, Mme Fargères tourne vers la pendule des yeux anxieux, c'est à peine si elle regarde le livre qu'elle tient à la main.

Enfin, lasse d'attendre, elle sonne le domestique et dit un bref :

— Servez !

Le dîner ne traîne pas. Evidemment, la pensée de la maîtresse de maison est loin d'ici !... Ses yeux bleus se durcissent un peu et ses lèvres se serrent lorsque Clé, cherchant un motif au retard de son père, finit par déclarer :

— C'est égal ! pour un militaire, papa n'est guère exact ! Voilà bien deux mois que je ne l'ai vu arriver à l'heure pour le dîner !

Cette phrase tombe lourdement dans le silence obstiné que Mme Fargères garde d'un air contraint. Sa fille tente alors d'opérer une diversion, parle d'Yvonne, de Thérèse, puis de Jean le saint-cyrien.

Avec effort sa mère lui donne maintenant la réplique : ce dîner semble lui peser comme une corvée ! Aussitôt le dessert servi, elle se lève avec

empressement, visiblement soulagée que ce tête-à-tête soit terminé.

Clémentine-Henriette la quitte en lui rappelant qu'elle n'aura pas à s'inquiéter de son retour, puisque le commandant Challanges viendra la reconduire, et la jeune fille, après un rapide baiser, sort en coup de vent.

Mme Fargères a repris sa place habituelle auprès de la cheminée. À quoi songe-t-elle ? Aux premières années de son mariage, alors que le brillant et léger Maurice n'était pas le mari volage qu'elle pressent aujourd'hui ? À sa jeunesse, ses illusions si vite disparues ?... Pourtant elle a été, croit-elle, une femme aimante et dévouée, une compagne fidèle, une épouse accomplie, elle sait bien que Maurice n'est pas méchant, mais il a un cœur faible et se laisse facilement entraîner. S'il a rencontré sur sa route un mauvais génie, a-t-il été capable de lui résister ?...

Douloureux points d'interrogation qu'Odile tente vainement de creuser sans amertume...

Soudain, le plancher résonne sous un pas vif, alerte, un pas de conquérant ! la porte s'ouvre et le colonel Fargères fait son entrée.

Grand, brun, mince, invraisemblablement jeune pour ses cinquante ans, il séduit dès le premier abord par la clarté de son regard, la distinction quasi princière de ses manières et le charme irrésistible qui se dégage de toute sa personne. Il sait que les années ont pu passer sans rien lui enlever de son prestige, et cette intime conviction lui est une force de plus ! D'ailleurs, comme l'a chanté le poète : *On a toujours vingt ans en quelque coin du cœur* et, pour sa part, le baron Fargères se sent une âme de sous-lieutenant !

Il s'approche de sa femme, lui baisant galamment les deux mains, par une courtoise habitude dont il ne s'est jamais départi :

— Toutes mes excuses, ma chère Odile ! Je suis honteusement en retard, mais nous avons eu au cercle, avec le directeur de l'infanterie, une conférence mouvementée et cela n'en finissait pas...

Il s'arrête, un peu troublé par les yeux limpides

que sa femme fixe sur lui, et qui paraissent si bien signifier : « Pourquoi vous donner tant de peine à chercher de bons prétextes, que, d'avance, je sais être faux... » et il change aussitôt de sujet.

D'une gaieté plus feinte que réelle, il plaisante :

— J'espère que, malgré ce contretemps, vous n'avez pas absorbé les mets qui m'étaient destinés?... Vais-je encore trouver à dîner !

— Je suppose qu'il reste de quoi vous reconforter, dit Odile d'un air froid, et elle étend la main pour sonner le domestique.

— Alors je vous quitte ; à tout à l'heure, ma chère.

Et pendant que son mari disparaissait du côté de la salle à manger, Mme Fargères regagna sa chambre.

D'un air accablé, elle s'étendit sur sa chaise longue et ferma les yeux. Elle aurait voulu ne plus penser, chasser le doute odieux qui, depuis des mois, assiégeait son esprit, repousser ces soupçons absurdes dont la hantise l'obsédait... Pendant ses cruelles insomnies, elle ressassait sans cesse les mêmes idées, elle se tourmentait des mêmes craintes et pour arriver à quel résultat?...

Elle se disait : « Je me torture en vain, pourquoi redouter cette trahison de Maurice?... Il m'a aimée, il m'a choisie librement, n'est-il pas le père de mes enfants, le compagnon de toute mon existence ! Il a eu le meilleur de moi-même, ma jeunesse, les trésors de mon cœur et de mon intelligence ; notre vie en commun a eu des nuages, c'est vrai, mais quelle union en est à l'abri?... J'ai fermé les yeux sur des légèretés sans conséquence, que j'ai pardonnées sans que le coupable s'en accusât, car j'avais confiance dans la loyauté de son cœur... Mais aujourd'hui... il y a quelque chose de plus sérieux... C'est ce tourment inavoué qui me mine, qui en quelques semaines m'a vieillie plus qu'en des années... Ah ! je le crains, Maurice ne m'aime plus et s'il ne m'aime plus, c'est que... »

Effrayée soudain du chemin qu'a parcouru sa pensée et de ce qu'elle va découvrir au bout de ce

réquisitoire, Odile se cache la tête dans les mains :

— Mais non! je deviens folle... c'est de la pure démence! Qu'allais-je imaginer!... Mon Dieu... qui m'éclairera... qui me rassurera...

La porte s'ouvre sous la pression d'une main ferme et décidée. Le colonel a eu vite expédié son diner et remonte auprès de sa femme. Il s'assied sur le bord de la chaise-longue et veut embrasser Odile.

D'un geste violent qu'elle n'a pas eu le temps de calculer, elle le repousse, et, d'une voix âpre, lui jette ces mots :

— Oh! je vous en prie! Ne jouez pas une comédie qui m'est odieuse!

Il s'est levé brusquement, les yeux étincelants, les narines frémissantes, tout prêt à la riposte. Puis, il se contient et dit avec une douceur affectée :

— Vous êtes singulièrement nerveuse depuis quelque temps, Odile; cette irritabilité n'est pas normale, vous devriez consulter!

Déjà radoucie et un peu honteuse de cette sortie, si contraire à ses habitudes d'angélique patience, elle murmure à voix basse, le regardant de ses yeux pathétiques qui laissent passer en ce moment l'appel désespéré de son cœur meurtri :

— Maurice... mon mal n'est pas de ceux qu'un médecin peut guérir...

Il détourne la tête, ennuyé, gêné, mécontent d'elle et de lui-même... Un grand silence se fait... Odile se met à pleurer...

Le colonel esquisse deux pas vers la porte :

— Oh! ma chère, je vous en supplie, pas de scènes! J'ai horreur des tragédies et des larmes, plus que de tout! Vous vous faites à mon sujet je ne sais quelles idées absurdes, vous vous montez la tête avec d'inconcevables billevesées, c'est assommant, à la fin! Je vous serai reconnaissant, une autre fois, de m'épargner un semblable spectacle!

Et très irrité, Maurice Fargères quitta la chambre en claquant la porte d'un geste rageur.

La baronne était restée seule, et, certaine alors de n'être point troublée dans sa retraite, elle exhala sa douleur en des larmes sans fin. Elle n'était cependant pas de ces irascibles femmes qui tyrannisent leur entourage par des scènes fréquentes. Son caractère réservé, plutôt timide, lui faisait haïr toute manifestation exagérée de sentiment, et, ce soir, en s'emportant contre son mari, elle avait cédé à je ne sais quelle rancune irraisonnée.

Déjà elle se reprochait comme une faute grave ce manque de patience, si peu en harmonie avec son habituelle ligne de conduite, et déjà songeait aux moyens de réparer cette faute.

Elle avait défait les épingles d'écaille qui retenaient la lourde torsade de ses cheveux cendrés et commencé à se coiffer pour la nuit. Elle se ravisa soudain et tordit négligemment l'opulente masse onduleuse qu'elle rattacha très bas sur la nuque. Elle s'enveloppa d'une robe d'intérieur et descendit l'escalier; on entendait dans les sous-sols la rumeur de l'office où la valetaille s'agitait avec des rires et des éclats de voix.

Devant la portière qui cachait l'entrée du bureau de son mari, Mme Fargères hésita une seconde, puis se décida à pénétrer dans la pièce sévère, sobrement tendue de drap de soldat avec des panoplies d'armes de toutes les époques. Assis dans un grand fauteuil de cuir fauve, le front penché sur une carte d'état-major, le colonel préparait la manœuvre du lendemain.

Le pas d'Odile était si léger, effleurant à peine la haute laine du tapis de Bokara, que Maurice ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'elle fut tout près de lui.

Il posa sa plume sur l'écrivoire d'onyx, dont l'aigle de bronze au vol déployé semblait le fixer d'un mystérieux et pénétrant regard. Sa main s'attarda un instant sur ses yeux comme s'il eût voulu chasser une obsédante pensée, et il demanda d'une voix calme :

— Vous, à cette heure, ma chère amie! Que désirez-vous donc?

Odile Fargères s'appuya plus fort contre la lourde table de chêne couverte de paperasses et de documents, et sa main fine trembla légèrement tandis que, pour se donner une contenance, elle saisissait un coupe-papier. Durant un instant elle agita la lame de cristal cerclée de vermeil et la reposa bientôt, Maurice venait de dire :

— Eh bien?...

Odile prit alors une résolution subite :

— Maurice... je suis venue vous demander pardon...

Le colonel eut l'air de tomber des nues :

— Pardon? de quoi donc?...

— Vous le savez bien... Tout à l'heure j'ai été ridicule. J'ai obéi à je ne sais quelle sottise... j'en suis sincèrement fâchée, et je voudrais, mon cher Maurice, que vous ne m'en tinssiez pas rancune...

Elle parlait en hésitant un peu. Maurice la regarda : avec ce peignoir très ample, fait d'une souple étoffe couleur d'héliotrope, dont le grand col de dentelle blanche dégageait son cou mince, ses cheveux dont la simple coiffure lui seyait particulièrement, elle avait l'air plus jeune que d'habitude. L'abat-jour de la lampe de travail, laissant son visage dans la pénombre, atténuait la fatigue de ses traits. Et dans cet aveu de la faute qu'elle croyait avoir à se reprocher elle était si touchante que Fargères ne put y résister ; il l'attira contre lui et la fit asseoir à son côté, dans le vaste fauteuil qui était assez large pour leurs deux svelteness.

Il couvrit de baisers les cheveux cendrés.

— Chère folle qui s'imagine des choses !... Sais-tu que je devrais être très, très mécontent?...

— Je suis absurde, je le sais bien, mais que veux-tu, c'est indépendant de ma volonté... et quand tu es loin, je me figure que tu ne m'aimes plus!...

Elle se pressa contre lui d'un mouvement presque désespéré :

— Maurice ! dis-moi que tu m'aimes encore !

— Mais oui, ma chérie, tu en es sûre, pourquoi me le faire répéter?...

— J'ai besoin que tu me le redises cent fois.

mille fois; je ne trouverai jamais que c'est trop!... J'ai tant soif de ton amour, Maurice; sans lui je crois que je mourrais de chagrin!... Il y aura demain vingt-trois ans que nous sommes mariés, mon aimé, y as-tu pensé?...

Le front du colonel se barra d'un pli dur que cette remarque n'eût pas dû provoquer.

— C'est vrai! le l'avais oublié... Cela ne nous rajeunit pas, Odile!

— Que m'importe! Nous vieillissons ensemble, et si j'étais certaine de garder toujours ton amour, cela suffirait à mon bonheur!

Il l'écarta d'un geste légèrement impatient :

— Tu le garderas toujours, ma chère petite; maintenant, laisse-moi travailler, veux-tu?...

Mme Fargères se leva :

— J'oubliais de te dire... j'ai eu des nouvelles des enfants, tantôt.

— Ah! et qu'y a-t-il de neuf?

— Yvonne et son mari partent pour la Bavière; ils étaient encore en Sologne, puisque la lettre est datée de Daisy-Cottage.

— Parlons-en! une drôle d'idée de baptiser d'un nom d'Albion une terre de France, quand on n'a pas une goutte de sang anglais dans les veines.

— Que veux-tu, mon ami, Yvonne trouve cela très select.

— Grand bien lui fasse! et elle va visiter les Prussiens chez eux? C'est complet! — L'autre lettre était de?... interrogea le colonel en changeant de ton.

— De Thérèse; elle m'annonce son arrivée pour la fin du mois.

— J'en suis ravi! Elle revient par Calais?

— Je le suppose.

— Alors, j'irai l'attendre à Paris. Chère Thésy, notre maison sera plus gaie lorsqu'elle y habitera définitivement.

Mme Fargères tourna vers son mari un regard aimant et inquiet.

— C'est vrai que depuis le départ de nos trois aînés, le foyer est plus morne! Tu ne t'ennuies pas au moins, Maurice?... Je sais que je ne suis

point d'un caractère exubérant et j'ai craint parfois, mon ami, de ne t'avoir pas rendu la maison assez joyeuse...

Le colonel embrassa sa femme.

— Allons, tu vas retomber encore dans tes idées noires! Je t'en prie, Odile, reprends tout ton repos d'esprit, moi-même ai besoin d'être calme avec cette besogne qui m'attend et dont j'ai déjà dix pieds par-dessus la tête!

Odile n'insista pas.

— Alors je te quitte, Maurice. Bonsoir!

— Bonsoir, ma chérie, à tout à l'heure.

Et, sans détourner les yeux, le colonel parut s'absorber à nouveau dans son travail ardu.

### III

Il n'écrivit pas longtemps. Repoussant nerveusement les paperasses qui encombraient son bureau, il se cacha la tête dans ses mains et demeura immobile. Il songeait :

« Vingt-trois ans de mariage... demain cet anniversaire... et il a fallu qu'Odile me le rappelât... Suis-je donc déjà si loin d'elle en pensée, que j'aie pu oublier cette date... Ah! je suis infâme! On ne se joue pas d'une femme comme je viens de le faire de la mienne... Elle se doute de quelque chose... elle pressent je ne sais quelle obscure trahison... Son amour même la rend plus vigilante... elle a peur d'une attaque sournoise contre son bonheur, qu'elle s'acharnera à défendre.

« J'en suis sûr : elle a des soupçons... L'ai-je convaincue en faisant mine de me disculper?... J'ai joué un rôle odieux qui me fait honte à moi-même, mais que pouvais-je lui dire quand elle m'a demandé : « Maurice, m'aimes-tu encore?... »

« Tout lui avouer... ou nier... nier toujours jusqu'à ce que tout craque... Certes, je croyais ne plus l'aimer; il y a seulement deux heures, je l'aurais juré et pourtant... On n'est pas lié vaine-

ment à une femme pendant vingt-trois ans, alors qu'elle a toujours été une compagne admirable, sans lui garder, l'amour même disparu, une sincère amitié... J'ai été heureux par elle... pauvre Odile! je l'ai aimée de toute mon âme et elle me l'a bien rendu... Pourquoi faut-il qu'à cinquante ans, le cœur ait la faculté — la folie, devrais-je dire — de désirer un nouvel amour... de s'éprendre de chimères, de recommencer le roman de la vingtième année, quand il s'est donné une première fois... quand il a juré une inviolable fidélité!... Ah! pourquoi le cœur veut-il battre éperdument lorsqu'on voudrait tant l'écraser sous le poids de la raison et du devoir!... »

Et Maurice Fargères, soucieux de chasser la pénible obsession, essaya de reprendre le thème commencé. En vain son curvimètre s'attardait sur les petites lignes noires de la carte d'état-major, en vain il consultait les livres d'aspect rébarbatif, placés à côté de lui... Il tenta de penser à Odile, d'appliquer son esprit à la joie du retour de Thérèse, ce fut inutile! Entre la pure image de sa femme et de ses enfants, une ombre néfaste venait de passer!...

#### IV

« On demandait à l'Aimé, d'où naît l'Amour, de quoi il vit et de quoi il meurt. L'Aimé répondit que l'Amour naît de souvenirs, vit d'intelligence et ne meurt que par l'Oubli. »

RAYMOND LULLE.  
(*Le Docteur illuminé.*)

Marthe Le Tramontier relut vingt fois ce passage, comme si elle voulait à jamais le fixer dans son esprit et ferma son livre. Etendue dans un rocking-chair, les mains nouées sous la nuque, en une attitude qu'elle affectionnait, parce qu'elle la savait particulièrement flatteuse pour sa beauté, les yeux fixés très loin vers un dessus de porte tiré des cartons de Boucher, elle paraissait perdue dans son rêve.

Autour d'elle régnait le luxe le plus éclectique qu'une âme d'artiste pût se plaisir à goûter.

Il semblait qu'on eût accumulé dans cette vaste pièce — dénommée encore « atelier », bien que la mort du peintre son hôte habituel l'eût désaffectée — toutes les jouissances de l'œil et de l'esprit.

Des tableaux signés de maîtres célèbres, des soieries précieuses, de vieux meubles curieux, des porcelaines de Chine ou du Japon, des tapis de Tunisie, des armes baroques, des livres splendides, il y avait de tout et tout foisonnait dans un apparent désordre qui n'était qu'une compliquée recherche d'harmonie.

La propriétaire de ces jolies choses était elle-même fort bonne à regarder. Très brune, avec des bandeaux d'un noir de jais qui encadraient un ovale parfait, elle avait de longs yeux sombres dont les cils formaient comme une petite frange imperceptiblement frisée. Lorsque ses paupières s'abaissaient, une ombre bleutée s'étendait sur ses joues au modelé ferme, au teint uniformément blanc, dont aucune émotion n'altérait jamais la délicate matité. Le nez était recourbé, les traits réguliers, un peu durs, le menton impérieux.

Mme Le Tramontier gardait dans toute sa pureté le type provençal. A quinze ans, les gens de son village l'appelaient déjà : Marthe la belle Arlèse !

Ses parents appartenaient à une vieille race noble que la pauvreté avait déchu sans lui rien ôter de sa dignité première. Les de Javon restaient possesseurs d'un « mas » sans importance, avec quelques champs d'oliviers. Ils vivaient sur leur petit train de ferme, du rapport de leurs vaches, de leurs abeilles et de leurs amandiers. Marthe, la dernière née, avait, comme ses frères et sœurs, connu la misère décente qui, sous le beau ciel de Provence, était toute poétisée. Elle avait seize ans lorsqu'un jour, au sortir de la grand'messe, un peintre qui s'était arrêté dans ce coin ensoleillé du pays d'Arles, pour y prendre les croquis nécessaires à la grande œuvre qu'il méditait, la

remarqua et lui demanda de poser devant son chevalet. La fillette accepta. Voir « son portrait » l'amusait; elle ne se douta guère que celui qui reproduisait avec une telle maîtrise sa ravissante image était une des célébrités de l'école moderne. Elle était insouciante, peu ambitieuse et déjà un brin coquette. Si elle avait pensé se marier, c'était avec quelque beau gas de son village et sûrement point avec cet artiste déjà mûr dont un bout de ruban rouge ornait la boutonnière.

Une fois son tableau terminé, le peintre partit. Trois mois après, les de Javon reçurent une élégante revue illustrée, — eux qui ne lisaient jamais un journal! — et virent parmi les reproductions de tableaux exposés aux Artistes français le portrait de Marthe avec la mention suivante : « Sortie de la messe en Provence. Jacques Le Tramontier. Ce tableau a obtenu la médaille d'honneur. »

Marthe exultait! Ainsi sa petite personne avait été exposée à Paris! Des centaines et des centaines d'inconnus s'étaient arrêtés devant elle! Elle se sentait comme grandie et tout importante!

Son émoi, son plaisir, durèrent huit jours. Au bout de ce temps, la nouveauté de la chose s'émoissant, elle ne pensa plus guère à Jacques Le Tramontier et tomba des nues en le voyant devant elle, un soir de juillet, où elle ramenait des champs sa chèvre Bianca.

Que venait faire l'artiste?

Cet homme extraordinaire ne devait pas agir comme tout le monde! Il entra dans le mas des de Javon et il y eut grand conciliabule au sortir duquel on appela Marthe pour lui faire part de l'événement qui bouleversait ses vieux parents jusqu'aux larmes. M. Le Tramontier voulait l'épouser!

Elle demeura d'abord incrédule, puis le peintre lui parla. De sa voix basse et contenue, il lui fit froidement les plus chaudes protestations d'amour. Il lui dit que depuis des mois entiers il rêvait d'elle sans pouvoir effacer son souvenir et, qu'à tout prix, il avait voulu la revoir! Il était venu la chercher, car il ne doutait pas qu'elle ne l'agrât

et il l'emmènerait à Paris d'abord, puis en Egypte, aux Indes, vers les pays fabuleux où son caprice l'entraînerait. A deux, ils mèneraient ce délicieux vagabondage d'une vie errante; elle connaîtrait les sites les plus célèbres et les coins les mieux cachés, elle ne le quitterait pas, elle serait sa reine, la reine qu'en secret il adorait depuis des mois!...

Marthe ne croyait pas que la passion pût transfigurer un homme comme Jacques l'était à ce moment. Ainsi elle avait inspiré ce grand amour! Ce peintre renommé qui avait couru le monde et paraissait si blasé oubliait tout autre horizon devant l'espoir de la conquérir!...

La jeune fille fut grisée de cette aventure sentimentale qui ressemblait aux contes de fées des temps antiques! La perspective dorée de la richesse de Jacques, sa célébrité l'éblouirent et, d'un geste décidé, elle laissa le peintre emprisonner sa main dans la sienne.

Un mois après, elle était sa femme et ils partaient pour un interminable voyage aux Pays Scandinaves.

Que d'années s'étaient écoulées depuis ce jour! Et pourtant c'était court et long à la fois! Ce soir-là, en rêvant dans la demi-obscurité de l'atelier, comme elle le faisait souvent, Marthe établissait le bilan de ce que lui avaient apporté quatorze années d'union.

Les premiers mois de son mariage eurent l'enchantement d'un songe exquis. Elle se croyait aimée, sa nature intelligente, sous une apparence un peu fruste, s'éveillait au contact de l'homme ultra-raffiné qu'était Jacques Le Tramontier. Elle l'aimait de toutes les forces de son âme ardente, et elle l'aima jusqu'au jour où elle s'aperçut que ce qu'elle avait pris pour de l'amour n'était qu'un emballement d'artiste pour son modèle. Le réveil fut si cruel que, par une implacable loi du talion d'accord avec son cerveau intransigeant, elle cessa aussitôt de l'aimer : ce fut sa vengeance.

Cependant Jacques n'était pas aussi coupable qu'on eût pu le supposer. Il avait cru s'éprendre réellement de Marthe, il s'était trompé... Mon

Dieu, cela arrive chaque jour!... et, avec une forte dose de philosophie apparente, qui était surtout une égoïste insouciance, Jacques se passa d'amour dans la vie!

Marthe n'avait jamais pardonné à son mari ce qu'elle appelait sa trahison. Elle lui en tint longtemps rancune; sa mort même, survenant après quatorze années d'existence en commun, n'avait pas apaisé son ressentiment. Ce lui était une revanche de se poser en victime, de dire en parlant de Jacques :

— Il m'a rendue si malheureuse!

Sincèrement, elle se croyait très éprouvée et elle jugeait son mari avec une sévérité qui n'avait d'égale que sa partialité.

Pourtant c'était à lui qu'elle devait d'être ce qu'elle était aujourd'hui. De la petite Provençale à demi illettrée et paysanne, il avait fait une femme d'une rare culture intellectuelle, capable d'apprécier les œuvres d'art qu'il chérissait avec passion. Il avait formé son goût, son esprit, son cerveau, sinon son cœur, et il faut avouer qu'il avait eu en Marthe une élève admirablement docile. Ses années de mariage furent de véritables années d'études, car de ce maître autoritaire qui ne pouvait plus lui donner d'amour, elle accepta les précieux enseignements.

Enfin, ayant élevé sa femme à son remarquable niveau d'artiste et de penseur, Jacques Le Tramontier eut encore la chevaleresque galanterie de la laisser veuve à trente ans, lui assurant — par une dernière générosité — sa fortune très appréciable, de manière que, jeune encore, belle et riche, elle pût de nouveau convoler.

Il y avait déjà deux ans de cela et Marthe jouissait toujours de la liberté reconquise. Pendant la première année de son veuvage elle voyagea, puis vint s'installer à Tours, dans un hôtel du boulevard Béranger que lui avait légué son mari. Le noir de ses crêpes s'égaya de blanc et de mauve; elle recommença de faire quelques visites, reçut ses amies, bref se plaça dans la situation habituelle de toute jeune veuve cherchant à réorganiser sa vie.

Toutefois, elle n'était pas pressée. La meurtrissure première avait laissé en elle des traces trop profondes pour qu'elle s'éprit au prime abord d'un homme quelconque. Elle confia un jour à l'une de ses amies, qu'avant toute chose, elle rechercherait l'amour dans son second mariage.

— C'est ce qui m'a le plus manqué, déclara-t-elle, j'en ai une soif intense; pour moi ce sera la question dominante.

Et ce soir, voici que, justement, elle venait de lire et de relire ce passage concernant l'amour qui « naît de souvenirs, vit d'intelligence, et ne meurt que par l'oubli »...

Celui qu'elle pressentait, qu'elle redoutait de voir germer en elle, n'était-il pas, au contraire, né d'intelligence?...

Alors qu'elle avait cru à une amitié toute cérébrale, se disant qu'une cordiale sympathie pouvait tout aussi bien exister entre deux êtres de sexe différent, elle s'apercevait de l'inanité de ce rêve.

Le cerveau!... Ah! oui, certes! Cela avait bien débuté par là! Des dissertations à perte de vue sur Spinoza, Kant, Nietzsche, pour continuer par la philosophie de Bergson! Des études d'art sur Corot, Ingres, Detaille et tutti quanti. Des digressions au sujet de Wagner ou de Debussy...

Et à quoi cela l'avait-il menée?... A jouer avec le feu, on se brûle fatalement. Où le cerveau peut demeurer insensible ne résiste pas le cœur...

L'amitié désirée, à tort ou à raison ne tient pas longtemps, et se transforme vite, trop vite, hélas! en amour... et l'on reste effrayée devant le chemin parcouru...

Marthe eut peur de ce qu'elle voyait en elle-même...

L'amour... l'amour qu'elle avait désiré, éperduement souhaité, fallait-il donc qu'elle le repoussât alors qu'il s'offrait à elle dans toute la puissance de sa séduction!...

D'avance, elle se sentait vaincue et murmura, sans forces pour lutter :

— Je vais à la dérive!

Il faisait noir en son âme, elle ne discernait plus

clairement le vrai du faux, et à cette heure terrible où la tentation l'assiégeait avec le plus de violence, Marthe repoussait le seul moyen qui eût pu endiguer le flot bondissant de son coupable amour.

Si elle avait prié, le secours serait venu d'En-Haut, rapide, assuré, mais au contact d'un mari indifférent, la foi de son enfance s'était émoussée et elle avait désappris de prier. Tant d'inutiles sciences vainement approfondies, alors que la seule capable de la sauver avait été négligée !... Elle s'était jouée superbement de ces appels à la mansuétude divine, bons tout au plus pour des enfants, et au moment d'engager le combat contre elle-même, elle se trouvait sans armes, vouée d'avance à la défaite !

## V

Le rapide Calais-Paris, qui correspond avec la malle de Douvres, arrivait en gare du Nord. Il y eut grand fracas de plaques tournantes évoluant lourdement, tohu-bohu d'appels, de sifflets stridents, de portières claquant bruyamment, et les voyageurs descendirent de voitures. C'étaient pour la plupart des Anglais dans le costume classique : complets de drap verdâtre, larges casquettes plates, manteaux imperméables jetés sur l'épaule, pour les hommes ; pour les femmes, de sévères costumes tailleur ou de longs manteaux épais, petits chapeaux ou « motor caps » de serge foncée.

Une voyageuse, exactement habillée comme ses compagnes d'outre-Manche et n'en différant que par sa beauté et son élégance hors pair, examinait avidement les personnes qui se pressaient dans le hall pour y attendre les arrivants.

Elle était blonde, idéalement blonde, de cette teinte chaude et naturelle si rare à présent ; elle avait des traits charmants, un teint pétri de roses et de lis — comme le disait le poète — et des yeux bleus à l'expression faite à la fois de douceur et de

volonté. Elle était grande, mince et suprêmement distinguée dans son accoutrement de passagère : ample manteau caoutchouté, chapeau de toile cirée et voile de gaze. Elle tenait à la main un sac de cette forme « Squaremouth » si chère aux Anglais et, de son bras libre, se frayait discrètement, mais sûrement, un passage rapide.

Au premier rang de la foule dense qui attendait impatiemment se tenait un homme. Sa haute taille lui permit d'apercevoir plus tôt celle qu'il cherchait et il lui fit de la main un petit signe de reconnaissance. Le colonel Fargères avait retrouvé Thérèse !

Il était en civil, très élégant, dans un complet jaquette de nuance feuille-morte, guêtré de mastic et coiffé d'un haut de forme, car il appartenait à cette génération d'officiers, qui, de passage à Paris ou y habitant, adoptent le huit rellets après trois heures de l'après-midi.

Enfin, le dernier rang de houle humaine est franchi. Thérèse est dans les bras de son père. Il l'embrasse avec fougue, lui répétant les plus tendres appellations : depuis huit mois, il n'avait pas vu cette enfant chérie ; il est fier de sa beauté, heureux de la contempler si fraîche, si jolie, il le lui redit sans se lasser.

Elle s'est emparée de son bras. Il a l'air si jeune qu'on le prendrait presque pour le mari de sa fille. Sa belle prestance, sa mine hautaine, la rosette qui étoile sa boutonnière, attirent les regards, et bien des gens se retournent pour admirer ce couple harmonieux.

En un clin d'œil, le colonel a trouvé un employé pour charger les malles de Thérèse ; il hèle un taxi et jette l'adresse au chauffeur :

— Hôtel Crillon, Champs-Élysées, dépêchez-vous !

« Tu dois être rompue, ma pauvre Thésy, ajoute-t-il, et j'ai hâte que tu te reposes.

Thérèse se met à rire, ce qui découvre ses dents éblouissantes.

— Voyons, papa, je ne suis pas en sucre et je possède toujours ma superbe santé ! Je ne t'ai pas

encore demandé de tes nouvelles. Positivement tu rajeunis !

— Bien vrai ? interroge coquettement le colonel, intérieurement ravi de cette appréciation qu'il sait être exacte.

— Bien vrai ! Il faut maintenant me parler de toute la famille. Comment va ma mère chérie ?

Une ombre passa sur le front de Maurice Fargères.

— Mon Dieu... dit-il en hésitant légèrement, ta mère est quelquefois nerveuse... agacée... Je crains que pendant ton absence elle ne se soit trouvée un peu seule. Tu lui manquais tant !

— Pauvre maman ! elle ne me disait pas cela dans ses lettres, j'espère que mon retour va la guérir. Et Yvonne ?

— Partie pour la Bavière, comme a dû te l'écrire Odile. Jean travaille toujours avec acharnement à Saint-Cyr. Nous le verrons demain, puisque c'est dimanche, il déjeunera et dînera avec nous.

— Ah ! tant mieux ! j'en suis bien heureuse ! Cher petit frère, déjà un homme !

« Quant à Clé ?

— Clémentine-Henriette devient une jeune fille, de plus en plus jolie. Elle passera son brevet en juillet.

— Et réussira certainement. Parle-moi de toi, à présent ; ton régiment marche toujours à ton gré ?

— Toujours !

— Travailles-tu autant ? J'ai souvent pensé que tu en faisais trop et que tu finirais par te fatiguer.

Pour la seconde fois, le front du colonel s'obscurcit.

— Tu te trompes, mon enfant, c'est une joie pour moi, au contraire, et un délassement après mes heures de manœuvres, de m'absorber dans une lecture que j'aime, de traduire une œuvre nouvelle. Peux-tu m'en dissuader, toi qui chéris l'étude comme la meilleure distraction !

— C'est vrai ! Maintenant que je suis revenue, nous pourrions travailler ensemble ?

— Ce ne serait guère possible, tu sais que je

n'ai jamais d'heure régulière, et, de plus, j'aime ma solitude.

— Et Tours est naturellement une ville très mondaine encore ?

— Oui, certes ! Ta mère et moi sommes beaucoup sortis cet hiver.

— Qui a donné des réceptions ?

— Un peu tout le monde : les régiments, les généraux, la société habituelle ; des bridges chez les Vassingues, des thés chez les de Challenge, des bals chez les Lornston et les Dalling, dans la colonie anglaise, enfin les quatre à sept littéraires de Mme Arvin.

— Toujours célèbre, Mme Arvin ! Et cette jolie veuve, son amie, Mme Le Tramontier, qui révolutionnait toute la ville, est-elle remariée ?...

Une rougeur foncée envahit le teint brun de Maurice Fargères.

— Pas encore, dit-il brièvement, puis, heureux de saisir au vol cette diversion :

« Descendons, Thésy, nous sommes arrivés.

L'auto stoppait, en effet, devant l'hôtel, et le colonel conduisit sa fille vers la chambre qu'on lui avait réservée à côté de la sienne.

— Si tu n'es pas fatiguée, ma petite fille, je vais t'accorder une heure de répit et je t'emmènerai ensuite prendre une tasse de thé, avenue de l'Opéra. Cela te va-t-il ?

— Certainly, my dear Daddy !

— Alors, tu me retrouveras en bas, dans le « smoking room », comme tu dirais, où je vais aller griller un cigare.

— A tout à l'heure, papa. Embrasse encore ta fille ! Il y a si longtemps qu'on ne s'est vu !

Et Thésy, presque aussi grande que son père, rapprocha du sien le doux visage qui appelait la caresse. Le colonel couvrit de baisers les joues fraîches de la jeune fille, puis, comme s'il était pris d'une subite émotion, la quitta brusquement.

## VI

Thérèse passa dans son cabinet de toilette, et rétablit en sa personne, la correction que le voyage avait légèrement endommagée.

Elle ouvrit la grande malle recouverte de molleskine qu'on venait d'apporter et se dépouilla de son brumeux et britannique accoutrement, pour revêtir le plus élégant des costumes et se coiffer du plus parisien des chapeaux.

Lorsqu'elle fut prête, elle s'approcha du balcon, et, tout en boutonnant ses longs gants de Suède, regarda avec intérêt le défilé des voitures et des passants, dans l'avenue des Champs-Élysées.

Il était environ quatre heures et demie, et ce soir de fin d'avril avait tout l'enchantement des premières journées de printemps. Le soleil ne se couchait pas encore ; ses rayons doraient l'Arc de Triomphe, la cime des arbres aux bourgeons pleins de sève, et sous sa clarté les vitres des maisons reluisaient avec un éclat presque insoutenable.

Et au sortir des brouillards de la Tamise, cette chaude lumière de France paraissait exquise à Thésy. Elle aimait davantage encore sa patrie, si chère déjà, elle aimait ce Paris léger, brillant, spirituel, où tout est plus doux qu'ailleurs : l'air qu'on respire, la brise du soir, où on se sent comme décuplé, vivant plusieurs vies à la fois et jouissant de tout intensément, ce Paris unique au monde, pays de l'Art, de la Beauté, de l'Intelligence !

Aussi, Thérèse était-elle heureuse de cette surprise que lui ménageait son père, cinq jours à Paris, seule avec lui, avant de regagner Tours. Elle avait pour le colonel une adoration illimitée. Son affection d'enfant l'avait déjà placé sur un piédestal ; elle admirait maintenant son esprit, sa culture intellectuelle, inouïe, chez un tel homme

d'action qui, après des journées entières d'exercices éreintants, s'enfermait de longues heures dans son bureau pour y travailler pour son propre compte. Elle lui prêtait généreusement toutes les vertus, et le considérait — non sans raison, d'ailleurs, car il l'était demeuré jusqu'à ces derniers temps, — comme un gentilhomme accompli.

Thésy regarda la petite montre dont le bracelet d'or enserrait son poignet :

— Cinq heures moins le quart ! dit-elle tout haut. Il est grand temps que je rejoigne mon père !

Elle descendit l'escalier somptueusement orné de plantes vertes de ce caravansérail ultra-chic, et après s'être fait indiquer le fumoir, alla y retrouver le colonel. Ce dernier se leva dès qu'elle apparut, prit son chapeau et sa canne, et, passant son bras sous celui de sa fille, lui demanda :

— Veux-tu que nous allions à pied jusqu'à l'Opéra ?

— Très volontiers, cela me dégourdira les jambes.

Ils marchaient, sans se presser, dans la rue Royale, devisant gaiement ; c'était un vrai chassé-croisé de demandes et de réponses, dont ils s'amusaient tous les deux.

Soudain, la porte d'une célèbre modiste s'ouvrit, et une femme en sortit au moment où les Fargères passaient devant le magasin.

— Mme Le Tramontier ! fit Thésy presque à haute voix. Il n'y a qu'à Paris qu'on se rencontre ainsi !

Le colonel salua d'un geste raide et pressa involontairement le pas.

— Elle est toujours belle, déclara Thésy, c'est bien la plus séduisante femme que j'aie jamais vue !

— Regarde donc, petite, cette auto ! Quel drôle de modèle ! Ce doit être une voiture américaine, interrompit le colonel.

L'observation manquait d'adresse. Une autre personne plus informée que Thésy l'eût trouvée intempestive ; la jeune fille n'en pensa pas si long. Elle cessa de parler de la belle veuve pour s'oc-

cuper de la voiture, assez insignifiante, que son père voulait qu'elle remarquât. D'ailleurs, un embarras de voitures fournit aussitôt au colonel un sujet facile de changement de conversation, et cela dura jusqu'au moment où ils s'installèrent pour prendre leur thé, dans une maison renommée de l'avenue de l'Opéra.

Ils dinèrent au restaurant, flanèrent un peu sur le boulevard, et rentrèrent assez tôt. On remit au colonel son courrier : il contenait deux lettres sans importance, puis une large enveloppe dont la suscription le fit changer de figure. Il la décacheta avec une hâte mêlée de crainte. Ce qu'il lut eut l'air de le rassurer et de le contrarier très vivement à la fois. Il tendit à Thésy une carte, sur laquelle étaient tracés ces mots :

« Mme Le Tramontier, disposant, demain soir, d'une loge à l'Opéra, serait heureuse d'y recevoir le colonel Fargères et sa fille. »

— Nous n'irons pas ! déclara précipitamment le colonel. Jean sera avec nous, et nous le conduirons plutôt à la gare Montparnasse !

— Comme tu voudras, répondit Thérèse avec insouciance, et elle se rapprocha de son père pour lui souhaiter le bonsoir.

Le colonel l'embrassa, la retint un moment sur sa poitrine avec un tendre :

— Bonsoir, mon cher trésor !

Puis la laissa aller.

Il rentra dans sa chambre. Un pli soucieux et dur barrait ses sourcils ; il relut le mince carré de bristol et le déchira soudain en menus morceaux.

— Elle est folle ! absolument folle ! gronda-t-il avec emportement.

Et, comme pour dissiper le noir souci qui l'envahissait, il alla jusqu'à sa fenêtre, repoussa les transparents rideaux de tulle et appuya son front brûlant à la fenêtre glacée.

Il se promena ensuite de long en large dans sa chambre, et finalement, ne se décida à se mettre au lit que lorsque son chronomètre eut marqué la demie après minuit,

## VII

Thésy venait d'achever sa toilette ; elle allait mettre son chapeau, lorsqu'un coup bref, trappé à sa porte, l'arrêta net. Elle courut ouvrir, et se trouva en face d'un jeune saint-cyrien qui l'embrassa aussitôt avec effusion.

— Ma Thésy ! Quelle joie de te revoir depuis le temps que tu étais loin de nous !

Et Jean Fargères ne tarissait pas de protestations affectueuses.

Il possédait une nature aimante et douce, d'une sensibilité presque féminine. Il tenait de sa mère une âme rêveuse, profondément tendre, et avait en même temps une raison au-dessus de son âge, un jugement droit et sain. Thésy aimait en lui cette conscience scrupuleuse, ce sentiment du devoir, qui était comme la caractéristique de sa personnalité. Aussi, ce frère était-il avec elle bien plus en communauté d'idées et de goûts qu'avec ses autres sœurs.

Jean venait d'entamer un entretien qui promettait d'être interminable ; le colonel entrant, il s'interrompit aussitôt ; on eût dit que quelque chose venait soudainement de se glacer en lui.

Il rectifia la position, presque involontairement, ainsi qu'il le faisait devant un supérieur. C'est que, pour lui, le père était aussi le chef, et Jean ne se départissait jamais envers lui d'une correction toute militaire.

Le colonel fit un pas vers son fils, lui tendant la main :

— Bonjour, Jean.

— Bonjour, mon père.

Il sembla à Thérèse que les yeux bleus du fils et les prunelles foncées du père se croisaient avec le froid de l'acier. Ce ne fut qu'un éclair : le colonel embrassa Thésy ; celle-ci vit qu'il était déjà prêt à partir.

— Tu sors, si matin ! papa ?

— Si matin ! il n'est pas loin de dix heures ! Quelques courses à faire, puis je vous rejoindrai à la messe de onze heures à la Madeleine.

— Alors à bientôt, mon petit père !

— A bientôt, ma chérie. Au revoir, Jean.

— Au revoir, mon père.

Et, comme heureux de voir le colonel s'en aller, le saint-cyrien reprit sa chaise, et revint s'asseoir auprès de Thérèse.

Ce fut alors entre eux deux une amicale conversation à bâtons rompus. Thérèse interrogeait Jean sur sa vie à Saint-Cyr, elle contait les menus événements de son existence anglaise. Puis, reprenant son thème favori, questionna de nouveau le jeune homme au sujet de leur mère.

La même lueur glaciale qui avait durci les clairs yeux de Jean reparut ; il eut l'air de faire un violent effort sur lui-même pour reprendre sa douceur habituelle, si bien que, déjà effrayée, pressentant une mauvaise nouvelle, Thérèse lui demanda tout inquiète :

— Au moins, maman n'est pas souffrante ? Ne me cache rien, Jean, j'aime mieux savoir la vérité !

Jean hésita... et reprit d'un ton qu'il affectait de rendre dégagé :

— Que vas-tu imaginer là ?... Non, je ne crois pas que maman soit malade... Mais... tu sais... elle était bien seule depuis le départ d'Yvonne et le tien...

— Seule, quand elle a un mari comme papa !

Les lèvres de Jean se serrèrent ; on eût dit qu'il craignait qu'elles ne laissassent passer quelque redoutable secret...

— Je n'en disconviens pas, ma petite sœur, mais songe donc ! Trois enfants partis presque à la fois, c'est beaucoup ! Maman était si bien habituée à nous voir tous les quatre autour d'elle.

— Pauvre maman, c'est pourtant vrai ! Enfin je vais aller partager sa solitude et reprendre ma place au foyer.

— Cela me paraît tout indiqué ! Je t'assure que

le « home » n'était pas très gai aux dernières vacances. Maman m'a paru un peu fatiguée, je crains qu'elle n'ait un commencement de neurasthénie.

— Oh ! tu m'effraies, Jean ! Vais-je arriver à temps !

— J'en suis convaincu, il n'y a rien de perdu, calme-toi ! Dis, ma petite Thésy, — et la voix de Jean se fit plus prenante, — soigne-la bien, notre chère maman ; elle a besoin qu'on l'aime, qu'on l'entoure et la choie ! Tu sais quelle nature délicate et tendre elle possède... Je me suis demandé souvent si nous la comprenions absolument !

— Mais, Jean, veux-tu donc insinuer que maman est malheureuse...

— Je crois, ma petite Thésy, qu'elle n'est pas très heureuse. Pardonne-moi de troubler ainsi ta quiétude, mais tu peux beaucoup sur le cœur et l'esprit de notre mère, et je compte sur toi pour que, grâce à ton affectueuse sollicitude, elle redevenue comme autrefois.

— C'est bizarre, Jean ! Maman jouit de tout ce qui constitue le parfait bonheur sur terre : une famille unie, un mari idéal...

Jean haussa imperceptiblement les épaules :

— Mettons que je me sois trompé, ma petite Thérèse. Ne nous plongeons pas plus avant dans cette ardue psychologie si nous voulons faire un tour sur le boulevard avant la messe. Je suis certain, d'avance, que ta présence à Tours suffira à remettre beaucoup de choses en place !

Et, sans s'expliquer davantage, Jean se leva pour sortir avec Thérèse.

Tout ce qu'il avait dit à cette dernière était de l'hébreu pour elle. Elle se demandait avec angoisse pourquoi son frère n'approfondissait pas plus clairement ce mystère qu'il paraissait connaître.... Était-il donc si terrible?... Thérèse se creusait la tête pour découvrir ce problème. Soudain, elle crut avoir trouvé ! Son père avait parlé de névrose, Jean, de neurasthénie... Ce devait être là le point noir redouté ! Thésy avait craint que ce ne fût encore plus grave. Avec la belle confiance de ses

vingt ans et l'enthousiasme de son cœur filial, tout dévouement et abnégation, elle se dit :

— Maman guérira ! Je me sens assez de force physique et morale, pour mener à bien la cure que je vais entreprendre et, s'il plaît à Dieu, je réussirai !

## VIII

La vie de famille avait recommencé dans la maison de la rue de la Chevalerie, semblable en apparence à ce qu'elle était autrefois, en réalité, fort différente. Lorsqu'elle revit sa mère, Thérèse chercha à sonder l'obscur énigme qui faisait de la baronne une femme agitée, inquiète, l'esprit absent à certains moments, à d'autres, une créature lassée de tout, morne et désespérée. Vraiment, était-il possible qu'une cause purement physique pût, à ce point, déprimer Mme Fargères?... Thérèse se le demanda longtemps. Elle insista pour que sa mère s'occupât davantage de sa santé, surveilla elle-même l'exécution des prescriptions du docteur, lui fit observer un régime dont elle attendait un excellent résultat, puis il vint un jour où elle dut s'avouer vaincue ; c'est alors qu'elle se demanda ce qui pouvait bien motiver le changement étrange survenu depuis son départ pour l'Angleterre. Elle n'y comprenait rien ! Pas un instant, elle ne soupçonna que son père fût le principe direct et voulu, responsable et coupable de cette transformation. L'affection très vive qu'elle ressentait pour sa mère, l'amitié qui les unissait toutes les deux, les faisant bien plus sœurs l'une et l'autre, que mère et fille, ne portait aucun préjudice à l'adoration qu'elle avait vouée à son père. Elle le considérait comme un être d'élite, chérissant en lui ses défauts aussi bien que ses qualités. Sa nature pondérée, calme, un peu froide, s'animait au contact de la nature essentiellement brillante et en dehors du colonel, car ce n'était pas un des

moindres charmes de Maurice Fargères que cette personnalité si spéciale, cette double mentalité d'homme d'étude et de plaisir à la fois. On eût dit qu'après de longues heures d'un labeur assidu, il ressentait intensément le besoin d'une détente, et alors il devenait gai, enjoué, spirituel, riant comme s'il avait eu trente ans de moins, s'amusant de rien, et paraissant aussi jeune de caractère que ses enfants.

Cette gaité avait le don de susciter la tristesse de la baronne. Elle en dissimulait mal son mécontentement et semblait prendre à tâche d'éteindre toute velléité d'exubérance de son mari. Prise ainsi entre deux feux, Thérèse souffrait profondément. Jamais, jusqu'à ces derniers jours, elle n'avait pu s'apercevoir de ces cruels dissentiments, de ces infimes coups d'épingle, de ces scènes brèves mais cruelles, qui creusaient chaque jour davantage un abîme entre les deux époux. Elle se préoccupait d'atténuer la sécheresse de certaines phrases de sa mère, de pallier quelque brusque sortie de la part du colonel... tout cela réussissait plus ou moins, et cette situation pénible menaçait plutôt de devoir s'aggraver que de cesser.

L'examen de Clémentine-Henriette apporta en juin une légère détente. Dès que sa fille obtint son diplôme, Mme Fargères annonça un matin, au déjeuner, que la chaleur de Touraine, devenant nuisible à son état de santé, elle projetait de partir la semaine suivante chez son père. Tous les ans, la famille se réunissait aux vacances, dans la propriété que le général de Lorcyse possédait en Bretagne, aux environs de Rennes. Mme Fargères partait en juillet avec ses enfants, revenait en août, à Tours, passer une quinzaine avec le colonel, qui rejoignait le reste de sa famille après les manœuvres, et passait en Bretagne ses trente jours de permission. En somme, cette année, c'était une avance d'un mois, le prétexte était assez plausible pour ne point paraître bizarre ; le colonel approuva d'un vague :

— Vous savez parfaitement ce que vous avez à

faire, ma chère amie, que la baronne accueillit d'un air énigmatique.

Lorsqu'elle quitta son père à la gare, peu de jours après, Thérèse l'embrassa passionnément. Le pressentiment de je ne sais quelle catastrophe envahit son cœur à cette minute d'adieu, et pour apaiser la crainte folle qui l'angoissait d'étrange façon, elle dit :

— Ne tardez pas à nous rejoindre à la Béhinière, cher papa, promettez-le !... Le temps sera si long sans vous !

A cette instance, le colonel ne répondit pas et Thérèse pensa :

« C'est bien ce que je redoutais ! Papa ne veut pas venir en Bretagne !... » et durant le trajet elle s'efforça, en vain, de distraire son esprit en désarroi.

A Pléchatel, le général de Lorcyse attendait les voyageuses avec l'omnibus, attelé de deux vigoureux petits chevaux du Léon. C'était la grande joie des enfants Fargères que de monter ces braves bêtes au trot rapide et sûr. Pendant les vacances, Clémentine-Henriette jouait à la châtelaine-écuyère et accompagnait Jean dans ses chevauchées tandis que Thérèse, de tempérament plus calme, restait au manoir.

Le général serra tendrement dans ses bras sa fille et ses petites-filles. Il avait encore l'air très jeune, ayant gardé la maigreur élégante de sa vingtième année. La pratique quotidienne du cheval conservait à ses membres toute leur souplesse ; seuls, ses cheveux blancs et sa moustache de neige pouvaient mettre exactement un âge sur son visage aimable et fin, qui, dès le premier abord, inspirait la sympathie.

Les bons petits trotteurs franchirent bien vite la distance de huit kilomètres qui séparait la propriété des Lorcyse de la gare.

La Béhinière était une lourde construction, primitivement Louis XIV, que des raccommodages de bric et de broc rendaient de style impossible à décrire. Elle comprenait de vastes pièces fraîches, un peu sombres, très agréables durant l'été, s'ouvrant sur un beau jardin à la

française, plein de roses, la passion du général !

Sur le perron de granit enguirlandé de vigne vierge, Mme de Sauves, la fille cadette du général, attendait les arrivants.

Le deuil cruel qui, quinze ans auparavant, avait brisé sa vie, laissait des traces sur sa belle figure douloureuse. Elle était plus vieille que son âge avec des bandeaux sévères, presque blancs, des traits altérés, qui gardaient seulement une certaine régularité, à défaut de la fraîcheur primitive, disparue sans retour.

Rigoureusement vêtue de noir, elle paraissait très grande et très mince.

Mme Fargères se jeta dans les bras de sa sœur :

— Alix !

— Ma petite Odile !

Puis ce fut le tour de Thérèse et de Clé ; enfin, Mme de Sauves s'enquit des absents :

— Maurice va bien ?

— Très bien, je te remercie, répondit la baronne d'un ton sec.

— Et Yvonne, Jean ! Toujours heureux de leur sort ?...

Tout en parlant, les deux sœurs étaient entrées dans l'immense salon meublé de fauteuils et de canapés, recouverts en reps rouge, qu'Yvonne déclarait « horribles à crier ». Le général et sa fille cadette vivant davantage à Angers avaient laissé dans la maison de famille « le vieux bazar des ancêtres », comme disait encore irrévérencieusement Yvonne, et tout ce qui avait une valeur réelle ornait la résidence de ville ou était devenu la propriété de Mme Fargères au moment de son mariage.

Thérèse aimait sa grande chambre un peu nue, au plafond bas, aux fenêtres étroites ; son lit en bateau, son armoire ventrue en poirier ciré, ses rideaux en toile de Jouy qu'un engouement du jour remettait précisément à la mode. Pour elle, la Béhinière était un lieu de délices où l'on jouissait d'un repos impossible à découvrir ailleurs.

Clémentine-Henriette, déjà frivole comme son aînée, déclara que cela manquait de casino ! Enfin

elle compenserait cette absence de mondanités par ses chevauchées dans les environs et la petite satisfaction orgueilleuse de donner à ses amies de Tours son adresse ainsi alléchante :

*Chez le général comte de Lorcyse,  
manoir de la Béhinière.*

Cela n'avait-il pas un air autrement archaïque et seigneurial que tous les « palaces » ou « splendid-Hôtels » du monde !...

Le dîner réunit bientôt toute la maisonnée autour de la longue table de chêne que recouvrait une nappe de fine toile ajourée. Le soleil couchant entrait à flots dans la vaste pièce, jetant ses rayons sur le surtout de faïence de Quimper rempli de roses, les lourds couverts massifs, un peu bossués, et la vaisselle aux couleurs vives.

Après le potage, Mme de Sauves regarda ses nièces en souriant et dit :

— Aimez-vous les surprises, mes chéries ?

— Comment donc ! ma tante ! s'exclamèrent-elles ensemble.

— Alors, j'ai l'intention — si toutefois cela vous agrée — de vous emmener après-demain à Lourdes ! Le pèlerinage de Rennes va partir ; vous savez que je le suis depuis des années en qualité d'infirmière et que je reste là-bas pendant deux mois. Je ne vous imposerai pas un aussi long séjour, mais vous pourrez revenir dans une quinzaine avec mon amie Madeleine La Reynie, qui se chargera volontiers de vous. Cela vous convient-il ?

— Oh ! ma petite tante, merci !... s'écria spontanément Thésy et elle vint embrasser Mme de Sauves. Clémentine-Henriette l'imita et Mme Fargères, les larmes aux yeux, remercia sa sœur.

Au fond, elle était soulagée de penser qu'elle allait rester seule avec le général, qu'elle n'aurait plus besoin de composer le calme et la sérénité de son visage, pour dissimuler à ses filles les tourments et les angoisses qu'elle endurait depuis des mois !...

Et lorsque le surlendemain, en quittant sa mère, Thérèse lui donna le baiser d'adieu, disant :

— Maman, que faut-il demander pour vous à la Vierge de Lourdes ?

Mme Fargères, d'une voix sourde, répondit farouchement :

— La grâce de me faire bientôt mourir !...

## IX

Une chaleur torride avait régné tout le jour, une de ces chaleurs lourdes où il semble que l'air soit embrasé, où pas un souffle ne vient faire trembler la cime des arbres et rafraîchir la température. Aussitôt après le dîner, les hôtes de la Béhinière, réduits depuis quinze jours à leur plus simple expression, par suite du départ de trois des leurs, vinrent au jardin pour y respirer plus librement. Dans un geste d'affectueuse protection, le général passa son bras sous celui de sa fille. Ils marchaient lentement tous les deux dans les larges allées sablées, entre une double haie de roses dont l'odeur grisante chargeait l'air d'effluves capiteux, presque trop ardents. Pourtant la nature était calme et comme apaisée. La symphonie verte des arbres touffus, le murmure du ruisseau, dont l'eau claire bruissait au bas du jardin, la paix du crépuscule commençant, tout cela était doux infiniment, après l'accablante chaleur du jour.

Le général, avisant un banc placé sous un platane, au détour d'une allée, dit à sa fille :

— Asseyons-nous ici, veux-tu ?

Elle lui obéit machinalement, et lui, trouvant tout naturel de lui parler de son mari, l'interrogea à ce sujet :

— Tu rejoindras Maurice, comme d'habitude, le mois prochain ?

Elle le regarda et il vit alors dans ses yeux passer la suprême détresse... D'une voix qu'elle tentait d'affermir elle répondit :

— Je ne retournerai plus à Tours.

Le général crut avoir mal compris :

— C'est donc Maurice qui viendra le premier.

— Il ne viendra pas.

— Voyons, Odile, est-ce que tu plaisantes !...

— Oh ! père, implora-t-elle, en aurais-je le courage, souffrant ce que je souffre !...

— Mais enfin, quels sont tes projets ?

— Je resterai toujours près de vous, si vous voulez me garder !

Et enfin, n'y tenant plus, elle appuya sa pauvre tête lassée sur l'épaule du général et se mit à sangloter.

Lui, essaya vainement de la calmer.

Veuf depuis longtemps, il n'avait plus beaucoup l'habitude des pleurs de femme, car Mme de Sauves lui épargnait la confiance de ses tristesses.

— Odile ! Odile ! disait-il, comme pour apaiser un enfant, tu n'es pas raisonnable !

— Ah ! mon père ! si vous saviez les tourments que j'endure... que j'endure, depuis des mois ! Je n'en puis plus ! Cette comédie que je dois jouer me brise, me mine et me tuera. J'ai lutté autant que j'ai pu, je me suis leurrée d'illusions, tentant vainement de me bander les yeux pour ne pas voir. J'ai patienté longtemps, espérant que cette situation atroce prendrait fin, que je pourrais revivre encore d'heureux jours... mais c'est fini, je ne ferai plus un pas pour reconquérir Maurice, je l'ai quitté et je laisse la place à... à l'autre !...

Mme Fargères accentua ces dernières paroles avec une telle rancune que le général — ayant cru tout d'abord à un dissentiment passager, presque puéril — fut convaincu en un instant de la gravité de l'heure présente.

Il avait eu une vie unie et tranquille, troublée très tôt par la perte de sa femme, qu'il pleura sincèrement, mais cela était déjà si lointain qu'il ne savait plus bien les mots consolateurs que peut adresser un père à sa fille en larmes. La fibre sensitive s'était un peu émoussée en lui et il ignorait l'art subtil de panser délicatement ces plaies de l'âme, plus cruelles qu'un mal physique.

Aussi, voulant savoir ce qu'en définitive Odile avait contre son mari, alla-t-il tout droit au but.

— Voyons, mon enfant, je ne comprends rien à ton affolement. Tu formules de vagues accusations que tu ne précises pas et je te devines réellement malheureuse, alors que je te croyais en possession du bonheur le plus parfait. Tu as des griefs contre Maurice ; que lui reproches-tu ?

— Tout !

— C'est beaucoup ! Ma petite fille, apaise ta rancœur et tâche de me parler sans haine. Si tu veux que je t'aide, il faut que je sois au courant de la situation. Tu t'émeus peut-être d'un nuage passager...

Mme Fargères eut un sourire ironique.

— Alors, mon père, si vous appelez « nuage passager » ce qui est bel et bien un acheminement vers le divorce...

Le général sursauta :

— Quoi ! Vous en êtes là !...

Elle reprit d'un ton calme :

— Ecoutez, papa ; voici cinq ou six mois que Maurice aime ailleurs... Je l'ai senti se détacher graduellement de moi, et chaque jour l'abîme creusé entre nous se faisait plus profond. D'abord ça a été peu de chose, puis, jour par jour les petites mesquineries, les coups d'épingle, les nuages sont devenus des dissensions, des blessures et des orages, à tel point que, n'y tenant plus, je suis partie plus tôt cette année, donnant comme excuse à mon entourage le prétexte de ma santé.

Le général tirait son épaisse moustache blanche d'un air perplexe :

— Ecoute, Odile, je ne suis pas grand clerc, mais à ta place j'aurais tenté d'avoir une explication sérieuse avec mon mari, avant de tout casser !

— C'est ce que j'ai essayé il y a trois mois, alors que je n'avais encore que des soupçons vagues. Maurice m'a menti pour me rassurer et je lui en veux presque autant de cette duperie que de sa trahison elle-même. Depuis, ma conviction s'est faite, j'ai vu combien, heure par heure, il se détachait de moi. J'aurais voulu douter encore, ce

n'était plus possible... Alors, lasse de tant d'an-goisse et de honte, je suis venue vers vous! Papa, je vous en conjure! ne me repoussez pas, gardez-moi! Si vous ne voulez pas de moi, où irai-je cacher ma misère!... Père, dites-moi que vous avez confiance en moi, que vous me croyez! Jamais une parole qui ne fût l'absolue vérité ne passa le seuil de mes lèvres; j'ai déjà beaucoup pardonné à Maurice... il m'aimait encore et c'était ma force!... Aujourd'hui tout est brisé, je n'en puis plus, je suis à bout de patience et je préfère que tout soit rompu entre nous, puisque mon mari a trahi sa foi. Le champ est libre désormais, qu'il suive donc son caprice, sa folie!...

Le général réfléchissait longuement :

— Tu as parlé de divorce, Odile, Maurice voudrait donc se remarier?

— J'en suis convaincue.

— Et avec qui?

Les yeux de la baronne se durcirent.

— Oh! avec une intellectuelle, ou du moins qui se fait passer pour telle! La « professional beauty » de France et de Navarre : la splendide veuve Mme Le Tramontier!

— La femme du peintre?

— Elle-même.

— Mais enfin, comment cela a-t-il pu arriver! A quoi songe Maurice à son âge! Il est presque grand-père, en somme!

— Ah! mon père, on vous dira que « le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas ». C'est sans doute ce qui peut expliquer une telle aberration de la part de Maurice que j'ai connu léger, volage, mais fidèle quand même!

« Voyez-vous, ce qui l'a perdu, ce sont ces fameux quatre à sept littéraires de Mme Arvin, la femme de son meilleur camarade. C'est chez ce bas-bleu qu'il a vu pour la première fois Mme Le Tramontier et qu'il l'a revue bien des fois depuis! Vous me direz qu'au début cette amitié toute cérébrale n'était pas dangereuse... elle l'est devenue assez pour qu'aujourd'hui la paix de mon foyer soit à jamais détruite, et mon bonheur propre,

celui même de mes enfants, compromis sans espoir de retour!

— Odile, réponds-moi franchement : n'as-tu rien à te reprocher?

Odile hésita, puis loyalement :

— Je crois, mon père, avoir tenu envers Maurice tout ce qu'il était en droit d'attendre de mon amour, de ma fidélité et de mon dévouement. Quant à dire que j'aie accepté aveuglément, joyeusement, ma disgrâce, cela non! Mon caractère, ma santé, s'en sont ressentis, et Maurice, après plus de vingt ans de ménage, m'aura connue sous un jour tout nouveau, à qui la faute!...

— Alors, mon enfant, il ne peut pas demander le divorce : la matière manque!

— Oh! croyez-vous que des magistrats complaisants n'invoqueront pas l'incompatibilité d'humeur?

— Je suis trop peu au courant de cette triste question pour la discuter. De mon temps, Odile, le divorce n'existait point. Chacun prenait sur soi afin d'alléger le poids de sa chaîne, mais la chaîne était si solidement rivée, qu'on ne cherchait pas à la rompre.

— Père! vous paraissez me donner tort! Sachez que je ne demanderai pas le divorce, mes principes s'y opposent absolument; je le subirai, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Le général paraissait réfléchir :

— C'est justement cette soumission passive qui m'étonne de toi, ma chère fille. Comment?... tu viens de le dire tout à l'heure : ton bonheur, celui de tes enfants, est en jeu et tu ne t'agites pas davantage pour le défendre?...

Elle rougit faiblement.

— Mon père, j'ai tout fait, au contraire, pour le défendre; si j'abandonne la lutte c'est que je me rends compte de l'inutilité de mes efforts! Je n'ai plus de courage : je vous l'ai avoué, je suis à bout de forces! Oh! si je n'avais autant aimé Maurice, je l'aurais accablé de mon mépris, de ma rancune! Je me fusse séparée de lui avec des paroles irréparables, dont le sanglant affront l'eût accablé! Mais,

mon père, suis-je donc faible et misérable, pour l'aimer quand même, au point de redouter de lui faire de la peine!... Pourquoi l'amour ne meurt-il pas, au moment précis où cesse l'estime?... Qu'y a-t-il donc au fond de notre cœur, à nous autres femmes, pour que la foi conjugale subsiste après tous les assauts!... J'ai honte de l'avouer, et pourtant... c'est vrai! père, j'aime encore Maurice, malgré sa trahison, malgré ses défaillances; je l'aime de toute mon âme, et il me semble que je l'aimerai toujours!

— Alors, mon enfant, pourquoi as-tu abandonné ton poste?... La désertion est une lâcheté en tout temps; elle devient un crime à l'heure du combat!

« Ton double caractère de chrétienne et de fille de soldat, élevée dans les sentiments les plus purs de religion et d'honneur, eût dû te mieux sauvegarder.

« Tu invoquais ta faiblesse; est-ce une excuse?... Je trouve au contraire, moi, que c'est accablant pour ton cas! Tu me disais ne point avoir de torts envers ton mari, sais-tu qu'à défaut d'autres griefs il peut invoquer le plus grave : abandon du foyer conjugal, et refus de le réintégrer! Tu vas te jeter de toi-même dans la gueule du loup, c'est une impardonnable inconséquence, ma pauvre Odile!...

Et comme Mme Fargères se taisait, cherchant en vain à retenir ses larmes, le général de Lorcyse continua :

— Vois-tu, mon enfant, je ne comprends pas grand'chose aux belles tirades des psychologues modernes qui battent le rappel autour de vos soi-disant « crises d'âmes », au mépris des devoirs les plus sacrés et qui proclament bien haut le droit au bonheur. Moi, je ne connais que ma simple logique de soldat, ignorante des détours : ce n'est pas à l'heure où j'aurais su ma patrie en butte à d'inextricables difficultés que j'aurais cessé de la servir, que je me serais enfui, tandis qu'elle avait besoin de moi! Le beau mérite de rester à son poste lorsque tout marche droit!... N'y a-t-il pas plus de grandeur et de dignité à demeurer le

fidèle gardien de l'honneur d'un pays, d'un foyer, lorsque les mauvais jours sont arrivés! Odile! j'en appelle à ta conscience, cette conscience que ta mère et moi avons formée, au jugement sain et sûr que nous croyions t'avoir donné! As-tu fait ton devoir, tout ton devoir?... Réponds-moi sincèrement!

Odile baissa la tête :

— J'étais aveuglée par mon ressentiment, père! Je vous assure que je ne voyais plus les choses telles que vous venez de me les dépeindre. Que n'ai-je eu plus tôt confiance en vous! Si je vous avais appelé à mon aide, vous fussiez venu à Tours, vous auriez vu Maurice, peut-être l'eussiez-vous convaincu de sa folie comme vous venez de le faire de ma méprise, tandis que maintenant il est sans doute trop tard!

— J'espère que non!

— Père... il faut encore que je vous fasse un aveu et cela m'est si pénible!

« Il y a six semaines, quand j'informai Maurice de mon intention de le quitter, il me dit : « Ne partez pas ou je ne réponds de rien !... »

— Et tu es partie quand même ?

Elle inclina la tête en signe d'affirmation.

— Mais, ma pauvre enfant, tu as commis là une inconcevable imprudence, ne put s'empêcher de gronder le général.

Elle balbutia :

— J'étais à bout... et tellement surexcitée, que je savais à peine ce que je faisais...

M. de Lorcyse s'était levé et marchait d'un air agité :

— Voyons, voyons, il est grand temps de nous remuer si nous voulons aboutir à un résultat satisfaisant! Il me semble que le mieux serait que tu partisses immédiatement pour Tours. Tu t'expliqueras plus à ton aise de vive voix que par lettre... Dans ton amour pour ton mari, tu trouveras la force de confesser ton erreur, de lui demander pardon et de provoquer son aveu.

Mme Fargères lança à son père un regard éperdu :

— Oh ! père !... je n'en aurai jamais le courage !... En somme, ce que vous me conseillez là, c'est de m'abaisser devant Maurice... Tous les torts sont de son côté, tandis que moi, je ne suis coupable que d'un manque de patience !

— Et quand cela serait, mon enfant ! Ta dignité n'y perdra rien, sois-en bien persuadée ! Il y a plus de grandeur à pardonner généreusement, à faire les premiers pas dans la voie de la réconciliation, qu'à se figer dans une implacable rancune. Si tu aimes vraiment Maurice, tu tenteras l'impossible pour le reconquérir !

Elle répéta :

— Je n'en ai pas la force ! Savoir que je cours probablement au-devant d'un échec me briserait à l'avance... Depuis mon départ, Maurice a eu le temps de m'oublier... quel accueil me réserverait-il ?... Encore une fois, non, je ne puis m'exposer à la honte d'être chassée par lui !

— Alors, Odile, c'est moi qui partirai puisque tu manques autant d'énergie ! M'autorises-tu à dire à ton mari que je viens de ta part ?

— Oui ! murmura-t-elle très bas.

— Et que tu es prête, quoi qu'il puisse t'en coûter, à reprendre la vie commune, même si elle doit encore t'apporter son lot de soucis et de peines ?...

Elle hésita l'espace d'une seconde, puis, bravement :

— Je suis prête à tout ! je reconnais mon erreur, père, vous direz cela à Maurice !

— Soit, mon enfant ! Prie Dieu, néanmoins, qu'il ne soit pas trop tard ! et tristement, le général remonta vers le manoir.

## X

Devant les piscines une foule pieuse, à la fois ardente et recueillie, épiait avec un inlassable intérêt, les allées et venues des malades qu'on amenait à la source miraculeuse. Parmi les infirmières qui s'empressaient autour de tous ces déshérités de la vie, Mme de Sauves était la plus dévouée, la plus active. Chaque année elle s'imposait un stage de deux mois à l'Hôpital des Sept Douleurs, constamment sur la brèche, ne s'accordant que le strict repos nécessaire. Elle avait voué aux malheureux le meilleur de son existence et, en pansant les plaies les plus répugnantes, en soulageant les infirmités les plus rebutantes, elle songeait toujours à celui qu'elle avait tant aimé et qui était mort sur une terre meurtrière du Rif, loin de ses soins et de ses baisers.

Ce deuil cruel qui, à vingt-deux ans, la faisait veuve inconsolable, n'avait pas altéré son angélique bonté, et si elle pleurait toujours l'adoré disparu qui l'avait rendue la plus heureuse des femmes, elle versait ces larmes en secret, ne voulant pas attrister son entourage de ce douloureux spectacle.

Thérèse l'aimait tendrement. Durant ces longues journées de Lourdes, si fatigantes pour sa tante, elle se plut à lui offrir ses services et elle fut vraiment une petite infirmière modèle, comme si un impérieux désir de dévouement eût soudain germé et grandi en elle !

Au premier abord, devant tous ces maux de l'humanité qui semblent — au pied de la Grotte — s'être donné rendez-vous, Clémentine-Henriette réprima un haut-le-cœur. Puis peu à peu, l'air ambiant, les supplications et les prières qui s'élevaient autour d'elle, l'état d'esprit indescriptible qu'on ne ressent vraiment qu'à Lourdes, en ce pays de miracles, eurent raison de son indifférence habituelle, et elle suivit, chaque après-midi, aux

piscines, sa tante et sa sœur. Pauvre enfant qui ne se doutait pas que le plus terrible des fléaux allait s'abattre, un an après, sur des têtes si chères, la mûrir précocement, et transformer l'enfant frivole qu'elle était en une femme généreuse et vaillante !...

Ce jour-là, la série des immersions avait été particulièrement chargée, cinq grands pèlerinages étant arrivés presque coup sur coup. Sur deux rangs, le long de la vaste esplanade, s'alignaient les malades : le plus grand nombre dans leur voiture ou sur un brancard, d'autres étendus sur une civière ou soutenus par des mains attentives ; la procession du Très Saint-Sacrement sortait de l'église du Rosaire.

Thérèse contemplait ce spectacle inoubliable. Là, tout près du Gave mugissant, dans cette vallée sacrée par une bienheureuse apparition, au pied des montagnes immenses, le Dieu sauveur daignait sortir de son sanctuaire. Elle le voyait sous les rayons ardents de ce soleil de juillet dont la glorieuse lumière faisait resplendir l'ostensoir d'or porté entre les mains tremblantes d'un vieil évêque missionnaire, martyrisé par les Boxers, et échappé miraculeusement à leurs tortures. Le noble vieillard s'avancait ; il élevait l'hostie sainte au-dessus de ces têtes ravagées par la souffrance, il s'arrêtait devant chacune de ces misères, pendant que les supplications de la foule montaient dans l'air chargé d'encens et de parfums de fleurs.

— Jésus ! fils de David, ayez pitié de moi !

— Seigneur, celui que vous aimez est malade, guérissez-le !

— Seigneur, faites que je voie !

— Seigneur, faites que j'entende !

— Jésus, si vous le voulez, vous pouvez me guérir !

C'étaient d'inlassables cris de recommandation à la clémence divine. Une foi intense se dégagait de ces appels pathétiques ; les pauvres visages torturés s'éclairaient d'un sourire d'extase, les lèvres meurtries s'entr'ouvraient pour une action de grâces... Parfois on entendait un cri :

— Je vois ! Seigneur ! Merci !...

Ou un autre :

— Je marche ! Sainte Mère de Dieu !...

Lentement la procession suivait son cours, elle allait arriver devant Mme de Sauves et ses nièces. Prosternées jusqu'à terre, Thérèse priait ; elle disait tout bas :

« Mon Dieu ! je n'ai pas à implorer de vous cette pitié pour mon corps, que réclament ces pauvres malades. Vous m'avez donné ce bien précieux de la santé et je vous en remercie du fond du cœur. Mais Vous qui voyez tout, Vous savez les pénibles soucis qui attristent ma vie... Vous voyez combien je souffre de sentir mes chers parents en désaccord. Seigneur, écoutez ma prière, je ne vous demande pas une grâce corporelle, mais une guérison de l'âme, rapprochez l'un de l'autre mon père et ma mère, même si pour ce miracle vous devez prendre mon bonheur, ma vie, acceptez-moi en sacrifice, mon Dieu... mon Dieu que j'aime et que je veux servir !... »

Après cette ardente prière elle se sent plus forte, plus confiante, il lui semble que son désir sera exaucé et elle regarde près d'elle un couple qui est descendu à leur hôtel et prend place chaque jour à leur table. Ils ne sont plus très jeunes ; ce matin, ils ont dit qu'ils venaient célébrer à Lourdes leurs noces d'argent, mais ils paraissent tant s'aimer ! être si pleinement heureux ! ils ont vieilli côte à côte, dans des tristesses inévitables sans doute, mais leur amour a fait s'éloigner les nuages qui assombrissaient leur horizon et ils s'appuient l'un sur l'autre, si confiants, si unis !

Thérèse, en les voyant, ajoute une phrase à sa vibrante supplication de tout à l'heure :

— Mon Dieu ! faites que mes parents redeviennent semblables à ce couple qui s'aime !

Et le cœur apaisé elle se prépare à suivre Mme de Sauves qui va remonter à l'hôpital des Sept-Douleurs. Elle voit au bureau des constatations une petite sourde-muette qui maintenant parle et entend, une paralytique qui marche, une tuberculeuse pulmonaire dont on vient officiellement de proclamer l'absolue guérison, et elle pense :

« Ce que je demande à Dieu ne Lui est pas plus difficile que l'un de ces miracles ! Il est tout-puissant, je crois en Lui, en sa bonté infinie. Il m'exaucera, j'en suis sûre, dussé-je payer ce bonheur de ma vie entière ! »

## XI

— Le colonel Fargères est chez lui ?

— Oui, monsieur !

Et sur ce dernier mot, le domestique qui vient ouvrir la porte de la maison des Prébendes hésite un instant, car, en ce grand vieillard sec, serré dans une redingote dont la boutonnière s'étoile de rouge, il a reconnu un officier. Son flair ne le trompe pas et il se demande quel grade donner au visiteur.

Celui-ci reprend de sa voix autoritaire :

— Annoncez le général de Lorcyse.

Et, pendant que le valet de chambre le fait entrer dans le petit salon et part avertir son maître, il reste debout devant la fenêtre, les yeux fixés sur le jardin.

C'est un jeudi ; la musique du 66<sup>e</sup> d'infanterie donne son concert hebdomadaire ; le square est peuplé de femmes, d'enfants, de vieillards, qui jouissent plus ou moins de l'harmonie, mais se prélassent d'un air heureux sur les bancs et les chaises.

Le général pense :

« Il y a donc de par le monde des gens insouciants, contents de vivre ? des gens qui n'ont ni le pénible souci qui l'obsède, ni un bonheur si cher à défendre âprement ?... des gens qui mènent tout droit leur petit trantran journalier, ignorant des luttes amères et des dissensions intestines !... »

Le valet de chambre revient :

— Si monsieur le général veut bien me suivre...  
Deux ou trois pas dans le vestibule dallé de

mosaïques, une porte qui s'ouvre, puis se referme derrière le général, et les deux hommes sont en présence.

Maurice Fargères, un peu pâle, s'est levé brusquement ; il serre la main que lui tend son beau-père, en murmurant, gêné :

— Vous allez bien, mon père ?

— Très bien, merci ! répond le général d'un ton bref, et il s'assied dans le grand fauteuil de son gendre, devant la lourde table de chêne.

Maurice Fargères appuie sa haute taille à la cheminée, et, les mains derrière le dos, la tête basse, les yeux fixés dans le vide, attend que le général veuille bien expliquer le motif de sa visite.

Il n'attend pas longtemps ! M. de Lorcyse ignore les détours et a horreur des préliminaires diplomatiques ; tout de suite il entre en plein dans son sujet :

— Vous devinez sans doute, Maurice, ce qui m'amène ainsi chez vous. Je ne m'attarderai pas à chercher un vain prétexte pour excuser ce qui peut vous paraître une intrusion dans votre domaine privé. J'aurais voulu être prévenu plus tôt du désaccord qui régnait en votre ménage, Odile m'en a seulement parlé avant-hier, et je viens — en son nom — vous demander quelles sont vos intentions à son égard.

Le colonel pâlit légèrement :

— Odile vous a-t-elle « tout » raconté, mon père ?

— Elle m'a dit ce qu'elle savait. Maurice, soyez-en bien persuadé, je ne viens pas vous faire ici une scène de reproches. Il y a vingt-trois ans passés que je vous aime comme mon fils, je vous ai en très haute estime et je ne puis croire qu'un homme de votre valeur sombre dans une aventure indigne de lui !

M. Fargères commença à s'agiter :

— Permettez... mon père. J'ai, moi aussi, une confiance illimitée en vous, mais si l'on m'accuse, j'ai le droit de me défendre ! Odile vous aura probablement narré ses griefs en se donnant le beau rôle et en m'accablant ?

— Je crois, Maurice, qu'elle n'a point exagéré, mais ne nous égarons pas... Voyons, là, entre hommes, êtes-vous sûr de ne rien avoir à vous reprocher ? Avez-vous été pour votre femme, l'appui constant, l'ami des bons et des mauvais jours ? ne lui avez-vous jamais donné le droit de douter de votre amour ou de votre fidélité ?... Mon cher fils, je ne désire pas forcer votre confiance, mais je voudrais vous venir en aide, à Odile et à vous... croyez-vous que votre conduite soit entièrement à l'abri d'un blâme ?...

Une rougeur foncée envahissait maintenant le visage du colonel.

— Mon père, je ne puis pas vous mentir. Oui, je me suis égaré hors de la voie qui m'était tracée, oui, j'ai été coupable, je le reconnais, mais que voulez-vous que j'y fasse : le mal est accompli et n'est pas réparable.

— Allons, ne mettez pas tout au pire. Maurice, je viens de la part d'Odile, elle reconnaît avoir manqué de patience et d'indulgence envers vous, toutefois elle est prête à réparer ses torts et à vous pardonner.

— Je regrette, mon père, que vous soyez venu exprès à Tours pour me dire cela ! Odile voit qu'elle-même n'a pas toujours eu raison ; malheureusement il est trop tard.

— Comment trop tard ?

— Ma demande en divorce est déposée depuis trois jours au tribunal.

Le général frappa du poing sur la table, et, se levant, fit quelques pas vers le colonel. Celui-ci n'avait pas bougé, mais déjà ses yeux devenaient agressifs et indiquaient sa résolution de tenir tête à l'attaque.

— Voyons, Maurice, de deux choses l'une : ou vous êtes fou, ou vous êtes coupable ! Comment ? Vous avez, une femme qui vous a aimé uniquement, qui a été pour vous la compagne la plus dévouée, vous avez des enfants que tous vous envie, une carrière brillante, un foyer heureux, et vous abandonnez tout cela, de gaieté de cœur, pour poursuivre je ne sais quelle chimère... Je

le répète : vous êtes victime d'une illusion sans pareille, ou alors vous êtes coupable, et bien coupable !

— Mon père, je vous en prie, ne m'accablez pas sans connaître la vérité absolue. Je vous ai dit tout à l'heure que je n'étais point innocent de ce dont m'accusait Odile, mais elle-même a tant changé ! Mon ménage, ces derniers temps, allait devenir un enfer. Je n'avais plus le droit de faire un pas sans me sentir odieusement espionné. Les remarques que je hasardais sur les sujets les plus banaux, le moindre symptôme de gaieté, mes épanchements, même avec mes enfants, étaient pris en mauvaise part. Je ne pouvais parler de personne, sans voir Odile sourire dédaigneusement ou faire quelque observation aigre. Mon fils, déjà, est détaché de moi, probablement parce qu'il a été mis au courant de bien des choses... et si Thérèse ne m'avait tant aimé, Odile l'eût accaparée pour elle seule !

« Sous des dehors doux, Odile est absolue : « tout ou rien », c'est sa devise. Elle sait cependant que la vie d'un homme n'est pas toujours d'accord avec ses principes. Je ne nie pas mes défaillances, mon égarement même, mais tout cela serait-il arrivé, si j'avais trouvé à mon foyer plus de mansuétude et d'indulgence ?

— Vous êtes injuste, Maurice, et le ressentiment vous aveugle. Mettez-vous à la place de votre femme. Croyez-vous que ç'ait été bien agréable pour elle de vous voir chaque jour vous détourner d'elle, la leurrer, l'apaiser avec des mensonges, alors qu'elle vous aimait et n'a jamais cessé de vous aimer ?... Quant à ce que vous lui reprochez au sujet de vos enfants, je me permets de vous dire que, là aussi, vous faites totalement fausse route. Je connais Odile, mieux que vous peut-être, mon ami, et je sais qu'elle a mis dans le cœur de ses enfants un vrai culte pour leur père. Jean est assez grand pour s'être aperçu tout seul de ce qui transformait sa mère, au point de la vieillir précocement, et si voulez, mon cher Maurice, que vos enfants vous aiment et vous respec-

tent, il faut commencer par être digne toujours de cet amour et de ce respect.

— Mon père !

— Voyons, mon fils, vous ne consentez pas à ce que je vous traite en coupable ! Quelle atmosphère d'illusions vous enveloppe donc alors pour avoir été jusqu'à déposer cette demande en divorce ! Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

Les sourcils du colonel se froncèrent.

— C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. Si Odile avait été raisonnable, je crois que mon amour pour Mme Le Tramontier se fût borné à une admiration platonique. J'ai lutté contre moi-même plus qu'on ne peut le soupçonner, et puis ma femme est devenue si maussade, j'ai tant souffert de ses airs de martyre et d'incomprise, que, las de me combattre vainement, j'ai répondu enfin à l'affection étrangère qui s'offrait à moi et que... et que maintenant je ne puis plus reprendre mon cœur... Marthe Le Tramontier a ma parole ; dès que le divorce sera prononcé, je l'épouserai !

— Mais, malheureux, on ne vous l'accordera pas ce divorce, si vous le demandez ! Il n'y a pas de motif suffisant ! gronda le général atterré.

— Comptez-vous pour rien qu'Odile soit partie sans mon consentement ! Elle a fui malgré ma prière, car je sentais ma faiblesse et je savais qu'elle présente, un dernier lien entre nous subsisterait encore. Quatre jours après son départ, je lui ai écrit pour lui demander si elle ne voulait pas revenir, elle ne m'a pas répondu. Je me suis cru libre désormais, et j'ai agi comme tel.

— Mais enfin, Maurice, c'est une aberration d'esprit sans nom ! Cette femme que je ne connais pas — et que je ne veux pas connaître — se joue de vous ! Elle ambitionne votre titre, votre situation, votre fortune probablement, et c'est tout !

— Vous vous trompez, mon père, elle est plus riche que moi, d'aussi noble naissance, elle m'aime pour moi-même ! Elle a été malheureuse, nos intelligences, notre esprit, nos cœurs vibrent à

l'unisson, enfin, pour tout dire, je l'aime aussi et je lui ai promis de l'épouser !

— C'est inconcevable vraiment ! Pourtant, vous êtes un chrétien, un soldat, que faites-vous de la loi divine, que vous ne braveriez pas impunément, je vous en préviens, et des lois de l'honneur qui vous ordonnent de rester fidèle à la parole donnée ?

— Justement, c'est parce que Mme Le Tramontier a ma promesse que j'irai jusqu'au bout.

— Et vous appelez cela de l'honneur ?

« Où est le plus sacré des serments ? Celui que vous avez fait devant Dieu, dans la plénitude de votre jugement et la possession de vous-même, le serment que vous dictait votre cœur et qu'approuvait votre conscience, ou la parole mensongère et traîtresse arrachée dans le désarroi de tout votre être, alors que vous êtes aveuglé par la passion, et que vous ne savez plus ce que vous faites ! Vous osez nommer cela de l'honneur ! Mais c'est une folie, la pire de toutes ! Vous laissez accomplir le plus monstrueux des forfaits, car comment nommez-vous cette action indigne, par laquelle une femme que vous prétendez être honorable vole à une autre femme son mari, à des enfants leur père ? Vous appelez cela divorce ? Vous donnez une consécration légale à ce cambriolage que moi j'appelle un crime et une lâcheté ! Maurice ! encore une fois, réssaisissez-vous ! Il en est temps encore, je vous adjure, au nom de tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré. Pour Odile, et en souvenir de l'amour que vous eûtes jadis pour elle, pour vos enfants, Maurice, reprenez-vous ! Que la lumière dessille vos yeux et vous fasse voir le droit chemin ! Pourquoi briser à plaisir tant de liens étroits et si doux ! Vous quittez un bonheur certain, pour trouver, sans doute, la honte et le remords, Maurice, avez-vous réfléchi à tout cela !..

Le colonel était très pâle ; nerveusement il tirait sa moustache ; un grand silence se fit, et les deux hommes, hostiles, se mesurèrent du regard.

Puis, avec effort, Maurice murmura :

—Vous avez peut-être raison, mon père, mais vous prêchez inutilement. Ma parole est engagée, je vous le répète, il est trop tard.

Alors, brusquement, le général se leva, prit son chapeau et sa canne, jeta sur son gendre un regard où il y avait du mépris, de la pitié, et une indicible douleur, et de sa voix brisée, il dit :

— Je n'ai plus rien à faire ici, colonel, adieu !

M. Fargères, la voix étranglée, reprit sourdement, en un lugubre écho :

— Adieu, mon général !

Et la porte se referma lourdement, comme pour dérober aux passants le mystère du drame qui venait de se passer dans cette maison luxueuse.

## XII

En rentrant à la Béhinière, le général n'eut pas besoin de paroles pour expliquer l'échec qui couronnait sa mission paternelle. Odile savait lire sur ce mâle et loyal visage les impressions qui s'y fixaient, et, dès la première minute du retour, elle fut certaine du sort qui l'attendait. Elle n'eut pas de récriminations ni de crise de nerfs, elle ne versa même pas de larmes, mais ses traits déjà crispés se creusèrent un peu plus et elle parut, soudain, vieillie de dix ans.

Il y avait en elle d'étranges contradictions ; au début, elle avait su lutter pour reconquérir son bonheur en péril, elle s'était sentie capable de le défendre ; mais, depuis des mois, elle n'espérait plus, et, avec une sorte de fatalisme douloureux, elle se résignait, croyant vaguement qu'une intervention divine ou humaine empêcherait d'aboutir la demande en divorce déposée par le colonel.

Mme de Sauves, mise au courant de la situation, garda ses nièces un peu plus longtemps à Lourdes, et sous un prétexte quelconque, écourta son séjour afin de revenir avec elles à la Béhinière.

M. de Lorcey, en revoyant ses petites-filles, demanda à Mme Fargères :

— Faut-il leur dire?...

— A quoi bon ! répondit la baronne. Pauvres enfants ! elles ont bien le temps de savoir !... Ce sera assez tôt lorsque... lorsque tout sera fini !

Au milieu d'août, Jean, ayant terminé les manœuvres de Saint-Cyr, revint au manoir. Sa présence opéra une heureuse diversion ; sa mère osait se confier à lui, elle le savait assez sérieux, assez aimant, pour comprendre l'angoisse pénible de sa situation, et le jeune homme fut pour elle d'une prévenance inouïe, relevant son énergie défaillante et l'entourant de tant de gâteries, que la pauvre Odile se reprenait à aimer encore la vie !

Le colonel écrivait à ses filles, il donnait à son absence des motifs si plausibles, que, peu à peu, Thérèse se rassurait. Depuis l'arrivée de Jean, Mme Fargères semblait beaucoup mieux, plus gaie, moins abattue, et sans se douter qu'elle jouait cette comédie pour ne pas attrister ses filles, Thérèse pensa :

— Papa et maman doivent être réconciliés, maintenant. Comme le bon Dieu m'a vite exaucée !

Et la pauvre petite, qui, depuis son retour, souffrait cruellement, se sentit renaître à l'espérance et oublia presque les soucis qui l'avaient envahie.

Puis la baronne prépara le départ de Clémentine-Henriette. Cette dernière désirait vivement aller en Angleterre, dans la même pension où avait séjourné Thésy, et, comme si Mme Fargères eût éprouvé une hâte évidente à éloigner ses enfants, elle ne fit aucune objection aux souhaits de sa benjamine.

Ignorante de la tragédie qui se jouait entre ses parents, la jeune fille, accompagnée d'une femme de confiance, alla à Tours faire ses adieux au colonel et prendre dans la maison de la rue de la Chevalerie divers bibelots qu'elle voulait emporter. Elle revint à Rennes, où sa mère l'attendait, pour la conduire à Saint-Malo et de là à Londres via Southampton.

Dès les premiers jours d'octobre, alors que Jean était déjà rentré à Saint-Cyr, Thérèse reçut une

lettre d'Yvonne, lui annonçant son retour en Sologne, pour la chasse à tir et réclamant instamment sa présence.

Thérèse consulta sa mère.

— Mais, ma chérie, il faut certainement accepter l'invitation de ta sœur. Tu auras à Daisy-Cottage des distractions que je ne peux te procurer ici et ce sera plus gai pour toi.

— Mais, maman, si j'attendais notre rentrée à Tours ?

Mme Fargères prit un air indifférent.

— Tu ferais mieux d'y aller tout de suite. Je suis encore souffrante et le docteur me conseille de rester en Bretagne, pendant quelque temps encore.

Alors, maman chérie, je vous tiendrai compagnie et n'irai point en Sologne !

— Ma petite fille, il faut être raisonnable ! N'ai-je pas ta tante et ton grand-père pour me soigner ? Vois-tu, ma mignonne, on ne meurt pas de ce que j'ai... acheva la baronne en essayant de sourire.

— Bien vrai, vous n'êtes pas plus mal ?

— Bien vrai, mon enfant ! Tu peux aller sans crainte chez ta sœur et jouir sans remords de ton séjour là-bas.

— Je partirai donc, mais je ne veux pas demeurer trop longtemps loin de vous.

— Je compte que tu resteras plus d'un mois.

— Tant que cela ?

— Mais oui.

— Cela nous fera rentrer bien tard en Touraine.

— Toujours assez tôt...

— C'est le pauvre papa qui ne va guère approuver cette combinaison, lui qui n'a déjà pas pris de permission !.. Heureusement qu'il est sur les dents avec ses nouvelles recrues, m'écrivit-il, et n'a pas le temps de s'ennuyer. Je lui écrirai de venir m'embrasser à Saint-Pierre-des-Corps.

Sans paraître entendre la dernière phrase de sa fille, Mme Fargères continua dans le jardin sa promenade interrompue par l'arrivée de la lettre d'Yvonne.

« Dans un mois, qu'advientra-t-il de moi ?... » songeait-elle.

La demande en divorce du colonel suivait son cours, mais subissait des longueurs, des retards inattendus. Jusqu'ici rien n'en avait transpiré, les magistrats ayant su garder un silence absolu.

Odile avait hâte d'être seule avec son père et sa sœur, libre de souffrir, libre de pleurer. La contrainte qu'elle s'imposait devant ses enfants amenait chez elle une telle dépression nerveuse que son docteur lui conseillait de partir en Suisse dans une station climatérique où elle serait absolument isolée, mais elle ne voulait pas accepter cet éloignement des siens. Elle avait besoin de l'appui paternel du général et de la compatissante tendresse de Mme de Sauves. Lorsque cette dernière lui disait parfois :

— Odile, je puis te comprendre, j'ai souffert aussi !

Mme Fargères reprenait :

— Tu n'as pas tant souffert que moi ! Oui, tu as perdu le mari que tu chérissais et qui t'aimait ! Il est mort loin de toi, mais tu as eu sa dernière pensée, et la mort ne vous a pas désunis ! Tu vis encore avec lui, dans une communion d'âme et de prière, tandis que moi, je souffre de mon abandon, de mon isolement, de cette honte qui me couvre injustement ! Songe donc, il y a vingt-trois ans que j'aime Maurice, il a été mon premier et mon seul amour ! Me voir délaissée par lui fait mon désespoir, surtout lorsque je songe que c'est irréparable !

— Ma petite Odile, la mort seule est irréparable ! Qui sait... Tu traverses peut-être un tournant dont tu sortiras victorieuse. Rien n'est impossible à la puissance divine !

— Ma pauvre Alix ! soupira amèrement la baronne, il faudrait un miracle, et je n'ai plus la force de croire aux miracles !

— Tais-toi, dit vivement Mme de Sauves. Tu peux encore vivre des jours heureux, et tu retrouveras ton bonheur, j'en ai l'intime conviction.

— Puisses-tu prophétiser ! murmura Mme Fargères d'un air accablé.

## XIII

Le petit « déraillard » à voie étroite, qui circule entre Blois et Chaumont-sur-Tharonne, venait de dépasser Bracieux. Il traversait cette partie du Loir-et-Cher, qu'on a appelée la Sologne pouilleuse et qui, par endroits, est si plate et si dénudée. Pourtant le tramway laissait derrière lui une belle route encadrée d'arbres, de petits villages aux maisons ramassées les unes contre les autres, des prés où se promenaient paisiblement des troupeaux de moutons et de « dines » (dindes).

Thérèse, seule dans son compartiment de première, regardait le paysage. Elle avait vu son père en gare de Saint-Pierre-des-Corps, et le court arrêt entre deux trains n'avait pas autorisé de longues confidences. Le colonel paraissait gai, bien portant, il fut avec sa fille aussi affectueux que par le passé, et si naturel que, pas un instant, Thérèse ne se douta du drame qui allait bouleverser son existence.

Le cœur rassuré, plein de douce quiétude, ayant laissé sa mère positivement mieux, croyait-elle, elle partait donc rejoindre Yvonne et toute disposée à jouir de ce séjour à Daisy-Cottage, dans cette partie de la Sologne qu'elle ne connaissait pas encore.

Il faisait beau : ce commencement d'automne avait la douceur d'un jour de printemps, le paysage devenait moins monotone et plus riant. Soudain, sans que le ciel se couvrît, il y eut une brusque ondée, une de ces averses qui font dire aux bonnes gens que « le diable bat sa femme ». Les vitres du compartiment furent couvertes d'une buée si dense que Thérèse ne s'aperçut pas qu'elle était arrivée. Le train s'arrêtait : elle aurait voulu voir le nom de la station que c'eût été impossible, mais elle ne se croyait pas déjà rendue. Tout à coup, des doigts impatients frap-

pèrent aux carreaux du compartiment et la voix impérative d'Yvonne cria :

— Dépêche-toi donc de descendre, Thésy, qu'attends-tu?...

D'un bord, Thérèse fut debout, enleva du filet son parapluie et son sac à bijoux, dégringola les deux marches du train et se trouva dans les bras d'Yvonne.

Celle-ci était une femme splendide, dans tout l'éclat de ses vingt-deux ans. Un grand manteau de drap kaki à pèlerine, de la forme adoptée par la cavalerie, l'enveloppait jusqu'aux pieds; elle n'avait pas de parapluie et s'était contentée de rabattre les bords d'un chapeau de feutre souple qui formait éteignoir sur ses cheveux blonds.

Elle prit des mains de Thérèse son bulletin de bagages et le confia à un grand diable de valet de pied, qui attendait à distance respectueuse. Ceci fait, elle entraîna sa sœur vers l'énorme auto peinte en jaune serin, véritable roulotte qui pouvait contenir douze personnes, et qui était le dernier cri du luxe et du confortable. Elle fit asseoir Thérèse sur les moelleux coussins et surveilla d'un air entendu l'embarquement de l'unique malle sur la galerie, disant de sa voix agréable mais aux intonations métalliques :

— On voit que tu as pris les habitudes anglaises; peu de bagages, c'est très pratique! Moi, quand je voyage, il me faut cinq malles et trois caisses à chapeaux, cela fait le désespoir de Victor.

Thérèse s'aperçut qu'elle n'avait pas encore demandé des nouvelles de son beau-frère.

— Ton mari va bien?

— Très bien. Il serait venu t'attendre si nous n'avions des hôtes auxquels il fallait qu'il tint compagnie.

— Oh! tu as déjà du monde! s'écria Thérèse contrariée, moi qui espérais vous trouver seuls!

— Ma petite, tu apprendras pour ta gouverne que la campagne est acceptable seulement avec beaucoup d'invités; autrement, c'est ennuyeux à périr! Depuis notre retour de Bavière, je suis

restée avec Victor à Daisy-Cottage pendant une quinzaine, et j'y moisissais de dépit. Pour l'instant, nous n'avons que le petit ménage Woodson, des Anglais très amoureux et tordants, Pol Buc, le graveur, et Franz Herman, le compositeur de musique, tu sais... l'auteur de la fameuse valse : *Tes yeux*.

— Je connais vaguement... intercala Thésy.

— La semaine prochaine j'aurai une autre « tournée » plus select encore : les de Vareilhes, un ménage épatant, dernier ballon, puis le comte d'Annenssay, l'ami intime de Victor, le vieux marquis de Troy, et enfin Zoby qui m'a promis sa visite.

— Pauvre Zoby ! toujours errante ? demanda Thérèse ; j'aimerais la revoir !

— Oh !... elle ne se fait pas de bile ! Elle est à Buenos-Ayres et va revenir incessamment en France, avant de partir pour les Nouvelles-Hébrides. Au fond, je ne la trouve pas malheureuse : elle voyage, elle est indépendante...

— Oui, mais elle n'a pas de foyer stable ; à la longue, ces perpétuelles allées et venues doivent paraître bien fastidieuses !

— Elle ne se plaint pas, pourquoi s'apitoyer sur elle... Tiens, regarde, Thésy, dit Yvonne en changeant brusquement de sujet, ce pignon que tu aperçois au bout de la route, à droite, c'est mon domaine !

L'auto roulait à ce moment sur une belle route plate, encadrée des deux côtés par des bois de pins ; il y avait des bruyères énormes et de hautes fougères ; ce coin de Sologne offrait quelque analogie avec la Bretagne morbihannaise, mais il y manquait la magique séduction de l'éternelle ensorceleuse : la mer ! Et cela oppressait un peu le cœur ! On eût voulu, derrière ces sapins, au haut de la côte, apercevoir l'immense étendue bleue ou verte, calme ou furieuse, dont les flots, jamais pareils, viennent rouler sur les plages blondes, au pied des rochers. Pourtant, çà et là, des étangs paisibles reflétaient dans leur eau claire les grands arbres des bois ; Thérèse aimait passionnément la

nature et elle exprima à Yvonne sa pensée en ces termes :

— Le pays est joli!

— Peuh! fit la belle jeune femme du bout des lèvres, quand on a vu autre chose, on trouve cela passablement déshérité. Je t'avoue que j'aime mieux la rue de la Paix.

— Oh! fit Thérèse scandalisée.

— Ah! tu as l'effarouchement facile, ma petite! Mettons que je n'ai rien dit. Si tu aimes la campagne, tu seras servie à souhait pour l'admirer du matin au soir! Nous voici arrivées!

L'auto s'engageait dans une avenue, finement sablée et soigneusement ratissée. Après de savants circuits autour de larges pelouses d'un vert émeraude, aux corbeilles éclatantes de géraniums et de bégonias, elle arriva devant un joli chalet normand au toit en carapace, haut seulement d'un étage, mais quand même imposant, avec de larges baies entr'ouvertes et des balcons qui voulaient être rustiques.

Un Anglais désenchanté et nemrod enragé l'avait fait construire quatre ans auparavant, prétendant y finir ses jours dans l'oubli et la solitude. Au bout de quelques mois de réclusion, il rencontra par hasard, à la gare la plus proche, une ravissante petite miss qui eut vite fait de le convertir aux délices du conjungo. Le jeune ménage repartit, tambour battant, roucouler sur les lacs d'Ecosse et Victor Seurdet, encore célibataire, acheta ce cottage qui se trouvait enclavé dans des murs mitoyens de sa chasse.

Avec son goût très sûr de femme élégante, Yvonne avait conservé du mobilier de l'Anglais ce qui en valait la peine, mais elle remania le rez-de-chaussée à son gré, et son « home » était si attrayant, qu'en entrant Thérèse s'écria :

— Mais c'est délicieux chez toi, Yvonne!

— J'avoue que ce n'est pas trop mal, accorda la jeune femme, satisfaite au fond que Thérèse approuvât son choix.

Déjà Victor arrivait dans le hall. Il fut très aimable avec sa belle-sœur. Il était grand, massif,

assez joli garçon, très bien mis, et tant soit peu infatué de sa personne. Thérèse le trouva engraisé, et pensa tout de suite qu'elle le croyait plus distingué. Il portait un costume de chasse : veston Norfolk et culotte courte, housseaux de cuir jaune et cravate blanche piquée d'un diamant. Ce détail choqua involontairement la jeune fille qui jugea ce bijou déplacé, dans la simplicité de l'accessoire de toilette qu'il devait orner. Elle remarqua aussitôt l'énorme chevalière qui resplendissait à l'annulaire gauche de son beau-frère et crut avoir la berlue :

— On dirait, Dieu me pardonne ! que Victor a un blason ! se dit-elle. Où a-t-il pu le dénicher !... et soudain elle eut envie de rire avec un peu de pitié, et de tristesse aussi.

Cela la peinait que le mari d'Yvonne s'abaissât à ces petites.

Déjà sa sœur la faisait monter le grand escalier de pitchpin, qui menait du hall au premier étage et l'introduisit dans une ravissante chambre de jeune fille, toute laquée de blanc, avec des tentures de toile crème semée de roses.

— Ton royaume ! déclara Yvonne, d'un ton légèrement emphatique.

Et, comme si elle eût voulu faire l'article de ce qu'elle présentait, elle ouvrit les battants de glace de l'armoire, repoussa les tiroirs de la petite commode Louis XVI, fit admirer à sa sœur le cabinet de toilette dallé de faïence, la vasque de marbre rose qui servait de cuvette, alluma l'électricité, tourna le robinet d'eau chaude, puis celui d'eau froide, en disant :

— Tu vois, ma chère, tout le confort moderne ! Ah ! tu sais, je suis une maîtresse de maison épataante, moi ! Tu n'as qu'à demander à Victor ce qu'il en pense. Je m'entends à faire valser ses écus, mais je ne lui donne pas le droit de regimber, ça non !

Et, complaisamment, tapotant ses cheveux, cambrant la taille, elle admira dans les panneaux de glace son élégante silhouette.

Thérèse la regardant plus attentivement qu'à

L'arrivée la trouva embellie. Elle avait retiré son grand manteau de voiture et son chapeau et apparaissait toute à son avantage avec une étroite jupe de serge bleu marine admirablement faite, et une blouse de batiste travaillée de plis fins et de précieuse dentelle. Oui, décidément, elle était embellie, mais avec quelque chose d'un peu dur dans les traits si bien dessinés : les cheveux plus blonds qu'autrefois, les sourcils et les cils plus foncés, les lèvres plus rouges, le teint plus blanc. Évidemment elle était « arrangée ». Thérèse se dit avec candeur que c'était sans doute son mari qui tenait à ce qu'elle fût ainsi !...

Yvonne, ayant fini de se contempler, remit à gauche un petit porte-bouquet qui était placé à droite sur la commode ; sa sœur le remarquant s'écria :

— Les jolies fleurs ! C'est de ton jardin sans doute ?

— C'est de mon jardin. Des plants épatants que m'a donnés le duc de Ravinacœli. J'ai eu ce petit porte-bouquet pour rien, chez un antiquaire de Munich : deux louis, c'est donné !

Thérèse pensa, à part elle, qu'elle en aurait bien offert trente-neuf sous aux Galeries Lafayette !

Mais Yvonne, inspectant sa commode avec amour, continuait :

— Celle-ci, j'ai eu du mal à la découvrir, j'ai bien fait trente magasins avant de l'avoir, mais à la fin un vieux juif d'Orléans me l'a laissée à neuf cents francs, j'étais ravie : c'était une affaire épatante !

Encore ce mot d'argot qu'on n'emploie jamais à la Béhinière ! et qui revient tout le temps dans la conversation de la jeune femme avec le prix des choses !

« Ma sœur deviendrait-elle « parvenue » ? se demande Thérèse qui n'apprécie guère ce genre, si différent de celui auquel l'ont habituée ses parents. N'est-ce pas Victor qui déteint ainsi sur sa femme ? A-t-elle déjà oublié les traditions de famille, pour prendre ce ton impérieux de femme très dans le train, et pour qui la fortune est tout ?... »

— Eh bien, Thésy, lave-toi les mains, tu viendras me rejoindre dans ma chambre, la porte à côté de la tienne, puis nous descendrons et je te présenterai à mes hôtes.

La toilette de Thérèse n'est pas compliquée et ne lui prend que quelques minutes ; elle refuse les services d'une jeune soubrette de comédie, avisée et pimpante, que lui a expédiée Yvonne, et frappe à la porte de sa sœur.

Celle-ci vient de s'ajouter un peu de blanc sur les joues, un peu de rouge sur les lèvres.

— Entre ! crie-t-elle, tu vas voir ma chambre.

C'est une grande pièce meublée d'acajou dans le plus pur style Empire.

Le lit immense repose sur une estrade de velours de lin vert ; des chimères et des victoires ailées en bronze ornent les panneaux du lit, le fronton de l'armoire et le dossier des chaises. Thérèse pense que c'est bien luxueux, pour un rendez-vous de chasse, mais, en somme, cette pièce est la seule qui détonne dans l'ensemble de l'agencement de la maison et elle en a l'explication lorsque Yvonne dit avec un certain dédain :

— Oh ! ceci est du goût de Victor et bien trop imposant, trop lourd, pour la campagne ! Je lui ai fait cette concession, le reste est de mon cru !

La jeune femme jette un dernier coup d'œil à sa psyché et engage sa sœur à descendre.

Les voici dans le fumoir.

Allongé sur un divan, la pipe aux lèvres, Pol Buc rêve sans écouter Franz Herman qui discute musique avec Victor Seurdet, lequel est un vrai philistin en la matière. Les petits Woodson livrés à eux-mêmes et ravis de l'aubaine, papotent dans un coin écarté, en se faisant les yeux doux :

Tous se taisent brusquement et se lèvent à l'entrée d'Yvonne qui, tout de suite, fait les présentations.

Pol Buc est pour le moment l'étoile en vogue de ce ciel solognot ! Il a dépassé la cinquantaine : il est grand, très fort, avec d'épais cheveux gris et une barbe de patriarche. Ses traits irréguliers ne manquent pas de noblesse ; il a de petits yeux

bleus scrutateurs et expressifs qui, en une seconde, apprécient exactement la valeur des gens et des choses. Peu bavard, assez mélancolique, il adore la chasse, non seulement parce qu'elle lui procure le plaisir de longues randonnées au grand air, mais encore parce que ce sport un peu barbare apaise singulièrement ses nerfs tendus à l'excès par l'effort cérébral.

Franz Herman, lui, n'a guère qu'une trentaine d'années. C'est un Viennois qui a voulu venir faire consacrer à Paris la réputation déjà fameuse, acquise sur les bords du Danube. Il est l'auteur de deux ou trois opérettes en vogue dont l'une surtout tient l'affiche sans démarrer depuis dix-huit mois. Victor l'a connu à Prague et l'a invité à ses chasses, quoique Franz, de sa vie, n'ait tenu un fusil ! Mais il revient précisément d'une tournée en Amérique qui l'a à moitié mis sur le carreau et il se refait un tempérament dans le calme et la semi-solitude de Daisy-Cottage.

De taille moyenne, pâle, brun et maigre, avec, dans un visage presque exsangue, de merveilleux yeux noirs qui paraissent brûler d'un feu dévorant, le musicien a un air mélancolique tel, qu'on ne pourrait jamais soupçonner qu'il écrit de la musique aussi endiablée, sur des livrets d'une gaité délirante. Peut-être n'était-ce pas là sa vraie vocation ; il a découvert un filon qu'il exploite adroitement et qui l'a conduit à la fortune, mais il eût préféré composer des élégies et des chansons tristes. Il se rattrape dans ses valse lentes qui sont navrantes à souhait, et dont le rythme languoureux arrache des larmes aux plus endurcis !

Pol Buc est célibataire, n'ayant jamais osé demander une jeune fille en mariage, c'est lui-même qui l'avoue ! Franz Herman, depuis quatre ans, vit séparé de sa femme, une petite Roumaine épousée par amour, inconstante et coquette, qui, après l'avoir fait enrager durant quelques mois, disparut un beau jour de la circulation. C'est sans doute à elle que songe Franz lorsqu'il publie d'affolantes mélodies tziganes qui ne sont d'un bout à l'autre qu'un long sanglot !

Les Woodson paraissent être une nouvelle édition de Philémon et Baucis, en plus jeune toutefois, puisque ce couple tendrement uni — en rassemblant les âges respectifs des deux époux — arrive au total effarant de trente-huit ans ! Lui a vingt et un ans, elle dix-sept. Elle est petite, blonde, très fraîche ; lui est blond aussi, avec le teint briqué et des yeux couleur de mer. Colossalement riche il est à Paris le fondé de pouvoir de son père, dans la fameuse banque de la rue Auber : Woodson, Nathan and Co. Les Seurdet ont connu ces petits Anglais à Munich, où ils terminaient leur voyage de noces et les ont invités à passer une huitaine en Sologne.

Un valet et une femme de chambre apportent le thé et dressent dans le hall la petite table d'acajou aux abattants de glace. Il y a un luxe de sandwiches, de toasts, de muffins, de gâteaux divers, à faire croire que tous les hôtes de Daisy-Cottage n'ont rien mangé depuis huit jours !

Ce sont sans doute leurs exploits cynégétiques qui leur creusent l'appétit, car les provisions disparaissent à vue d'œil ! Seule Yvonne n'a pris qu'un peu de thé sans sucre et une galette salée.

— Tu ne manges pas ? lui demande Thérèse surprise, es-tu malade ?

— Ah ! ma pauvre amie, le supplice de Tantale ! je meurs de faim !

— Eh bien, alors ?

— Peur d'engraisser !... marmotte Yvonne, et puis... c'est rudement commun, entre nous soit dit, de bouffer de la sorte !

Thérèse regarde sa sœur avec un peu de pitié.

Yvonne est une martyre du snobisme. Elle s'ensevelirait vivante, comme une Vestale infidèle, si la mode l'ordonnait ! Pour garder la sveltesse de sa taille elle s'astreint à un jeûne de carmélite ; pour conserver la pureté de son teint elle ne se permet qu'un seul verre d'eau minérale à chaque repas, dût-elle ensuite mourir de soif ! Ce régime fait l'amusement de Pol Buc qui en a découvert le motif, et la taquine journellement à ce sujet.

Victor, profitant de ce que sa femme ne le

regarde pas, se bourre de pâtisseries. Elle lui reproche ses tendances à l'obésité et voudrait l'embrigader dans ses idées de macération, mais il aime trop la bonne chère pour céder à cette invite et s'obstine à faire la sourde oreille.

Après le goûter, Yvonne, étouffant un bâillement, demande :

— Que faisons-nous ?

— Allons à Romorantin prendre une troisième tasse de thé ! suggère Victor.

Sa femme hausse les épaules.

— Vous dites des bêtises, mon pauvre ami ! Au fait... ni M. et Mme Woodson, ni Thérèse ne connaissent la ville, nous avons le temps d'y aller avant la nuit. Venez-vous, messieurs ?

— A vos ordres, répondent ensemble le graveur et le musicien.

Le regard amoureux de Stanley Woodson cherche celui de sa femme.

— Mettez votre chapeau, darling ! dit-il.

« Darling » monte en même temps que Thérèse qui va aussi s'apprêter pour sortir. Elle s'appelle Victoria, mais chacun ici, à part soi, l'a nommée « darling », de ce tendre qualificatif dont son mari use constamment.

Avec son drôle de petit accent, elle confie à Thérèse :

— Votre sœur, je crois, n'aime pas la campagne. C'est si joli, pourtant ! Moi, au lieu d'aller voir la ville ce soir, je préférerais beaucoup admirer le coucher du soleil sur les sapins !

Elle n'ajoute pas que dans l'auto il lui sera difficile, sinon impossible, de se livrer à des effusions avec son cher Stanley, tandis que les chemins creux, au détour des bois, sont si propices aux doux épanchements.

L'amour de la nature se double, chez elle, d'un amour très humain.

De toutes les merveilles qu'elle a vues défiler au cours de son voyage de noces, elle garde un souvenir plutôt confus, tandis qu'elle se rappelle parfaitement chaque parole, chaque phrase, prononcée par Stanley en telle occurrence !

Lorsqu'elle dit :

— J'aime l'eau claire des étangs !

Son mari répond :

— J'aime mieux vos yeux !

— Voyez donc les beaux épis !

— Vos cheveux sont plus blonds encore !...

Et il a ainsi toute une litanie de termes laudatifs à opposer à sa candide admiration.

Tant et si bien qu'elle finit vraiment par le croire et qu'elle aperçoit tout à travers une lorgnette magique.

Lorsqu'elle redescend avec son manteau rouge et sa petite capote d'auto, elle a l'air d'un baby.

Stanley était monté, soi-disant, pour prendre ses gants, en réalité pour l'embrasser; tous deux sont interloqués en voyant qu'on n'attend plus qu'eux pour partir.

Taquine, Yvonne demande :

— Ce sont vos gants de cheval que vous êtes allé chercher ?

— Mais oui... balbutie-t-il, vaguement gêné par ce regard railleur.

— Alors, ce n'était pas la peine de vous déranger, ils sont dans le vestibule, sur votre chapeau. Vous êtes passé devant et ils vous crevaient les yeux...

— Je ne sais... je n'ai pas vu... murmure-t-il.

— Allons, mon cher, n'en dites pas plus long...

Nous savons tous ici que l'amour est aveugle !

Et Yvonne éclate de rire.

L'auto vient d'arriver au bas du perron. En y montant, Thérèse remarque ce qu'elle n'avait pas aperçu à la gare : deux blasons accolés, peints sur le panneau jaune serin. Comme Victor donne un ordre et qu'Yvonne s'empresse de le contremander en ajoutant un flux d'explications, la jeune fille inspecte de plus près ce curieux assemblage.

Le premier écu est celui des Fargères, il n'y a pas à s'y tromper, les deux bâtons de maréchal, en sautoir sur champ de gueules, en font foi, mais le second !... D'argent à deux gerbes de blé en chef et une compliquée petite bête en pointe... chef d'azur chargé de trois plumes d'or... seraient-

ce, par hasard, les armes aussi neuves qu'ignorées de Victor Seurdet ?...

Cela, c'est le comble ! la chevalière, les petites cuillers, l'auto, tout est timbré, chiffré, blasonné !

Thérèse, durant la promenade, se demanda pourquoi sa sœur qui, au moment de son mariage, avait fait si bon marché de leurs parchemins, était prise maintenant de la rage du titre ! Elle n'avait pas franchi la limite de ses étonnements.

Au retour de Romorantin, sur la table du hall où il était déposé, chacun alla puiser pour son compte personnel dans le courrier qui venait d'arriver. Et, en cherchant s'il n'y avait rien à son adresse, Thésy vit des lettres, des catalogues, des prospectus, libellés de la sorte :

— Madame Fargères Seurdet-Davesnes.

— Baronne Seurdet Davesnes.

— Baronne Fargères Davesnes.

La jeune fille pensa :

« Ainsi, Yvonne ne porte même pas le nom de son mari ! Victor baron ! qui eût cru cela ! O Vanité, que de sottises on commet en ton nom ! »

#### XIV

La semaine se passa, puis une journée fut entièrement consacrée aux départs. L'auto faisait sans cesse la navette entre le cottage et la gare. Les petits Woodson partirent par l'express du matin, Pol Buc prit le rapide de midi et Franz Herman celui du soir. Durant deux jours, les habitants de Daisy Cottage restèrent en tête à tête : Thérèse vit alors qu'en effet, pour son propre repos et celui de son entourage, il valait beaucoup mieux qu'Yvonne eût à remplir ses nombreux devoirs de maîtresse de maison. Car, dès que ses invités l'eurent quittée, elle parut jeter bas le masque d'inaltérable amabilité qui adoucissait l'expression un peu dure de sa physionomie ; elle eut des paroles aigres-douces pour son mari, des réprimandes pour ses domes-

tiques ; la brusquerie naturelle de son caractère reparaisait, sous les dehors corrects de la femme du monde.

Un soir, Thérèse l'observa plus attentivement. Yvonne, ne se doutant pas de l'examen qu'elle subissait à son insu, avait posé le livre quelle lisait, un roman très moderne, dont le seul titre avait fait froncer les sourcils de sa sœur.

La jeune femme bâilla, s'étira, et s'étendit dans son rocking-chair en poussant un soupir qui ressemblait à un grognement.

Victor, qui lisait aussi, s'approcha d'elle, et, lui saisissant la tête à deux mains, voulut l'embrasser.

Elle se dégagea d'un geste prompt, murmurant avec mauvaise humeur.

— Finis donc, tu me décoiffes !

Il ne se tint pas pour battu et l'interrogea affectueusement :

— Qu'as-tu, mon pauvre loup ?

Le « pauvre loup » geignit encore une fois en disant :

— Je m'embête !

Thérèse intervint à son tour, scandalisée :

— Oh ! Yvonne ! Peux-tu dire des choses pareilles ! S'ennuyer, quand tu as tout pour être heureuse !

Les longs cils d'Yvonne battirent plus vite ; ses yeux prirent une expression d'angoisse, si rapide, que lorsqu'elle eut disparu, Thésy se demanda si elle n'avait pas été le jouet d'une illusion ; Mme Seurdet murmura :

— Le bonheur ! Ça n'existe que dans ces idiots de romans !

Victor lui ferma la bouche par un baiser ; il lui susurra à l'oreille de si tendres phrases qu'elle finit par se dérider et consentit à se laisser embrasser. Puis, comme si déjà elle se reprochait ce moment d'abandon, elle repoussa doucement son mari, lui disant en riant :

— Allons, va-t'en. Tu n'es qu'un grand gosse, mon pauvre ami, et tu ne seras jamais sérieux !

Thérèse les regardait tous deux sans rien dire.

Lorsqu'elle remonta dans sa chambre, une nouvelle énigme se posait à son esprit :

« Yvonne est-elle vraiment heureuse ? songea-t-elle. Son mari a l'air de l'adorer, mais elle ?... l'aime-t-elle ?... j'ai bien peur que non !... Alors je plains Victor de toutes mes forces !... S'il se rend compte de l'indifférence de sa femme, ce doit être affreux... peut-être ne s'en aperçoit-il pas... j'aimerais mieux cela... Leur ménage est un ménage trop dans le train pour être vraiment uni. Ma sœur préfère, à l'intimité de son foyer, le brouhaha des réunions mondaines. La vie tranquille et familiale l'ennuie, elle ne sait plus y découvrir de charmes. Il lui faut des étrangers plein sa maison et elle ne comprend pas la douceur de la solitude à deux... »

Et Thérèse conclut :

« Moi, si je me mariaais, c'est tout l'opposé de l'existence d'Yvonne que je souhaiterais. »

Le lendemain, Mme Seurdet apparut au déjeuner avec un visage rayonnant. Les papillons noirs de la veille semblaient s'être dissipés comme par enchantement.

Elle brandissait un télégramme :

— Le petit comte arrive ce soir ! clama-t-elle d'un air vainqueur.

— Qui est le petit comte ? interrogea Thésy.

— Mais l'ami de Victor : Patrick d'Annenssay ! l'homme à la mode, dont raffolent toutes les jeunes filles ! l'oiseau rare que s'arrachent toutes les maîtresses de maison ! Nous n'allons plus nous ennuyer. Patrick nous racontera les potins en vogue, la pièce en vue, le dernier scandale mondain. Puis, les de Vareilhes quittent Paris demain, vont à un mariage en Berry et arriveront à la fin de la semaine. Ce sera là ma « fournée » de prédilection, car le petit comte m'amuse follement, et j'aime par-dessus tout Nicolas et Louise de Vareilhes. Tu verras quels types ce sont ! Ah ! j'en suis si contente que j'ai envie d'illuminer !... Dis, Victor ! si l'on faisait une fête vénitienne pour l'arrivée des Vareilhes ? Lampions, lanternes, feu d'artifice, etc...

— Je n'en suis pas, déclara Victor, débrouille-toi seule si tu veux !

— Quelle flemme ! Heureusement que Patrick sera là !

— Si tu comptes sur lui ! Il est encore plus paresseux que moi...

— Oh ! les hommes !... Thésy, tu m'aideras, toi ?

— Bien volontiers.

— A la bonne heure. Je vois d'ici la tête des Vareilhes en apercevant mes illuminations...

Yvonne continua de bavarder à tort et à travers. Elle était de ces femmes au caractère instable qui resteraient volontiers moroses et silencieuses durant des journées entières, puis qui, sans qu'on en devine la cause, deviennent soudain d'une exubérante gaité et jacassent sans interruption.

Elle n'avait point menti en disant à Thérèse que pour elle sa maison de campagne n'était acceptable qu'encombrée d'hôtes de la cave au faite. Il lui fallait les constantes allées et venues d'invités, un cercle d'amis prêts à lui narrer mille histoires amusantes. Elle ne goûtait pas la paisible intimité du foyer et se mourait d'ennui dès qu'elle se retrouvait en tête à tête avec le jeune mari accepté jadis un peu à contre-cœur. Son orgueil souffrait de l'infériorité intellectuelle de Victor, de ses petitesesses d'esprit, et des quelques impairs qu'il commettait encore ! Elle avait beau se répéter : « l'argent tasse tout ! » Cette phrase favorite... elle en concevait cependant l'inanité. Evidemment, il lui était très agréable d'être la riche Mme Seurdet, nantie d'un portefeuille bourré de valeurs hautement cotées, heureuse habitante de très jolis domaines, très fêtée partout, tant pour sa beauté remarquable que par les alliances de sa famille avec les plus illustres noms de France. Mais, en revanche, que d'amertume, de rancœur, d'affreuses déceptions, lui avait apportées cette union avec un compagnon de vie dont elle avait bien vite jugé le peu de valeur morale !...

Cependant Victor était à ses pieds ! Dès qu'un nuage, un léger désaccord survenait entre eux,

il le dissipait par une excursion, une soirée, un bijou offerts en hommage de réparation.

Yvonne était assez loyale pour convenir que, pauvre, leur ménage eût été un enfer, car la vie ordinaire en face l'un de l'autre, les heurts continuels de leurs caractères, sans le tampon qui en amortissait les chocs, lui eussent réservé une source intarissable de regrets. La fortune de Victor, tout impuissante qu'elle était à accorder à son propriétaire les privilèges qui, même avec beaucoup d'or, ne s'achètent point, avait du moins cet avantage de donner aux deux époux un semblant de paix conjugale.

Seurdet adorait sa femme. Il la sentait supérieure à lui et l'admirait sans réserve. Elle se laissait faire volontiers, assez satisfaite de ce rôle d'idole. Dans ses mauvais jours, lasse de tant d'adulations, sa nature sèche et autoritaire reprenait le dessus ; elle était alors franchement désagréable, rabrouant son mari, faisant enrager ses domestiques. L'orage passé elle redevenait plus amène, et on lui pardonnait ses sautes d'humeur, car elle possédait l'enviable pouvoir de se faire aimer malgré ses défauts.

Vers trois heures de l'après-midi, Yvonne demanda à son mari :

— Viens-tu tirer quelques lapins dans le bois ? Le petit comte n'arrive qu'à sept heures, nous avons le temps de lui fournir une gibelotte pour son dîner de demain.

Victor était trop bon chasseur pour ne pas acquiescer au désir de sa femme, et, moins de vingt minutes après, ils partaient tous les deux le fusil sur l'épaule.

Thérèse ne se sentait aucune envie d'aller poursuivre dans leur terrier de malheureuses bestioles ; elle accompagna les chasseurs jusqu'à la grille du parc, entendit son beau-frère donner des ordres pour que l'auto fût prête à six heures et demie, afin d'aller chercher à la gare M. d'Annenssay, fit un tour de promenade du côté de la faisanderie et revint dans le hall.

Elle se plaisait particulièrement dans cette

immense pièce claire, meublée dans le style anglais, et se balançait dans son rocking-chair en lisant le journal que le facteur venait d'apporter.

A cinq heures, une pimpante soubrette lui servit le thé sur un plateau de Delft, avec de jolis ustensiles brillants et des porcelaines de nuances vives.

Elle avait à peine entamé un « toast » grillé à point et beurré d'appétissante façon, lorsqu'une corne d'automobile résonna avec fracas. Elle entendit le bruit des pneus écrasant le sable des allées et, par la fenêtre ouverte, aperçut quatre formes encapuchonnées qui descendaient bruyamment de la voiture.

Il y eut, dans le vestibule, des « oh ! » et des « ah ! » de la part du personnel effaré. Le valet de chambre ouvrit la porte du hall ; les quatre inconnus pénétrèrent alors dans la place.

Une jeune femme blonde se précipitait déjà vers Thérèse, les mains tendues, les yeux rieurs ; elle poussa soudain une exclamation dont la détresse peignait bien sa méprise :

— Mais ce n'est pas Yvonne !...

— Non, pas Yvonne, reprit doucement Thésy, mais Mlle Fargères, sa sœur, qui vous recevra en son lieu et place !

La jeune femme s'était ressaisie. Elle éclata d'un rire joyeux !

— C'est trop aimable de votre part de nous accueillir ainsi, chère mademoiselle ! Je me hâte de vous éclairer sur notre identité, car vous pourriez supposer avoir affaire à une bande de gentlemen cambrioleurs !

Et désignant un grand jeune homme brun, aux yeux bleus, à la moustache rousse, elle ajouta :

— Baron de Vareilhes, mon mari. Lord Hughes Douglas Murray, notre ami, que nous nous sommes permis d'amener...

Un grand Anglais aux cheveux poivre et sel, au teint brique, l'air raide et aristocratique, s'inclinait tout d'une pièce devant Thérèse. Il s'écarta un peu et fit place à un jeune homme très blond, très mince, dont les longs yeux couleur d'aigues-

marine, au regard enveloppant, considéraient Thérèse. Il vint la saluer.

Mme de Vareilhes continua la présentation :

— Comte Patrick d'Annenssay.

— Vous n'êtes, ni les uns ni les autres, des inconnus pour moi, déclara gracieusement Mlle Fargères. Ma sœur m'a beaucoup parlé de vous; son mari et elle m'ont quittée tout à l'heure pour aller chasser dans le bois du Loup. Ils n'attendaient M. d'Annenssay qu'à sept heures ce soir, et vous, madame, dans quelques jours seulement. Mais je puis affirmer que cette agréable surprise augmentera leur plaisir de vous posséder plus tôt.

— Je vous en remercie, mademoiselle, dit Louise de Vareilhes; toutefois nous n'avons fait que déposer ici M. d'Annenssay. Nous comptons repartir dès ce soir pour le Berry où nous marions une cousine et nous reviendons dans une huitaine à Daisy-Cottage.

— Je doute que ma sœur consente à vous laisser vous enfuir si rapidement. En l'attendant, voulez-vous accepter une tasse de thé?

— Non, merci, nous n'avons besoin de rien. Je crains qu'Yvonne ne tarde trop. S'il nous était possible de la retrouver, je préférerais cela, n'est-ce pas, Nicolas?...

M. de Vareilhes opina du bonnet.

— Il me semble, dit-il, que nous pouvons aller à leur recherche. Je connais les terriers du bois du Loup où Seurdet chasse de préférence. Nous lui ferons la frayeur de tomber sur lui au moment où il s'y attend le moins! Alors, Louise, nous partons; vous venez, Hughes?

— Yes! proféra l'Anglais entre ses dents.

Le comte s'était effondré dans un fauteuil. En voyant ses compagnons de route se disposer à gagner le bois du Loup, il soupira d'un air accablé :

— Deux cents kilomètres d'auto dans les jambes, c'est trop pour un seul homme! Vous m'excuserez, mes chers amis, si je vous abandonne à votre infortuné sort. Je suis ici, j'y reste!

Louise de Vareilhes éclata de rire.

— En tête à tête avec Mlle Fargères ! Eh bien, je ne vous plains pas !

Thérèse rougit, et fut soudain très mécontente de cette sotte timidité, qui se traduisait ainsi par une flambée rose montant à ses joues de lis.

Patrick d'Annenssay connaissait trop Mme de Vareilhes pour s'étonner de son exclamation impulsive.

— Vous ne serez donc jamais sérieuse, chère madame ! murmura-t-il. J'ai les plus louables intentions du monde et je ne médite nullement d'enlever la belle-sœur de mon ami Seurdet !

« Mademoiselle, continua-t-il en se tournant vers Thérèse, voulez-vous m'autoriser à faire monter mes bagages que l'on va décharger de l'auto ?

Thésy avait repris son impassibilité.

— Très volontiers, monsieur. Je vais sonner le domestique qui vous conduira à la chambre que l'on vous a préparée.

— Sur ce, nous vous disons « à tout à l'heure », déclara M. de Vareilhes. Si dans vingt minutes nous n'avons pas trouvé Victor et sa femme, nous reviendrons au logis !

Et le trio encapuchonné partit en coup de vent comme il était entré.

Quelques instants après, le petit comte redescendait et vint s'asseoir tranquillement dans le fumoir, en face de la fenêtre près de laquelle Thérèse dessinait et peignait.

En le voyant elle posa ses pinceaux ; et, avec l'amabilité un peu froide qu'elle tenait de sa mère, elle interrogea le jeune homme sur les péripéties de son voyage.

Les camarades de Patrick l'avaient surnommé jadis « le petite Comte ». Cela remontait au temps déjà lointain de ses dix-huit ans où, plus riche d'ancêtres et de dons physiques que d'argent, il commençait sa vie mondaine de très beau garçon paresseux et désœuvré. A cette époque Victor Seurdet avait été à différents intervalles son bailleur de fonds, un prêteur généreux et patient. Du jour où Annenssay fut mis en possession de l'hé-

ritage d'un vieil oncle pingre et podagre, il n'oublia pas les heures noires de sa dèche, comme il disait insouciamment. Il remboursa à son camarades les sommes avancées ; c'était déjà bien, il fit mieux encore ! Il le présenta dans son milieu aristocratique et fermé, en fit son compagnon de voyages et de plaisir, bref, lui rendit en considération l'aide que Victor lui avait obligeamment donnée. C'était à Patrick que Seurdet devait son vernis mondain, ses habitudes d'élégance, son frottement avec des gens d'une situation sociale bien supérieure à la sienne. Pendant deux hivers Annenssay le traîna à sa remorque dans tous les endroits où l'on s'amuse, jusqu'au moment du mariage de Victor. Ce dernier eût bien désiré se parer de son brillant ami le jour de cette cérémonie, mais Patrick, cédant aux instances d'un sien cousin, était parti précisément pour une croisière au Spitzberg dont il ne revint que trois mois après.

C'était à cette coïncidence que Thérèse devait de ne point connaître encore le célèbre gentilhomme dont Victor chantait les louanges à longueur de journée.

Patrick, les mains dans les poches, s'était étendu dans un large fauteuil d'acajou, moelleusement capitonné de velours de chasse vert-de-gris. Était-ce le voisinage de cette couleur favorable à son teint très clair de blond, mais il paraissait extrêmement jeune, quoique, de près, de petites rides fines plissassent le coin de ses paupières et les commissures des lèvres.

Thérèse savait qu'il avait dépassé trente-cinq ans, ce qui n'est plus la toute première jeunesse pour un homme qui a usé et abusé de la vie.

Il commençait à se déplumer, mais « ramenait » avec art ses fins et soyeux cheveux couleur de blé mûr. Il avait d'étranges yeux, presque verts, remarquablement beaux, dont le regard attirant possédait peut-être une profondeur plus apparente que réelle. Il était parfaitement distingué de manières, gentleman jusqu'au bout des ongles ; il avait le don si rare d'être à la fois très simplement

cordial et très hautement raffiné, aussi poli et courtois avec le dernier des rustres qu'avec une altesse en rupture de cour, comme il en rencontrait parfois à Paris, Cannes ou Dinard.

On disait de lui :

— Quel homme aimable !

Sans doute parce qu'il mettait sa coquetterie à plaire, qu'il faisait des frais pour chacun, et que l'espèce des « hommes aimables » devenant de plus en plus rare, on en appréciait davantage le curieux spécimen.

Durant quelques instants, il causa de choses et d'autres avec Thésy. Il la regardait bien en face, plongeant ses prunelles dans celles de la jeune fille qui, au premier abord, vaguement gênée de cet examen, se rasséra bientôt en devinant que chez Patrick, cette manière de regarder était habitude et non insistance déplacée.

Et Patrick, qui avait pourtant la prétention d'être blasé sur la beauté féminine, l'admira sans réserve.

Il prisait déjà beaucoup les traits réguliers de Mme Seurdet, sa fraîcheur éblouissante, la séduisante clarté de ses yeux, mais d'emblée, il jugea Thérèse supérieure : plus fine, plus distinguée, plus parfaite de proportions, et plus harmonieuse de ligne et de gestes.

« Elle a un teint de camélia, pensait-il in petto, des cheveux merveilleux, des yeux splendides, un profil de statue grecque, des mains à se mettre à genoux devant, une grâce à nulle autre pareille, un charme exquis ! Sapristi !... quelle jolie femme !... »

Et d'Annenssay, rêveur, songea que précisément la femme idéale selon lui, l'oiseau rare jamais déniché, devait posséder ces mêmes brillants attraits, et cette pensée le rendit soudain silencieux.

Ce silence menaçait de s'éterniser, Thérèse ne trouvant plus grand'chose à narrer à un inconnu, lorsque, avec beaucoup de bruit et de rires, la bande joyeuse, augmentée des Seurdet triomphalement retrouvés, entra dans le fumoir.

Yvonne était délirante.

— Crois-tu ! quelle surprise ! dit-elle à Thérèse. J'étais loin de m'y attendre ! Mes pauvres lampions peuvent dormir dans leur caisse, je ne les en sortirai pas, ce serait du réchauffé ! M. et Mme de Vareilhes veulent à tout pris repartir ce soir, mais nous gardons lord Murray en otage. Ah ! à propos... baragouinez donc anglais ensemble, cela va être très amusant !

Ravi de trouver une interprète, lord Murray, qui ne parlait le français qu'avec une difficulté aussi pénible pour son entourage que pour lui-même, s'engagea dans une interminable conversation avec Thésy.

Yvonne les écouta un instant en riant, puis se fatigua vite d'un idiome qu'elle connaissait mal et commença un aparté avec Louise de Vareilhes, tandis que son mari emmenait M. de Vareilhes dans son bureau pour y examiner une carte routière.

Au moment du diner, Patrick, qui faisait volontiers l'enfant gâté de la maison, disparut dans la direction de la salle à manger et en revint quelques minutes après. Il s'approcha d'Yvonne et lui murmura très bas à l'oreille :

— Vous ne vous étonnerez pas que j'aie transformé l'ordonnance de votre couvert.

— Pourquoi donc ?

— Vous aviez placé Mlle votre sœur entre lord Murray et Vareilhes ; je me suis substitué à ce dernier.

Elle le menaça du doigt.

— Vous êtes fou ! A quoi pensez-vous ?

— A rien que de très sage !

— Alors c'est sérieux ? Déjà le coup de foudre ! C'est aller bien vite en besogne !

Et Yvonne éclata de rire. Annenssay grogna :

— Son Anglais l'accapare odieusement ! On n'a pas idée de ça ! Dites-lui donc, chère madame, qu'en France on n'immobilise pas les jeunes filles dans un coin comme il le fait depuis une heure !

- Parce que vous voulez prendre sa place ?...

Il me répondra que « cela », surtout, ne se fait pas en Angleterre.

— Alors qu'il aille au diable et qu'il y reste !

— Vous plaisantez ! Cette petite scène de jalousie est à mourir de rire. Soyez donc tranquille ! Lord Murray a dépassé la cinquantaine, je sais de source certaine qu'il n'a aucune intention de rompre son agréable existence de « bachelor ». Ne craignez rien, ce n'est pas de lui que Thérèse s'éprendra !

— Si cela pouvait être de moi ?

— Allons donc ! vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites. Je ne vous croyais pas si inflammable ! et je jurerais volontiers que vous mourrez dans la peau d'un vieux garçon.

— Il ne faut pas dire : fontaine...

— Vous êtes un vrai gamin ce soir ; laissez-moi, il faut que j'aille maintenant faire préparer la chambre de lord Murray que nous n'attendions point.

Et Yvonne, envoyant une petite tape amicale sur l'épaule d'Annenssay pour s'en débarrasser, monta rapidement les premières marches de l'escalier du hall.

Bien qu'elle connût suffisamment le camarade de son mari, assez prodigue de plaisanteries et de taquineries, elle était trop fine pour ne pas deviner l'impression que lui avait faite la beauté de Thérèse.

Et comme elle n'avait plus de rêves d'avenir à ébaucher pour son propre compte, elle bâtit soudain un très séduisant château en Espagne : Thérèse aimée de Patrick, l'épousant, quel roman délicieux !

En elle la joie se mêlait à je ne sais quelle petite rancœur, à quel subtil regret... un peu de jalousie mitigeait la séduction du rêve : Thérèse ferait un plus beau mariage qu'elle-même, cela lui plaisait et la contrariait à la fois !

## XV

Le général commandant la \*\*\*<sup>e</sup> brigade sortit du quartier de cavalerie en même temps que le colonel Fargères, et, comme celui-ci allait le quitter devant l'hôtel qu'habitait son chef sur le boulevard Heurteloup, le général, d'un geste, arrêta ses velléités de retraite :

— Veuillez monter chez moi, Fargères, je désire vous parler.

Quelques instants après, les deux hommes étaient seuls dans le cabinet de travail du général.

Le colonel, légèrement ému, attendait que son supérieur voulût bien commencer... Ils se connaissaient tous deux de longue date; en dehors du service, une cordiale amitié, d'égal à égal, les liait. Ils étaient du même âge, du même pays, les deux familles avaient eu jadis quelques alliances entre elles, si bien que le général d'Auberive, célibataire, appelait les enfants Fargères ses neveux et se traitait lui-même d'oncle à héritage. Dans la vie ordinaire, il tutoyait le colonel, et celui-ci, rien qu'à entendre M. d'Auberive employer le « vous » cérémonieux de supérieur à subordonné, se douta de la gravité de l'entretien qui allait suivre.

— Vous me pardonnerez, Fargères, de pénétrer dans le domaine de votre vie privée, mais, si je m'y hasarde, croyez bien que c'est par intérêt pour vous, et non par désir de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Qu'est-ce que c'est que toutes ces histoires de divorce, ces ragots, ces potins, qui, de bouche en bouche, se clabaudent à Tours depuis trois jours?

Le colonel serra les lèvres :

— Rien que de très vrai, mon général.

— Non, mais!... Ah çà! mon cher, êtes-vous fou! s'exclama M. d'Auberive. On n'a pas idée de divorcer à votre âge! Sapriski, vous n'avez plus

vingt ans! Ces bêtises-là, c'est bon quand on sort de Saint-Cyr, mais vous! un homme mûr, rassis, un père de famille! où avez-vous donc la tête?... Je vous assure que, lorsque hier soir au cercle on m'a appris cela, j'en étais bleu! J'ai nié la chose jusqu'au bout, n'y voulant pas croire, et vous me dites que c'est vrai!

— J'ignore comment on vous a annoncé cette nouvelle qui n'en est plus une, mon général, mais ce que je puis vous affirmer, c'est qu'elle est exacte. Ma demande en divorce a été déposée au tribunal depuis le mois de juillet; j'avais prié les magistrats qui s'en occupaient d'être discrets, et ils ont su l'être jusqu'ici. Il fallait bien que le secret finît par transpirer; j'en ai retardé le plus possible la divulgation par respect pour ma... (le colonel hésita imperceptiblement) pour Mme Fargères. L'affaire viendra le mois prochain devant les juges et par conséquent sera publique.

Le général s'était croisé les bras et marchait comme un ours en cage. Brusquement, il s'arrêta :

— Pourquoi divorcez-vous?

Pris au dépourvu par cette question posée à brûle-pourpoint, Maurice Fargères se sentit perdre un peu de son audace primitive. Il savait bien qu'avec son chef toute circonlocution était inutile et cela le déroutait d'être obligé de répondre sans ambages à l'interrogation si nette et si précise. Au fond... savait-il bien pourquoi il divorçait... C'était si embarrassant de déclarer :

— Ma femme a cessé de me plaire, j'en change comme je changerais une paire de gants qui ne me convient plus...

Il murmura :

— Nous avons eu dans notre ménage de pénibles dissentiments et...

— Ta-tata! Je connais Odile depuis votre mariage, mon cher, et je l'estime à sa valeur, c'est-à-dire très hautement, croyez-le!

— Pourtant... sa nervosité, son caractère aigri...

— Allons donc! Si elle a pris mauvais caractère, c'était bien de votre faute! Vous n'avez pas

la prétention d'avoir été le modèle des époux, n'est-ce pas, pourquoi alors exiger tant de perfection de la part de votre femme?

— Mon général, permettez-moi de vous dire que je crains fort que nous ne parvenions à nous entendre sur ce terrain... pénible... Tout ce que je pourrai vous dire ne vous convaincra pas et...

— Et ce que je vous dirai ne servirait à rien! C'est cela que vous voulez me faire entendre! Eh bien, Fargères, je n'ajouterai que peu de mots aux objections que je vous ai signalées : une fois divorcé, que ferez-vous?

— Je me remarierai.

— Ah! nous y voilà!... Cherchez la femme! Cette histoire est vieille comme le monde et ne finira qu'avec lui! Dire que c'est toujours la même chose! Alors, c'est vrai aussi votre passion pour la belle veuve?

— C'est vrai.

— Mon pauvre ami, vous voulez donc être fou jusqu'au bout!

— J'ai toute ma raison, mon général. J'ignore en quels termes on vous a rapporté mes relations avec Mme Le Tramontier. Vous savez aussi bien que moi qu'elle est une femme au-dessus de toute calomnie; sa réputation est inattaquable...

— Je le sais fichtre bien, elle prend assez de précautions pour cela, la fine mouche! N'empêche, Fargères, que vous vous êtes jeté dans la gueule du loup! Vous seriez veuf ou célibataire, je vous dirais :

« A votre place, je me méfierais de cette belle madame trop coquette et ensorceleuse, mais enfin, vous êtes libre... tentez l'aventure si le cœur vous en dit! »

« Tandis qu'aujourd'hui je vous crie :

— Casse-cou! on ne divorce pas après plus de vingt ans de mariage, lorsqu'on est chrétien, soldat et gentilhomme! On ne cède pas à un entraînement passager lorsqu'on possède comme vous une femme exquise et des enfants charmants. Songez un peu à eux, que diable! réfléchissez!

— C'est tout réfléchi, je divorce! répéta le colonel avec entêtement.

Le général d'Auberive recommença sa promenade d'ours en cage. Un grand silence régnait.

Maurice Fargères tambourinait sur les vitres une marche saccadée; le général l'interrompt :

— Finissez donc ce manège, Fargères, c'est assommant ! Du reste, puisque tout ce que je puis vous objecter est lettre morte, je terminerai cet entretien. Mais avant que vous ne me quittiez, je crois de mon devoir de vous faire observer ceci : vous n'ignorez pas que, à moins d'imprévu, vous figurerez sur le prochain tableau. Or, je ne vois pas très bien quel accueil vous rencontrerez comme chef de corps, étant dans la situation très fautive d'homme divorcé et remarié civilement. Vous savez que si c'était un gage de platitude vis-à-vis d'un gouvernement qui fait profession d'athéisme, ce serait une bien plus mauvaise note vis-à-vis des officiers placés sous vos ordres, de vos collègues et de vos supérieurs. Grâce à Dieu, la grande majorité de nos officiers, dans la cavalerie surtout, est catholique, et catholique pratiquante. Pour trois ou quatre arrivistes qui vous lécheront les pieds afin d'être dans vos bonnes grâces, le reste vous tournera le dos et vous jugerez alors par expérience de ce que cela a d'amer !...

« Maintenant, au revoir, Fargères. Ne m'en veuillez pas de vous avoir parlé sincèrement, trop brutalement peut-être...

— Mon général, il me siérait mal de vous en vouloir; je sais que durant ma carrière, vous m'avez toujours porté un long intérêt et je vous en demeure reconnaissant.

Le colonel serra la main que lui tendait son chef et sortit.

L'air était lourd, orageux; pas un souffle de vent ne rafraîchissait cette molle température tourangelle. M. Fargères se sentit la tête lasse et, en rentrant chez lui, vint s'accouder au balcon de sa chambre qui donnait sur le square des Prébendes.

Le général d'Auberive, en tacticien consommé, lui avait, pour la conclusion de l'entretien, décoché la flèche du Parthe... Maurice Fargères, énervé

d'avoir subi la lutte, aurait voulu chasser de sa mémoire les paroles obsédantes... mais, hélas, impossible !...

M. d'Auberive lui avait rappelé sa prochaine nomination au grade de général. Dieu sait si les étoiles rêvées rempliraient son cœur d'orgueilleuse fierté ! Si souvent il avait joui, par avance, de ce que serait sa carrière, si brillante déjà, couronnée d'un haut grade, bien qu'il portât un nom peu chéri des puissants du jour ! Il avait fallu l'autorité de ses facultés exceptionnelles, de sa science militaire hors pair, pour le faire triompher des basses attaques, des manœuvres louches, des rapports défavorables ou des fiches sournoises. Fargères traitait de très haut toutes ces bassesses, et son audacieuse crânerie, son dédain des courbettes, son horreur des compromissions avaient été assez forts pour prévaloir contre tant de pouvoirs hostiles !

Fallait-il donc, arrivé au sommet de sa carrière, rencontrer de la part d'autres officiers, l'attitude réfrigérante dont parlait le colonel d'Auberive ?...

Avoir lutté avec tant de succès contre ses ennemis, et se voir, en fin de compte, renié par ses amis !

Nettement il entrevit cette intolérable situation : son avenir sacrifié pour un caprice ; sa vie en butte aux tracasseries, aux humiliations, et toute la kyrielle des mille et une mesquineries étouffées par la formule consacrée : « — Surtout pas d'histoires !... » et les potins de régiments, les vexations masculines, les tyrannies féminines... Tout cela pour Marthe Le Tramontier !

Rageur, il murmura :

— Si on m'embête je prendrai ma retraite !

La retraite ? comme colonel ! quand il avait rêvé les plumes blanches de commandant de corps d'armée ?

Marthe valait-elle donc la peine qu'il immolât ses plus légitimes espoirs sur l'autel de son impérieuse beauté ?

Ce que des considérations d'ordre purement sentimental avaient été impuissantes à réveiller en

lui se dressa soudain dans son cœur, dès qu'il fut question de sa carrière...

Il ne pouvait apaiser le bouillonnement tumultueux des pensées qui envahissaient son cerveau et, ce soir-là, au lieu de partir en auto pour le château de la Futaye où, à vingt-deux kilomètres de Tours, la belle Marthe cachait son attente; au lieu d'aller diner dans cette demeure vieille de quatre siècles, dont les tours à mâchicoulis se reflétaient dans la Loire paisible, Maurice Fargères envoya un télégramme pour prévenir qu'on n'eût pas à compter sur lui, et dina en tête à tête avec ses pensées qui n'étaient pas précisément folâtres !

## XVI

Toute la soirée Marthe Le Tramontier avait attendu le colonel. La dépêche qui lui parvint vers sept heures, la désempara totalement. Comment ! alors qu'avec tant d'amoureuse inquiétude elle avait escompté la présence de Maurice, jouissant par avance des instants qu'elle passerait près de lui, il se dérobaît derrière un prétexte que son esprit aux abois devinait faux, et il la laissait seule, en proie à mille pensées soucieuses ?...

Pour la première fois, depuis longtemps, elle exhala sa déception en une crise de larmes, et comme elle avait besoin d'être seule, loin de tous les regards, elle descendit au bas du parc que bordait la Loire.

Le fleuve coulait paisiblement entre une double haie de roseaux et de glaïeuls ; son eau verte, transparente, reflétait les derniers rayons du soleil couchant.

Marthe considéra avidement cette onde tranquille ; ses yeux y demeurèrent fixés comme en une sorte d'hypnose. Ah ! s'anéantir dans ce lit mouvant, sombrer dans cet abîme dont les eaux se refermeraient pour toujours sur son corps, le dérobaît jalousement aux amères tristesses de la

vie ! Dormir éternellement sous ces roseaux, fermer à jamais ses beaux yeux dans l'Oubli !

Si Maurice ne l'aimait plus, mieux valait en finir...

Elle jeta vers la Loire assoupie un regard halluciné, un vrai regard de folle, puis, par un violent effort de volonté, elle s'arracha à l'attirante vision et, revenant vers le milieu du parc, s'allongea en pleurant dans l'herbe fine de la pelouse.

Quoi ! échouer si près du but ! alors qu'elle s'était crue assez forte pour triompher d'obstacles qui paraissaient irréductibles ! Maurice jouait-il donc vis-à-vis d'elle un double jeu ? Ne la bernait-il pas par d'insidieuses promesses, ne temporisait-il que pour ajourner indéfiniment une solution nette qu'il redoutait ?... Pourquoi n'était-il pas venu ce soir ?... Son absence était une défaite... serait-ce donc que déjà il se détachait d'elle ?...

Et devant ce problème compliqué, Marthe sanglota éperdument.

— Mon Dieu ! comme je l'aime ! soupira-t-elle entre ses larmes.

Cette déception, si elle n'était pas la première, était du moins la plus cruelle. Jamais encore elle n'avait ressenti à ce point le peu de solidité de l'affection du colonel. Certes, il lui avait fait de chaleureuses protestations d'attachement, mais, déjà, elle doutait de leur sincérité. Elle ne rencontrait pas dans cet amour le repos, l'abandon, la paix, qu'elle avait si passionnément cherchés, si ardemment désirés !

Et ce soir, pour la première fois, elle songea à Mme Fargères. Jusque-là elle s'était toujours interdit un soupçon même de pensée à l'égard de sa rivale. Elle connaissait peu Odile, dont l'image lui apparaissait falote, imprécise, comme ces objets que l'on considère dédaigneusement parce qu'ils ne valent pas la peine qu'on en parle. Le fantôme d'Odile lui apparut menaçant, il se dressait entre elle et Maurice, et pour la première fois le remords si bien étouffé entra en maître dans le cœur de Marthe, devenu plus pitoyable parce qu'il souffrait à son tour.

Elle pensa que loin d'elle une autre femme, à cette même heure, endurait à cause d'elle les mêmes tortures, une autre femme qui avait été déçue dans ses plus légitimes espérances, bafouée dans ses droits les plus sacrés, une autre femme qui, elle, était liée pour la vie à Maurice, qui portait son nom, qui était la mère de ses enfants...

Une voix vengeresse gronda en Marthe.

— Cette femme, tu lui as volé son mari, souffre donc à ton tour, ce sont de justes représailles!

Elle se révolta contre le remords qui lui prenait l'âme.

— Non, je ne veux pas souffrir! Pourquoi ne serais-je pas heureuse, je suis si jeune et je puis recommencer ma vie! Qu'importe le reste!...

« Le reste » c'était Odile méprisée, les enfants abandonnés, tant de lois divines et humaines transgressées, méconnues, tant de bassesse et de lâcheté accumulées pour arriver au but! Tout cela ne pouvait-il être, en effet, jeté comme une proie aux désirs inassouvis de Marthe!

Lasse de douleur, d'inquiétude et de remords, elle pleura encore longuement dans l'herbe haute et drue qui la cachait toute, tant et si bien qu'elle s'endormit. Lorsqu'elle se réveilla, le clair de lune inondait de sa lumineuse clarté les grands arbres du parc, se reflétant sur l'eau dormante du fleuve. C'était la paix infinie de la nuit; un grand silence de mort, un lourd silence, que ne troublait aucun bruit terrestre, régnait sur la nature. Le cœur oppressé, Marthe remonta vers sa demeure. Son âme en désarroi ne savait plus quelle voie suivre. Elle avait si bien cru parvenir au port, à l'abri sûr, que représenterait pour elle son mariage avec Maurice Fargères, et maintenant elle se demandait avec terreur si elle l'atteindrait jamais.

## XVII

A Daisy-Cottage on menait joyeuse vie. Les de Vareilhes étaient revenus du Berry, et tous deux, enragés chasseurs, partaient chaque matin avec les Seurdet, pour d'interminables randonnées. Thérèse les suivait de loin. Elle ne s'intéressait guère à la chasse, qu'elle considérait comme un sport cruel, et, le plus souvent, elle se promenait avec lord Murray en dehors des taillis. Patrick les rejoignait presque toujours; il se fatiguait vite de tuer les pauvres lapins et lorsqu'il en avait abattu deux ou trois, cela suffisait à son bonheur. Les longs apartés de Thérèse et de lord Murray lui déplaisaient; il s'arrangeait toujours pour y mettre fin. Cependant Thésy n'avait jamais songé que l'Anglais pût être un parti possible. Il était plus âgé que son père; elle se trouvait vis-à-vis de lui beaucoup plus à l'aise, précisément à cause de cette grande différence d'âge qui les séparait et la faisait le considérer comme un vieil ami empressé et chevaleresque.

Annenssay, que la jalousie rendait clairvoyant, ne tarda pas à s'apercevoir qu'un sentiment plus profond s'emparait du cœur réputé irréductible du gentleman raide et compassé qu'Yvonne s'enorgueillissait de posséder à Daisy-Cottage.

Lord Murray avait aimé jadis, au temps lointain de sa prime jeunesse; c'était si vieux qu'il n'y avait plus que lui à s'en souvenir. Sa fiancée était morte six semaines avant leur mariage et Hugh Douglas resta fidèle à sa mémoire.

Pourtant, la nature idéale de Thérèse, sa séduisante image, opérèrent en lui ce miracle de faire revivre un cœur que tout le monde croyait mort. Sans que rien en parût sur sa physionomie glaciale, Hugh sentit un renouveau de tendresse, un regain de jeunesse s'emparer de son être et il s'abandonna à cet amour qu'il savait être sans espoir.

Les jours passaient, son séjour chez les Seurdet s'achevait; un après-midi, lord Murray rejoignit Thérèse dans le jardin.

C'était une de ces délicieuses journées d'automne où la nature ne paraît justement si belle que parce qu'elle va mourir, où il semble qu'elle mette toute sa séduction à rayonner d'une dernière et intense lumière qui s'éteindra durant le long hiver. Thérèse en goûtait l'infinie douceur.

Lord Murray s'approcha d'elle. Il tenait un livre à la main.

— Je viens de recevoir de Londres, dit-il, ce volume des poésies de Dante-Gabriel Rossetti, dont je vous avais parlé. Vous me permettrez, j'espère, avant mon départ, de vous en faire hommage?

Et comme, très simplement, elle acceptait ce don, il retourna entre ses longs doigts nerveux, un peu tremblants, le mince petit volume relié en cuir rouge.

Sa voix basse, émue, narrait sourdement à Thésy l'histoire romanesque qu'elle ne connaissait pas, l'histoire du jeune poète de la *Préraphaélite-brother-hood* qui, éperdument amoureux d'Elisabeth Siddal, l'épousa après sept ans d'attente et la perdit deux ans après leur mariage. Dans son désespoir il jeta dans le cercueil de la morte tous les poèmes qu'elle lui avait inspirés, qu'il avait écrits pour elle, et qui ne devaient revoir le jour que cinq années plus tard.

Hugh Douglas ouvrit le livre et à mi-voix commença *Parted presence*. Séparés mais unis.

« Love I speak to your heart. »

« Amour je parle à ton cœur ! Ton cœur qui est toujours là... »

Puis la voix devenait plus ardente, plus chaude, lorsqu'il acheva la première strophe :

« O love, my love, you are here. »

O Amour ! mon Amour, tu es là !...

Thésy écoutait, muette de ravissement. Le rythme berceur de la poésie, que lord Murray

récitait avec une sourde émotion, la prenait toute; elle en savourait la profonde Beauté, et, sur les ailes de cette poésie, elle voguait bien loin vers l'Irréel, le pays du Rêve et des Chimères...

Elle s'aperçut à peine que Douglas tournait les feuillets, changeait de thème et, d'une voix de plus en plus vibrante, lui lisait « *Three shadows* », « Trois ombres ».

Puis la voix s'amollit soudain, et ce fut presque dans un souffle, douloureux comme un sanglot, qu'il murmura :

« I looked and saw your love »  
 In the shadow of your heart  
 As a diver sees the pearl  
 In the shadow of the sea  
 And I murmured not above  
 My breath but all apart  
 « Ah! you can love true girl  
 And is your love for me?... »

« J'ai regardé et vu ton amour  
 Dans l'ombre de ton cœur,  
 Comme le plongeur voit la perle  
 Dans l'ombre de la mer,  
 Et j'ai murmuré seulement :  
 « Ah! tu connais, vraie femme,  
 Le secret de l'Amour.  
 Mais cet amour sera-t-il pour moi?... »

Les yeux gris de l'Anglais cherchèrent les yeux bleus de Thérèse, et, la fixant avec une douloureuse insistance dans laquelle il y avait de l'adoration et du désespoir, il dit très bas :

— Je sais que cet amour ne sera pas pour moi!... Miss Fargères, je pars demain... Peut-être eussé-je dû me taire... mais ces vers, ces poèmes ont trahi mon secret. J'ai beaucoup souffert; jadis, moi aussi, j'ai couché mon amour dans un cercueil et je croyais que l'amour mort ne pouvait ressusciter... Je sais aujourd'hui à n'en pas douter que je m'étais trompé et à cause de cela même je connais une souffrance de plus. Miss Fargères... je vous aimais... Oh! ne craignez rien... je ne vous importunerai pas... je vous ai aimée sans espérance et je devine que vous aimez aussi... Puisse

M. d'Annenssay vous rendre aussi heureuse que vous le méritez... Pardonnez-moi de vous dire ces choses... Si plus tard vous pensez à moi, que ce soit sans rancune, comme à quelqu'un qui vous est passionnément dévoué, et, puisque je ne puis être rien d'autre pour vous, laissez-moi demeurer votre ami, hélas, rien de plus...

Les paroles de Hugh moururent dans sa gorge et avant que Thérèse eût le temps de revenir de son étonnement, il saisit ses deux mains, y imprima longuement ses lèvres et disparut.

Comme en un rêve, Thésy était restée sur son banc, les yeux perdus dans le vague, le cœur hâletant, l'âme en émoi... C'était donc vrai ! un autre homme avait su découvrir en elle ce qu'elle-même ne soupçonnait point... Aimait-elle donc Patrick ? C'était trop d'émotions à la fois, car l'amour si généreux de Hugh, le tendre respect contenu dans les ardentes paroles qu'il lui avait murmurées, lui laissaient au cœur un inoubliable souvenir. Elle avait beau ne ressentir pour lord Murray qu'une sincère amitié, elle ne pouvait s'empêcher de lui être reconnaissante de l'avoir aimée, et elle s'attristait de la peine qu'elle lui causait involontairement. Une infinie pitié la prenait toute, en songeant à Hugh. Hélas, oui ! trop de choses les séparaient pour qu'une union fût possible entre eux, et l'Anglais l'avait si bien compris, que demain il quitterait pour n'y plus revenir cette maison où il avait aimé Thésy, cette maison où un autre que lui oserait peut-être dire à la jeune fille, avec plus d'autorité et d'insistance, ce qu'il lui avait seulement fait entrevoir... Un autre qui serait sans doute Patrick...

A cette pensée, Thérèse se sentit troublée. Pitié, mélancolie, amour naissant, espoir, tous ces sentiments s'agitaient confusément en son être, elle soupira :

— Patrick m'aime donc ?... est-ce possible !

Depuis des jours et des jours elle le voyait constamment. Il profitait des moindres occasions pour se rapprocher d'elle et s'entretenir avec elle de choses sérieuses qui les plaçaient tous deux bien

au-dessus des hôtes frivoles du Cottage, dans une sphère élevée où eux seuls pénétraient et dont, par cela même, le calme leur était cher.

Thérèse faisait en Patrick un véritable voyage à la découverte. Elle s'étonnait de rencontrer, sous les dehors mondains et futiles du petit comte, une profondeur de pensées, une élévation de sentiments qu'elle n'eût jamais soupçonnée... De prime abord elle l'avait jugé sceptique, désœuvré, mou, sans caractère, et puis, au cours de différentes conversations, elle crut deviner qu'avec toutes les apparences du bonheur, Annenssay n'était pas heureux, qu'il avait soif de sincérité, de paix, d'amitié durable. Au sein des jouissances les plus raffinées, avec un nombre incalculable de relations mondaines, il se sentait déshérité et horriblement seul...

Il avait dit à Thérèse :

— Au moins, vous, mademoiselle, vous osez me parler franchement; vous ne paraissez pas être toujours de mon avis, et cette indépendance d'idées me plaît en vous. Il y a tant de gens qui me font bonne mine, me jurent une éternelle reconnaissance pour un service rendu, et qui, derrière moi, se jouent de ma crédulité, se moquent de ma sympathie. Et cela s'appelle des amis! Ah! je voudrais vivre sur une île déserte! je suis si las de l'existence que je mène!

Thérèse, avec sa douce âme compatissante, cherchait à réveiller en Patrick la foi endormie; elle lui suggérait de sages désirs d'une vie nouvelle, plus sérieuse et utile, et il paraissait toujours convaincu de la justesse de ses arguments.

Or, ce soir-là, Thésy interrogeant sa conscience scrupuleuse à l'excès, se demanda si, en acceptant ce rôle de confidente, elle n'avait pas provoqué l'amour de Patrick. Au début, l'idée de l'épouser était certes bien loin de sa pensée; Patrick jouissait d'une situation de fortune très supérieure à la sienne, elle eût redouté, en paraissant trouver du plaisir à sa société, que l'on crût qu'elle courtisait ses millions. Elle tenait des de Lorcyse son dédain, presque son horreur de l'argent, et un très



délicat sentiment de dignité la fit s'envelopper d'une extrême réserve vis-à-vis du jeune homme.

Peu à peu, la glace se rompit ; d'ailleurs lord Murray était si souvent près d'elle, qu'il eût fallu bien de la perspicacité pour deviner lequel des deux hommes était le mieux en cour, et Thésy, si peu coquette, s'ingéniait à être aussi gracieuse avec l'un qu'avec l'autre.

Elle n'avait pas soupçonné l'amour d'Hugh, à peine deviné celui de Patrick, et ignoré totalement le sien propre. Les paroles de lord Murray dessillèrent ses yeux ce jour-là, et il lui fallut tout son empire sur elle-même pour paraître indifférente à la table du thé qui réunissait pour la dernière fois lord Murray aux hôtes de Daisy-Cottage.

## XVIII

*« Dans cl'auto, cl'été, j'irai-z-aux eaux avec Zaza. »*

Mme de Vareilles chantait à pleine gorge la scie inepte ; elle s'interrompit brusquement.

— Pan ! pan !... pan !

Pour décharger son fusil dans la direction d'un malheureux lapin qui s'enfuyait à toutes jambes.

D'autres détonations retentirent. L'animal tomba raide mort, les pattes en l'air. M. et Mme de Vareilles accoururent, chacun réclamant pour son propre compte l'honneur du coup de feu.

Il faisait un temps radieux, le soleil était haut à l'horizon et ses rayons filtraient à travers les branches à demi dépouillées des taillis. Sur l'épais tapis de mousse, les pas des chasseurs écrasaient les feuilles mortes qui crissaient et se collaient à leurs semelles ; l'air était tiède, une chaude odeur de terre remuée sortait des champs avoisinant le bois.

Le petit comte venait de tuer un faisan, il le jeta dans le carnier que portait dévotieusement le garde, mit son fusil au cran d'arrêt, alluma une cigarette et vint s'allonger sur un tas de fougères,

aux pieds de Thérèse qui contemplait la nature.

Les Seurdet poursuivaient le gibier avec acharnement. Le temps était idéalement calme; soudain cette paix fut troublée par le son de deux voix acerbes :

— Je vous dis que c'est moi !...

— Par exemple ! Vous ne manquez pas d'audace ! c'est moi !

— Ah ! c'est trop fort ! Je l'ai visé au sortir du terrier et j'ai tiré dessus !

— Cela se peut, mais vous l'avez raté, tandis que moi je l'ai atteint à l'œil !

— Ce n'est pas vrai.

— Comment, ce n'est pas vrai ! Appelez-moi menteur pendant que vous y êtes !

— Je ne m'abaisserai pas à me disputer avec vous, ce qui est sûr, c'est que c'est moi qui ai tué le lapin.

— C'est moi, sotté !

— C'est moi, idiot !

— Je vous dis que c'est moi, vous êtes stupide à la fin !

Thérèse, entendant l'âpre discussion, était devenue toute pâle d'effroi.

Patrick éclata de rire, puis, philosophiquement :

— Faut-il être bête de se disputer ainsi pour un lapin.

— Mais c'est odieux, déclara Thésy en émoi, que va-t-il arriver !

— Rien de grave, rassurez-vous ! Je les connais; dans un quart d'heure ils n'y penseront plus.

— Comment des gens bien élevés peuvent-ils se traiter de la sorte !

— Ah ! voilà !... il y a quelquefois des gentlemen qui ont des manières de palefreniers et des femmes du monde qui, dans l'intimité, sont de véritables mégères... Ni Louise de Vareilles, ni son mari n'ont le caractère commode. Jamais l'un ne cède à l'autre, il s'ensuit des petites scènes comme celle à laquelle nous venons d'assister. Ils se raccommoieront, mais ce soir la comédie recommencera pour une bécasse, demain pour le chien, après-demain pour l'auto.

— Eh bien, merci ! Ça doit être gai un ménage comme celui-là !

— Ils n'ont pas l'air malheureux. Ce sont deux bons camarades. Nicolas considère sa femme comme un « copain ». Que voulez-vous... lorsqu'on s'attribue les prérogatives, les manières d'un homme, quand on est tour à tour chauffeuse, chasseresse, écuyère, il faut bien s'attendre à en subir les inconvénients et à se voir traiter comme un égal, c'est-à-dire sans galanterie aucune !

Et comme Thérèse ne répondait point, Patrick poursuivit :

— Moi, ce n'est pas une femme de ce genre que j'aurais choisie...

Il s'arrêta, puis continua d'une voix calme d'abord, mais qui devint graduellement plus véhémement :

— La femme que j'eusse aimée, je l'aurais désirée jeune, candide quoique forte, douce quoique énergique, me réservant des trésors de tendresse et de confiance, croyant en moi comme je croirais en elle. Je l'eusse voulue très femme dans toute l'acception du mot, et non pas semblable à un lycéen en vacances. Je l'aurais choisie d'une culture morale très élevée, d'une âme généreuse et d'un cœur dévoué, paisible, sereine, un peu dédaigneuse des réalités de la vie, et ignorante des laideurs humaines. Je l'eusse aimée blonde, avec un teint de fleur, des yeux de bluet, un lumineux sourire...

Patrick s'était avancé, en rampant, plus près de Thésy ; il la regardait ardemment, elle se leva brusquement...

D'un geste, il la fit se rasseoir et reprit plus calme :

— Cette femme je l'ai rencontrée ; elle est apparue dans ma vie et, tout de suite, je l'ai aimée... cette femme vous ressemble... et c'est vous-même, Thérèse ! Thérèse, je vous aime, ne le deviniez-vous pas ? Depuis que je suis ici, je ne me possède plus ! c'est vous qui gardez mon cœur, mon intelligence et toutes mes pensées ; si vous ne voulez pas de moi, que deviendrai-je sans vous,

dites, Thérèse... ma première, ma seule aimée... ma Thérèse adorée... dites-moi que vous m'aimez aussi !...

Se dégageant des mains nerveuses qui retenaient les siennes prisonnières, la jeune fille se releva. Durant un court instant elle crut rêver, puis, reprenant son sang-froid, sans répondre à Patrick, elle s'enfuit en courant vers le Cottage...

— Thésy, c'est moi, ouvre !...

Reconnaissant la voix de sa sœur, Thérèse déverrouilla la porte, et la belle Yvonne entra en coup de vent. Elle n'avait pas pris le temps de retirer son costume de chasse et, les cheveux défaits, le chapeau en bataille, les pieds crottés, s'effondra dans un fauteuil.

— Eh bien, ma chère ? tu en as une drôle de façon de répondre aux demandes en mariage qu'on te fait ! Je viens de trouver dans le petit bois ce pauvre d'Annenssay désespéré, se lamentant sur l'audace qui l'a poussé à t'avouer son amour et qui t'a si bien effarouchée, paraît-il, que, dès la première déclaration, tu as décampé dare-dare, laissant ce malheureux soupirant dans la plus noire anxiété...

« Voyons, ma petite Thésy, continua Yvonne, tu ne vas pas faire l'amère bêtise de repousser Patrick. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre Hugh-Douglas et toi, mais je crois qu'il te trouvait très à son goût... Enfin, il est parti, n'en parlons plus ; d'ailleurs, il était un peu mûr pour jouer les rôles de jeunes premiers. Mais Patrick, c'est autre chose ! Il a eu le coup de foudre, tu sais, et tu peux te vanter d'avoir fait une fameuse conquête ! Car, ma chère, c'est un parti épatant ! Physique, nom, fortune, situation mondaine, il a tout pour lui. Jamais tu ne rencontreras pareille aubaine. Crois-moi ; il est impossible ou presque de ne pas faire un sacrifice en se mariant ; moi, j'en ai consenti un fameux, et cela n'a pas été drôle tous les jours de subir la famille de Victor. Toi, tu auras la veine de tout posséder : un mari charmant qui est fou de toi, une fortune énorme, des

alliances flatteuses, c'est un beau rêve, ma petite, hâte-toi de le saisir. Je vais de ce pas répondre à Patrick que tu as été surprise, troublée, mais que c'est « oui », n'est-ce pas ?

Déjà Yvonne s'en allait. Thérèse l'arrêta :

— Ecoute, Yvonne, je suis très honorée de la démarche de M. d'Annenssay, j'ajouterai même, très touchée de son amour. Mais, justement à cause de cet amour, je désire réfléchir et réfléchir longuement, car lorsque quelqu'un vous donne ainsi toute son affection, il faut pouvoir y répondre entièrement, et je ne suis pas sûre de mon cœur... Je dois m'interroger moi-même, éprouver la nature de mes sentiments, et tu conviendras que « cela » ne peut se faire en un jour !

Yvonne regarda sa sœur avec un sourire de pitié.

— Tu es jeune, ma pauvre petite !... lorsque tu connaîtras la vie, tu sauras qu'il n'y a que dans les romans qu'on se dit : « Je vous aime autant que vous m'aimez !... » On chante ça aussi, sur des rythmes langoureux, accompagnés d'autres paroles encore plus enflammées, on joue les Marguerite ingénues ou les Carmen passionnées, on rêve de vieux bancs, de sources pures, et de clair de lune et l'on finit par croire que c'est arrivé !... Tout au moins, c'était exact jadis, du temps de nos mères. Aujourd'hui, Dieu merci, on a relégué ces vieilles rengaines dans des placards bien fermés où elles moisissent à l'aise...

— Enfin, Yvonne, avant d'épouser Patrick, je veux être certaine de l'aimer.

— Pfuit ! tu es démodée, ma petite. Je viens de te dire que l'amour, ça n'existait que dans les romans ou dans les chansons. Non, vois-tu, la vie n'est pas un rêve, la réalité est tout autre. A notre époque, ma chère amie, l'or est roi, et pour vivre, il en faut beaucoup. L'essentiel est donc de découvrir un mari qui puisse vous en donner sans compter, et puisque tu as l'incroyable chance de trouver, avec cet atout puissant dans ton jeu, beaucoup d'autres avantages précieux, je ne comprends pas que tu aies même un semblant d'hésitation !...

— Nous n'envisageons pas la vie de la même façon, Yvonne. Je n'ai nul besoin d'argent pour être heureuse, je saurai m'en passer, mais ce que je désire avant tout, si jamais je me marie, c'est d'être en parfaite communion d'idées et de croyances avec celui qui m'aura choisie.

Yvonne pouffa de rire :

— Ah ! bien, alors, ma pauvre enfant !...

Puis, comme si elle craignait d'en dire trop long, reprit soudain son sérieux :

— Tu t'arrangeras plus tard avec ton mari sur ce point délicat. Mais, je t'en conjure, Thérèse, ne te monte pas la tête avec des balivernes ; tu pars toujours à fond de train pour le pays des songes ; crois-moi, tu te fais des scrupules exagérés ; Patrick t'aime, tu l'aimeras aussi.

— Le sais-je ?... murmura Thésy.

— Et, puis, si tu n'y parviens pas, tu n'en mourras pas. Vois : moi, je...

Elle allait dire : « je n'aime pas mon mari... » mais elle s'arrêta net. Ses beaux yeux s'embruèrent de grosses larmes, elle ferma les paupières pour les dérober au regard scrutateur de sa cadette et sa voix se brisa dans une légère émotion...

— Autrefois j'ai été comme toi ; à seize ans, je rêvais d'amour partagé, de deux vies fondues en une seule, de serments inviolables, et puis... tout cela s'est envolé. Je ne dis pas que je ne le regrette pas ; nous autres femmes, nous portons le deuil éternel de nos désillusions, mais je me suis cuirassée et maintenant, j'ai organisé ma vie... pratiquement, sinon... sentimentalement. Victor m'aime, je suis pour lui une femme fidèle, la compagne assidue de ses distractions, de ses plaisirs, nous nous entendons à peu près bien, que peut-on désirer de plus... »

Déjà Yvonne reprenait sa voix autoritaire, un peu cassante. Thérèse, qui s'était attendrie devant son émotion fugitive, sentit qu'une porte de fer se dressait entre leurs deux manières de comprendre le mariage et qu'Yvonne se mettrait plutôt contre sa sœur pour M. d'Annenssay. Elle reprit donc de sa voix douce, mais ferme :

— Je ne partage pas tes idées, Yvonne. Dans tous les cas, sache bien une chose : c'est que je n'accepterai pas M. d'Annenssay sans avoir mûrement réfléchi. Tu voudras bien le lui dire de ma part. Il ne peut d'ailleurs s'offusquer de ce qui n'est, chez moi, que l'impérieux souci de répondre pleinement à son amour. Ensuite, tu me permettras d'ajouter que je désire consulter nos parents. Si je n'espérais que maman dût revenir à Tours d'un moment à l'autre, je partirais dès demain pour la Béhinière, mais comme ce n'est sans doute qu'une question de semaines, j'attendrai chez toi son retour, si toutefois tu veux bien me garder...

Les sourcils d'Yvonne se levèrent en signe d'étonnement; ses lèvres remuèrent comme si elles allaient trahir quelque lourd secret, mais elle dit seulement :

— Tu resteras ici autant que tu le désireras, ma petite sœur. Je vais transmettre ta réponse à Patrick et te ferai part de ses impressions.

Ceci dit, Yvonne se décida enfin à quitter le fauteuil dans lequel elle s'était effondrée. D'un geste presque tendre et maternel, elle attira sa sœur près d'elle et l'embrassa plusieurs fois, puis Thérèse l'entendit qui descendait lestement l'escalier.

Restée seule, la jeune fille reprit le cours de ses pensées.

Oh! non, elle n'était pas de l'avis d'Yvonne! Elle ne consentirait jamais à une union qui ne serait parfaite qu'au point de vue matériel. Elle avait confiance dans les sentiments de Patrick, mais elle voulait en éprouver la sincérité, et surtout, elle désirait savoir si elle-même serait capable de le rendre heureux en lui donnant tout l'amour qu'il était en droit d'exiger.

Une demi-heure après, Yvonne entra de nouveau dans la chambre de Thérèse.

— J'ai vu Patrick, dit-elle. Tout en déplorant que tu ne lui donnes pas plus tôt une meilleure réponse, « il comprend tes scrupules qui t'honorent et qui le flattent » (je cite textuellement ses propres paroles). Afin que tu sois plus à l'aise, il

va partir demain chasser à courre chez les Orlgton, auprès d'Amboise, et reviendra dans huit jours. Cela te convient-il ?

— Huit jours ! c'est peu ! s'écria Thérèse, enfin, j'en profiterai de mon mieux !

— Et puis, continua Yvonne, j'ai trouvé en bas une lettre de Zoby ; elle nous arrivera à la fin de la semaine prochaine et son retour coïncidera avec celui de Patrick, dont elle est la cousine préférée. Avec elle en tiers, vous serez tout à fait libres de vous observer comme des chiens de faïence, acheva la jeune femme en riant. Allons, ma « chou-choute », descends diner et ne boude pas le pauvre petit comte !...

## XIX

Au milieu d'éclats de rire qui fusaient joyeusement, de paroles rapides et entre-croisées, de ripostes adroitement lancées, le diner venait de finir à Daisy-Cottage.

Un bruit de chaises repoussées indiqua que les hôtes levaient la séance ; les femmes se dirigèrent vers le hall, les hommes prirent d'assaut le fumoir où les rejoignit bientôt la fameuse Zoby, alias Constance de Caulnes.

Les invités ordinaires des Seurdet s'augmentaient ce soir-là de quatre jeunes ménages venus des environs, quatre jeunes ménages pleins de gaieté, d'entrain, parés de noms ronflants, et très « dernier bateau ».

Les femmes entamèrent une intéressante discussion sur le sujet inépuisable « toilette et mode. » Thérèse, qui ne les écoutait pas, regarda à travers la grande baie vitrée qui séparait le hall du fumoir et, sans distinguer les paroles qui les provoquaient, entendit les fous rires qui accueillèrent chaque repartie de Zoby.

Constance de Caulnes, que tout le monde désignait sous son pseudonyme de lettres, même les domestiques qui l'appelaient Mlle Zoby, avait eu

pour frère aîné un camarade intime du colonel Fargères. Depuis de longues années, elle était reçue dans l'hospitalière famille qui avait su deviner quel cœur dévoué et bon se cachait sous des apparences d'originalité et de brusquerie garçonnière.

Très tôt elle avait perdu ses parents et gagnait sa vie depuis l'âge de dix-sept ans. Elle en avait maintenant plus de trente-neuf.

Jusqu'à ce qu'elle coiffât sainte Catherine, elle avait été la terreur des mères qui possédaient des fils à marier. Car, laide et sans grâce, belle seulement de l'éphémère beauté du diable, remarquablement intelligente et instruite, elle s'entourait d'un cercle d'hommes qui crurent rendre hommage à son esprit ultra-brillant en lui faisant une cour acharnée.

Elle s'amusa des angoisses maternelles qu'excitait sa verve endiablée, la hardiesse de ses propos, flirta comme pas une jusqu'à trente ans, puis, à ce moment, parut s'assagir et, finalement partit pour l'Amérique et ne revint en France qu'à de rares intervalles. Depuis neuf ans, elle était attachée en qualité de reporter à un grand magazine de New-York. Cette Constance qui était l'inconstance même (ô ironie des noms!) demeurait cependant fidèle à son journal qu'elle aimait, à cette situation fatigante, absorbante, mais remplie d'intérêt. Très appréciée, bien appointée, elle s'était créé des amis, sinon des intimités. Elle écrivait avec une extrême facilité et une rare perfection, et comme l'avait dit Yvonne, se préparait à partir pour les Nouvelles-Hébrides, afin d'y étudier les mœurs du pays. Entre temps, elle venait de prendre deux mois de vacances en Europe et retrouvait chez les Seurdet son cousin d'Annenssay.

Justement Thérèse, à cet instant, les regardait bavarder tous deux avec animation.

Juchée sur la haute table d'acajou du fumoir, les jambes ballantes, Zoby envoyait sans vergogne les mauves spirales de sa cigarette au nez de Patrick.

Elle était invraisemblablement maigre; son

buste plat emprisonné dans une chemisette de linon blanc avec des poignets et un col empesés comme ceux des chemises d'homme, sans d'autre bijou que le petit fer à cheval d'or qui retenait le nœud d'une étroite cravate de faille noire. Elle avait une jupe de gros drap anglais de nuance indécise, et ses pieds longs et minces remuaient à l'aise dans de souples souliers vernis à talons plats. Maintenant qu'elle n'avait plus de fraîcheur, elle paraissait largement son âge. Sa peau prenait une coloration brique; les rides se creusaient au coin de sa bouche; on devinait qu'elle avait dû être blonde, mais ses cheveux, rattachés sans grâce, n'étaient plus d'une teinte définie. Seuls, les yeux noirs, vifs et perçants, demeuraient très beaux; il semblait qu'en l'acuité de leurs rayons ils gardassent toute une jeunesse!

Thérèse, qui aimait Zoby pour la solide affection qu'elle témoignait aux Fargères, parents — et enfants — pensa soudain :

— Pauvre Zoby! elle est si bonne, quel dommage qu'elle soit si laide!

Et de fait, ce soir-là, Constance de Caulnes était particulièrement laide; on eût dit que la beauté un peu efféminée de Patrick d'Annenssay lui servait de repoussoir. Thérèse s'en rendit compte, et au sentiment de pitié qui la prenait pour « l'authoress » se mêla je ne sais quel vague et naïf orgueil de découvrir, si comblé de charmes physiques, l'homme dont elle se savait aimée.

Isolée dans son petit coin, et très loin de tous ces papotages dont la futilité n'atteignait pas son esprit, les yeux songeurs, Thérèse contemplait Patrick.

Il était donc revenu! Elle le retrouvait pareil à ce qu'il était huit jours auparavant, avec une lueur plus insistante dans ses glauques prunelles, plus de prière dans la voix... Il n'avait pas dit un mot qui ne pût être entendu par tous, mais, dans la moins apprêtée de ses phrases, Thérèse devinait avec quelle ardeur concentrée, quel désir fou, il souhaitait qu'elle répondit enfin à son amour. Il n'attendait qu'une parole d'elle... Cette parole, la

donnerait-elle ce soir?... demain?... plus tard?... ou jamais!...

Thésy s'étonnait du grand calme, de la paix intérieure qu'avait pu garder son cœur durant cette semaine entière de réflexion et elle s'angoissait un peu de n'être pas, au bout de huit jours, plus avancée qu'auparavant. Une crainte puérile l'avait empêchée de se confier à sa mère, à son père; de jour en jour, elle remettait à plus tard la lettre explicative, concernant la recherche dont elle était l'objet de la part de Patrick, tant et si bien que le court laps de temps qu'elle avait cru suffisant ne lui apporta aucune lumière.

Car, en renvoyant le petit comte, elle sentait s'envoler la sérénité de son âme...

Chose bizarre, loin de lui elle avait cru pouvoir consentir à cette union qu'il implorait, et depuis qu'il était près d'elle, elle se croyait beaucoup moins sûre de ses sentiments.

A la longue cette impression d'insécurité, que lui donnait l'attitude de Patrick, se précisait, s'augmentait, s'exacerbait. Qu'y avait-il derrière ce front blanc et poli, à peine plissé de rides fines, au fond de ces yeux d'un charme étrange, couleur de ces eaux dormantes dont l'apparente tranquillité n'est si apaisante que pour mieux dérober l'abîme glacé qu'elles cachent traitreusement...

Quelles pensées se jouaient dans ce cerveau léger dont elle seule — croyait-elle — avait pu juger les aptitudes à une compréhension plus saine de la vie?...

Thérèse s'interrogea anxieuse :

— Si j'aime Patrick, pourquoi ne pas ressentir plus d'abandon auprès de lui? Pourquoi me torturer l'âme à chercher tant de choses qui n'existent sans doute que dans mon imagination? Pourquoi, au lieu de croire tout simplement ce qu'il m'a dit avec tant de flamme et de sincérité, m'acharner à découvrir dans son amour des motifs de douter de lui?

Elle pensa soudain que sa mère lui avait dit un jour :

— Tu as trop de scrupules, ma pauvre Thésy, tu ne seras jamais heureuse!

Était-il vrai qu'elle eût placé son idéal trop haut, si haut que ce Prince Charmant, adulé des autres femmes, qu'incarnait la séduisante image de Patrick d'Annenssay, ne pût même y atteindre? Ou bien n'était-ce pas plutôt qu'elle avait vu autour d'elle trop de ménages désunis pour entrer dans la vie conjugale avec l'aveugle insouciance de tant de jeunes filles qui n'ont connu que le bonheur et croient en son éternité!

Elle passa en esprit une revue mélancolique des ménages qu'elle connaissait le plus intimement.

Ses parents? de tout son cœur elle espérait que le conflit qui les séparait disparaîtrait pour les rendre l'un à l'autre, mais elle savait que sa mère avait souffert...

Yvonne? C'était si peu une union d'âmes entre Victor et elle!

Les de Vareilhes? quel beau modèle d'indifférence!

Certes, les petits Woodson paraissaient tendrement s'aimer; de cela le monde les « blaguait » à outrance, affirmant que ce beau feu de paille ne durerait pas longtemps.

Et tant d'autres, tant d'autres!...

Alors fallait-il en déduire que la mort brisait les mariages les plus heureux, tels ceux de Mme de Sauves et de son amie, que Thérèse avait connue à Lourdes...

Elle se murmura à elle-même :

— Pourtant Patrick m'aime, il me l'a assuré; il m'a juré que j'étais sa première, sa seule aimée, est-ce vrai?... »

Elle leva vers Patrick, de l'autre côté de la baie vitrée; un regard anxieux.

Le jeune homme riait aux éclats des propos qui fusaient joyeux de la bouche de Zoby. Il n'avait guère — pour le moment — l'air de penser à cette passion qui, soit-disant, le dévorait pour Mlle Fargères, et celle-ci, étreinte une fois de plus par les terribles griffes du doute, ressentit dans toutes leurs affres le vide et l'instabilité de l'amour humain.

## XX

Le soleil qui avait obstinément boudé durant toute la matinée se décida à poindre après le déjeuner.

Déjà Yvonne et son mari montaient s'habiller pour la chasse. Thérèse resta dans le hall en compagnie de Zoby qui, avant de partir pour le Bois du Loup, voulait lui faire déchiffrer un morceau à quatre mains.

Patrick d'Annenssav grillait cigarette sur cigarette à la fenêtre du tumeur. Des accords vigoureusement tapés par les poignets énergiques de Constance lui apprirent que le concert, veuf d'autres auditeurs, touchait à sa fin ; il se rapprocha du piano. Sa cousine debout auprès du casier feuilletait un album de musique. Encore assise devant le clavier Thérèse laissait ses doigts errer rêveusement sur les touches. Patrick s'empara de la place laissée vide par Zoby et, sans paraître s'apercevoir de l'air inquisiteur et froid de cette dernière, il prit dans ses mains la petite main de Thésy et d'un geste à la fois ardent et câlin y posa ses lèvres, murmurant seulement :

— Thérèse ! ma Thérèse adorée !

Thésy, interdite, se levait brusquement ; les yeux railleurs de Mlle de Caulnes allaient du visage suppliant de Patrick aux traits altérés de la jeune fille, ses lèvres laissèrent passer cette simple phrase :

— Si je vous gêne, je m'en vais !

Elle n'en dit pas plus long, Louise de Vareilhes entra en chantant :

— Dépêchez-vous donc, les gosses ! on n'attend plus que vous !

Thérèse déjà montait quatre à quatre l'escalier, épinglait sur ses cheveux ondes son petit chapeau de feutre mou, revêtait un chaud paletot de soie tricotée et, agissant presque mécaniquement, pre-

nait place dans l'auto où conversaient bruyamment les hôtes du Cottage.

Le regard de Patrick l'enveloppa toute d'un rayonnement à la fois très lumineux et très doux... Thésy se sentit rougir... Mon Dieu ! comme il paraissait l'aimer !... Il croyait en elle, et, docile à la promesse réclamée, attendait qu'elle voulût bien parler.

Le bercement de la limousine rythmait les rêves de Thésy...

La veille, elle doutait encore de l'amour de Patrick. Depuis le matin une aube rose égayait ses pensées ; elle se rendait enfin à la réalité, et parce qu'elle était très jeune, et parce quelle était femme et que cet amour si vif la touchait et l'attendrissait, elle se laissa prendre dans les réseaux dorés de ce beau songe... Pourquoi lutter contre elle-même, contre d'in vraisemblables scrupules, alors qu'il était si facile de permettre à Patrick de l'aimer sans contrainte ?...

Elle s'abandonna à ce sentiment nouveau de félicité infinie, fait à la fois d'apaisement, d'ardeur, de crainte, de désir, qui aux premiers jours de l'amour nous rend tour à tour si semblables et si dissemblables de ce que nous étions la veille, à ce sentiment qui développe nos facultés entières, alors que notre être, en se dédoublant parce qu'il se sent « deux en un seul », vit plus intensément et communique autour de lui la chaleur dévorante dont il est le centre et le foyer...

Et parce qu'en elle montait une inexprimable allégresse, que tout ce qu'elle entendait lui paraissait banal à pleurer, tandis qu'elle eût voulu écouter seulement le chant d'amour grandissant qui s'élevait de son cœur, Thérèse prit en horreur les chasseurs et leurs propos joyeux. Elle les suivit durant quelques instants, puis, cherchant un prétexte commode, avoua que les semelles de ses chaussures n'étaient pas de force à affronter l'humidité des taillis, et qu'elle recherchait un endroit plus sec.

On se moqua un peu de sa pusillanimité, mais les tuteurs de gibier étaient trop égoïstes pour lui

sacrifier leur proie et ils la laissèrent regagner la lisière du bois.

Thérèse marcha pendant quelque temps sur le sommet du fossé tapissé de feuilles mortes, que la pluie de la nuit précédente avait détrempées et vint enfin s'asseoir au pied d'un énorme tas de bruyères sèches, haut presque comme une petite meule. Il faisait bon dans cet abri improvisé. La ferme n'était pas éloignée; des dindes erraient près d'un étang, se prélassant avec leur air bête et important. Un gros porc, haut sur pattes, la queue en trompette, sortit de son étable, effarouchant les moutons qui paissaient tranquilles et bonasses. Dans le ciel pâli, d'un gris à peine estompé, se découvraient çà et là, entre les nuages, quelques carrés d'azur. Cette température d'arrière-saison était idéalement douce. Le soleil capricieux paraissait, disparaissait tour à tour, assombrissant les grands sapins ou éclairant l'émeraude presque irréaliste des prairies.

Longtemps Thérèse demeura ainsi, les yeux perdus dans le lointain; son propre horizon s'élargissait devant la perspective entrevue, ouverte désormais sur sa jeune vie, cette vie embellie par l'amour de Patrick et dont chaque jour s'écoulerait comme un rêve de bonheur accompli.

Des pas, l'un plus lourd, l'autre plus léger, s'entendirent de l'autre côté de la meule, les voix se rapprochèrent... Thésy reconnut celles de M. d'Annenssay et de Zoby. Elle eut envie d'aller à leur rencontre, puis une idée enfantine, malicieuse fit éclosion dans son esprit.

— Je vais rester cachée et les surprendrai ensuite! décida-t-elle.

— Ouf! je m'assieds! je n'en peux plus! déclarait le petit comte.

Thérèse perçut le bruit d'un fusil posé à terre et d'un corps s'effondrant dans le tas de bruyère, dont la masse ne fut pas ébranlée.

— Veux-tu une cigarette, Zoby?

— Oui, répondit la voix de Constance.

— Tiens, voici mon étui, sers-toi. Sur ce, je vais faire un somme. Bonsoir, ma belle!

Le bas de la meule remua un peu tandis que Patrick s'arrangeait un coin commode.

La voix mordante de Zoby reprit :

— Ah çà, mon cher ! si tu crois que je vais te laisser dormir quand je ne t'ai fait sortir du taillis que pour parler de choses graves avec toi ! L'occasion est trop belle, j'en profite.

— Oh ! Zoby, encore des sermons ! Quand me ficheras-tu la paix ? gémit Patrick.

— Lorsque tu l'auras mérité, car cela commence à devenir dangereux.

— Dangereux ? qui ? quoi ? Aurais-tu la berlue, par hasard ?

— Ne fais pas l'imbécile. Tu sais très bien de quoi je veux parler.

— Ma foi non !

— Alors je précise ! c'est sérieux cette histoire-là ?

— Quelle histoire ?

— Mais cette cour que tu fais à la petite Fargères.

— Ah ! tu m'embêtes à la fin, Zoby ! gronda rageusement Annenssay. Je suis assez grand pour savoir comment me conduire et j'ai le droit, tout comme un autre, d'organiser ma vie.

— Sans doute, mais tu n'as pas, que je sache, celui d'en briser une qui ne t'appartient pas !

— Briser ! tu vas bien loin, ma chère ! C'est en Amérique qu'on t'a rendue si collet-monté ?

— Peu importe que ce soit en Amérique ou ailleurs, l'essentiel est que je t'avertisse si tu es assez inconscient pour ne pas t'en douter toi-même : tu joues un jeu dangereux, mon petit.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'à jouer avec le feu on se brûle !

— Et s'il me plaît d'allumer l'incendie ?

— Est-ce toi qui l'éteindras ?

— Ça, ça ne me regarde pas.

— C'est-à-dire que pour le moment tu déploies toutes tes séductions pour te faire aimer de Thérèse. Si la pauvre petite se laisse prendre à ton manège...

— Mais je ne demande que cela !

— Par exemple, c'est un peu fort !

— Mais non ! Avant de m'accabler, cher précheur en jupon, sache donc que si je m'avance ainsi, c'est pour le bon motif !

— Allons donc ! Je ne croirais jamais cela !

— Puisque je te l'affirme !

La voix véhémement de Zoby s'augmenta graduellement tandis qu'elle disait :

— Toi ! Toi ! Patrick d'Annenssay, tu as la prétention de vouloir te marier !

— Pourquoi pas ?

— Tu es un fou, ou tu es un monstre ! Te marier ! alors que l'hiver dernier encore tu m'affirmais que tu ne serais pas capable de rester plus d'un mois fidèle à ta femme, si jamais tu faisais « l'insigne bêtise de convoler ». Ce sont tes propres paroles, le nieras-tu.

— Je n'ai pas changé d'avis et je ne nie rien du tout, parce que tu commences à me raser, Zoby ! J'aime Thérèse, je la veux, et comme pour l'avoir il me faut l'épouser, j'épouse !...

— Tu l'aimes ! Es-tu capable seulement d'aimer ! Un joli cadeau que ton amour à une enfant pure et délicieuse, qui ne connaît rien de la vie ! Il faudrait qu'elle goûtât fameusement les restes pour se contenter de ceux de ton cœur !

— Tais-toi, Zoby ! gronda impérieusement Patrick. C'est très bien de me traiter en camarade, mais tu dépasses les bornes ; il y a des choses que je ne me laisserai pas dire, même par toi !

— Alors je préviendrai Thérèse.

— Tu ne serais pas assez lâche pour cela. D'abord, si tu l'osais, méfie-toi de ma vengeance. Ce sera terrible et moi aussi je parlerai à Thérèse ! elle sera édifiée sur ton compte.

— Que pourrais-tu lui apprendre ! Je n'ai rien à cacher, moi !

— J'inventerai au besoin ! et on verra bien lequel de nous deux elle croira !

— J'espère que tu n'useras pas de cette odieuse menace, dont tu peux reconnaître l'indignité... Ecoute, Patrick, ce n'est pas le moment de nous disputer. Nous sommes de trop vieux amis pour

nous brouiller ainsi, et j'en appelle au peu de raison que tu as dans la cervelle. Fais ton examen de conscience ; loyalement, sincèrement, te crois-tu capable de rendre Thérèse Fargères heureuse ?

— Mais... aussi bien qu'un autre, il me semble.

— Ne te mens pas à toi-même. Thérèse est une créature d'élite, douée des plus éminentes qualités, mais elle a un cœur sensible, une nature extrêmement délicate, si tu la blesses si peu que ce soit, son cœur se fermera pour jamais, son caractère, déjà concentré, se repliera sur lui-même et elle souffrira intensément, pauvre petite.

— Tu exagères sa sensibilité. Je l'aime autant que je suis susceptible d'aimer, mais naturellement, je ne peux lui jurer de l'aimer toujours, ça n'est pas dans mes cordes ! Elle fera comme les autres, elle en prendra son parti... D'ailleurs, mieux que quiconque elle aura eu sous les yeux l'exemple de la résignation ; car enfin, sa mère...

— Maurice et Odile sont un bon ménage ! interrompit Zoby.

— Un bon ménage ! Alors, ma chère, comment appelles-tu les mauvais ménages !... Mais leur vie était un enfer, paraît-il, tant et si bien que le divorce est imminent !

Un cri sourd s'échappa de la poitrine de Thérèse qui, le cœur battant, les yeux dilatés d'effroi, écoutait depuis dix minutes cette conversation.

Les deux interlocuteurs ne l'entendirent point, Zoby s'exclamait :

— Le divorce ! tu rêves, Patrick !

— Je ne rêve pas le moins du monde, on ne s'entretient que de cela, à Tours ! Ah ! ma chère, c'est une fameuse histoire ! Le beau colo s'est amouraché de la jolie veuve Le Tramontier, et c'est un remariage qui complétera le divorce. Quant à la pauvre Mme Fargères, il lui restera ses beaux yeux pour pleurer.

— Oh ! Patrick, c'est infâme ! Et tu as le courage de m'annoncer cela en riant ? Tiens, tu n'as pas de cœur !

— Qu'y puis-je ! ce n'est pas moi qui raccommoderai la casse, n'est-ce pas, et en somme, il n'y

a point de quoi jeter des cris d'orfraie, cela se rencontre tous les jours de la vie, des cas semblables !

— Alors tu trouves ça chic, toi !

— Dam ! c'est joliment commode, et pour ma part...

— Tu es prêt à en user ! Du reste, te connaissant comme je te connais, je n'attendais pas moins de ton esprit chevaleresque. Ah ! vous êtes dégoûtants, vous autres hommes ! et vous avez le toupet d'appeler cela de l'amour ! Vous cueillez une femme dans sa fleur, vous vous emparez de tout ce qui charme, de tout ce qui séduit en elle, et puis, lorsque la fleur se fane, bonsoir ! il vous en faut une autre plus fraîche, plus capiteuse, et vous passez votre chemin comme si de rien n'était !

La voix mordante de Zoby martelait les mots...

Opressée, frémissante d'épouvante, et n'osant respirer, Thérèse se faisait toute petite... écoutait... espérant vaguement que Patrick, devant cette attaque, se déciderait à se défendre, enfin !...

Une minute longue comme un siècle s'écoula. Railleusement, le petit comte reprit :

— Ma pauvre Zoby, tu te crois toujours au temps de Fontenoy, de la guerre en dentelles ! Tout ce que tu viens de me dire est peut-être très sensé, mais bien rococo, et j'ajoute que tu prêches dans le désert ! Tu m'as empêché de dormir, maintenant je vais rejoindre les autres ; allons, demeurons sans rancune, viens-tu ?

— Non ! répondit Zoby avec colère, tu me fais horreur !

— Toujours les grands mots ! Alors, bonsoir, ma fille, faites de beaux rêves !

Et, sortant du tas de bruyères, Patrick s'éloigna en sifflotant un refrain de café-concert.

## XXI

De gros sanglots sortirent alors de l'autre côté de la meule; inquiète, Zoby y prêta l'oreille et fit le tour du tas de bruyères... Appuyée contre les brindilles sèches qui la recouvraient à moitié, Thérèse pleurait sans contrainte. Au-dessus de sa tête, le ciel s'obscurcissait comme s'il eût voulu se mettre à l'unisson de l'amère tristesse qui endeuillait cette âme si tendre. Laquelle des deux désillusions pleurait-elle davantage, pauvre petite! Celle qui l'atteignait elle-même dans son amour naissant, ou celle qui touchait dans leurs plus profondes attaches, les liens qui unissaient son père et sa mère? Ah! ce cher foyer, où elle avait été si heureuse, cet édifice de paix familiale et d'intime bonheur, une main impie et criminelle le sapait par la base!...

Elle eut un long gémissement :

— Papa!

Quel déchirement de penser que ce père adoré n'était pas digne du piédestal sur lequel sa piété filiale l'avait élevé!

En une seconde, elle entrevit tout le tragique de la situation; son père fuyant au loin avec une créature qui, aux yeux du monde, oserait se dire sa femme; sa mère abandonnée finissant de tristes jours dans la solitude et l'oubli; puis elle-même, pauvre petite épave, partagée entre deux affections, n'osant plus chérir l'un, ne pouvant consoler l'autre, et sans appui désormais dans le vaste monde puisque celui qui la veille encore lui jurait un indéfectible amour la leurrait de mensongères promesses.

Ce grand désespoir la noyait, telle une vague envahissante.

Zoby se décida à paraître.

Elle vint près de Thésy, s'agenouillant à ses côtés, et l'entoura d'un bras protecteur et compatissant.

— Pauvre petite ! dit-elle doucement.

Thésy la regarda comme si elle la voyait pour la première fois.

— Oh ! Zoby ! vous connaissiez donc Patrick mieux que moi ! Ah ! maintenant c'est bien fini, je n'aimerai plus personne, les hommes sont trop lâches !

— Lui l'est particulièrement, ma chérie, et je comprends ta rancune, ton chagrin. Mais crois-moi : cette conversation qui ne t'était pas destinée et que je ne puis m'empêcher de déplorer est un bien ! Plus tard tu en seras convaincue.

Et comme Thérèse ébauchait un geste de douloureuse protestation, Zoby continua :

— Oui, ma chère petite, c'est un bien, car sans cette circonstance tu épousais peut-être Patrick, et le mal eût été irréparable. Ne suppose pas, mon enfant, qu'en te parlant ainsi j'obéisse à une basse vengeance de femme dédaignée. Je voyais le manège de mon cousin vis-à-vis de toi, et je souffrais de ne pouvoir t'avertir. Qu'il soit momentanément épris, c'est possible, mais le réveil serait d'autant plus cruel que le rêve a été plus séduisant. Tu es jeune, ma petite Thésy, tu es pleine d'illusions que je ne voudrais pas t'enlever, mais qui te rendent sans défense. Vois-tu, Patrick est si peu le mari qu'il te faut, tu risquerais tellement en sa compagnie de perdre, de gâcher ton existence, que je préfère tout te dire puisque tu viens déjà d'apprendre bien des choses. Tu vaux mieux que ce freluquet, mon enfant ; tu as été créée pour une mission plus noble que celle de devenir une belle poupée indifférente, à laquelle son maître interdirait toute pensée généreuse, tout acte spontané. L'égoïsme de Patrick est monstrueux ; il se parera de la beauté de sa femme jusqu'au jour où il en aura assez, mais il en fera une esclave, docile à sa volonté, incapable de résister à ses caprices, et une telle vie près de lui, ma pauvre Thésy, serait pire que l'enfer ! Et si tu savais ce que Patrick peut cacher de force brutale, sous des dehors nonchalants, de violence, sous une apparence efféminée, tu frémirais en songeant au danger couru !

« Tu ne doutes pas, Thérèse, de l'affection presque maternelle que j'ai pour toi ; je te veux heureuse et tu ne peux pas l'être par Patrick, il est indigne de toi ! Pleure ton rêve, ma pauvre enfant, mais ne regrette rien ! Le temps guérira la blessure de ton cœur, et puis, je l'espère fermement, un jour viendra où tu rencontreras enfin le mari capable de faire ton bonheur...

Thérèse secoua la tête énergiquement :

— Et vous croyez, Zoby, qu'après ce qui s'est passé j'aurai le courage de penser à me marier?... Ah ! non ! cela me suffit comme expérience ! Me fourvoyer ainsi que je viens de le faire, ou prendre un mari tel que celui d'Yvonne, non ! mille fois non !

Zoby eut un geste de mécontentement.

— Yvonne a fait le mariage qui lui plaisait, qui a blessé son orgueil en la grisant d'or et de luxe. Permets-moi de te dire, ma petite Thésy, que tu ne ressembles pas à ta sœur. Yvonne est snob, vaniteuse, égoïste et jouisseuse. Son bien-être passe avant tout ; elle ignore le dévouement et l'affection, et se complaît dans l'adoration de sa personne. Une femme comme ça, qui ne pense qu'au plaisir, qu'au monde, ne m'en parlez pas ! Si elle n'est pas heureuse, elle n'a que ce qu'elle mérite. Elle voulait de l'argent, elle en a eu ! Serait-il juste qu'elle réclamât autre chose ?

— Mais, maman, Zoby, maman qui est si douce, si bonne, et qui est si à plaindre, mon Dieu !

Thésy, à ce seul souvenir, recommençait de pleurer.

— Ta mère est une sainte, ma pauvre petite, déclara Zoby d'une voix brève.

— Comprend-on que papa la méconnaisse, l'oublie !

— Ah ! mon enfant, ton père est un homme !... vois-tu.

Et sur cette sentencieuse réflexion, qui résumait pour elle tant de choses, qui expliquait tant d'actes condamnables, la sagace Zoby soupira douloureusement.

Déjà Thésy l'implorait :

— Si cela pouvait s'arranger, dites, Constance ?...

L'authoress eut un haussement d'épaules découragé.

— Ça me paraît bien difficile. Il faut remettre tout cela entre les mains de Dieu, ma chérie, et puis aller tout droit son chemin. Vois-tu, mon enfant, je ne suis plus jeune, et j'ai toujours été laide, on me trouve originale, et on croit que je suis très positive ; mais j'ai eu mes heures de joie, d'idéal et de rêve, et j'ai beaucoup souffert. De tant de souvenirs de jours heureux ou tristes, il ne me reste plus rien ; seul, reste vivace en mon cœur, le sentiment du devoir bravement accompli. C'est la consigne que je te laisse, ma pauvre petite. Tu vas entrer dans une vie douloureuse, avec deux missions pénibles à accomplir : celle de consoler ta mère et celle de ta vie à organiser en oubliant ce qui aurait pu être, et n'a pas été... Je ne te dis pas d'essayer de reconquérir ton père, tu es assez raisonnable pour savoir si tu peux tenter une suprême démarche. Si elle ne réussit pas, tu resteras près de ta mère ; ton courage relèvera le sien, ton affection la soutiendra ; ensemble vous attendrez vaillamment sans défaillir, les jours meilleurs qui reviendront, j'en ai foi !

Zoby s'était levée en achevant ces dernières paroles ; elle prit Thésy par le bras et la ramena sur le chemin du cottage.

Son visage était altéré, elle souffrait du chagrin de sa petite amie.

Thésy s'en aperçut et ne put s'empêcher de le lui dire :

— Et vous, ma pauvre Zoby, vous serez donc toujours seule ?

Zoby eut un rire contraint :

— Toujours, ma petite Thérèse, seule avec mon vieux cœur dont personne n'a voulu !

Et elle n'ajouta rien à ces mots qui peignaient si bien l'amertume désenchantement et le vide cruel de son existence.

## XXII

— Père ! c'est moi !

Toute tremblante, la voix brisée de sanglots mal contenus, Thésy pénétra dans le cabinet de travail de son père, et vint s'effondrer aux pieds du colonel.

Très pâle, M. Fargères s'était dressé, l'air surpris, presque menaçant. Devant l'attitude éplorée de sa fille, il se calma soudain, et d'un geste spontané, l'attira près de lui.

Thésy avait, par avance, pensé à la colère, au mécontentement de son père ; elle avait préparé des phrases de défense pour expliquer sa venue intempestive au moment précis où elle savait que la situation était désespérée, et que le divorce prononcé depuis deux jours laissait sans recours en grâce cette manifestation du dévouement filial, elle n'avait prévu ni la tendresse, ni les baisers de celui qui, malgré ses égarements, demeurait « son père » !

Ah ! c'était si bon de le revoir, de se laisser embrasser, de se dire qu'il l'aimait encore !

Il murmura, un peu embarrassé :

— Ma petite fille !

Et machinalement caressa les beaux cheveux blonds.

Ils parlèrent de choses banales, chacun cherchant à ne point se compromettre par des paroles imprudentes. Avec la coquetterie qui lui était coutumière le colonel, se ressaisissant maintenant, s'évertuait à redevenir l'homme séduisant entre tous, qui tenait sous le charme son interlocuteur. Mais peu à peu Thérèse pensait :

— Je suis ici pour sauver maman, il faut que je parle !

Cette idée s'enfonçait comme un clou dans son cerveau. De la démarche qu'elle allait tenter sortirait le bonheur ou l'infortune de sa mère. Celle-

ci, demeurée à la Béhinière depuis l'été, ignorait le voyage de sa fille à Tours. Pour la première fois de sa vie, la jeune fille lui avait caché quelque chose et prétexté un court séjour chez Yvonne. Donc il fallait agir, le temps était précieux... Et comme, sous des dehors de douceur, elle possédait l'âme vaillante d'un crâne petit soldat, elle fit appel à tout son courage et, regardant son père bien en face, l'enveloppant de toute la clarté de ses beaux yeux, elle commença :

— Papa, je ne veux pas te laisser supposer que je suis venue ici uniquement pour le bonheur de te revoir. Certes, j'en éprouve une intime joie que je ne croyais plus goûter, mais j'ai un but plus haut que ma propre satisfaction ; je viens défendre les droits de quelqu'un qui m'est plus cher que moi-même...

Le colonel, à ces débuts, s'était mis instinctivement sur le qui-vive. Il fronça ses noirs sourcils, interrompant sa fille d'une voix brève.

— Ou je m'abuse singulièrement, ou je ne comprends plus... Thésy, si ce que je pense est juste, tu fais fausse route en supposant me fléchir. Tu es trop jeune pour t'occuper de ces choses... de choses qui ne regardent que moi !

— J'ai l'âge de souffrir, mon père, et tu devines si, depuis des mois, j'ai eu l'occasion d'apprendre cette dure science qu'est la douleur ! Encore une fois, je ne suis pas en cause ; quelqu'un, plus que moi, a connu toutes les amertumes, tous les déboires, quelqu'un qui aurait dû toujours les ignorer, oh ! mon Dieu ! surtout venant de toi...

— Thérèse, tais-toi ! Tu me manques de respect, et cela je ne le supporterai pas. Je te pardonne, ma pauvre enfant, car je vois bien que, poussée par une influence néfaste, tu as assumé la responsabilité de cette absurde démarche ! mais je n'entendrai plus un mot à ce sujet. J'aime mieux que tu t'en ailles.

Et nerveusement le colonel s'agitait, marchant de long en large.

Thésy essuya les larmes qui montaient à ses yeux.

— Père, tu me laisseras te parler auparavant. Écoute... tu as été heureux près de ma mère, près de nous tous. Souviens-toi de notre vie de famille, de notre intimité, de notre foyer si gai, si hospitalier... Non, ne crois pas que ma mère soit l'instigatrice de cette démarche que tu railles, Si peu de plaintes ont trahi sa douleur, je dirai même, si peu de larmes ! Elle a eu tellement le souci de sauvegarder ta dignité et la sienne propre ! Ce que j'ai su du drame qui bouleversait notre existence, ce sont des étrangers qui me l'ont appris, et cela m'a fait tant de peine de penser que des inconnus avaient le droit de s'insinuer ainsi dans notre vie. Père, je te demande de revenir à nous. Je ne te parle pas du passé, oublie-le ; maman est toute prête à pardonner, je le sais, j'en suis sûre, au besoin je te le jure ! Nous avons tant le désir de te posséder de nouveau ! Papa ! mon papa bien-aimé ! Que sera notre avenir si tu nous fuies, si tu nous repousses, papa, reviens !

Thérèse s'était précipitée aux genoux de son père. Il la releva brusquement :

— Je vais me fâcher à la fin, ma petite ! Tu diras à ta mère que je suis maître de ma vie, et libre de l'organiser comme je l'entends. A elle de faire la même chose si cela lui plaît !

Et le colonel eut un rire qui voulait être dégagé mais qui ressemblait à un sanglot. Car, devant le doux passé évoqué par cette enfant si belle et si touchante, il avait senti le charme des jours d'autrefois ressusciter dans son cœur. Cher passé, où dans la noble voie du devoir, du respect des traditions ancestrales, il avait été si profondément heureux ! Le troublant vertige des instants actuels pourrait-il jamais égaler ce bonheur sans nuages qu'il avait goûté ?

Hélas ! entre la suave image de sa femme et de ses enfants, se glissa de nouveau l'impérieuse vision de Marthe... L'irréparable était accompli... Depuis deux jours, un divorce péniblement mais indubitablement acheté, le faisait libre... jamais la belle veuve ne l'autoriserait à ne point profiter de cette liberté en sa faveur... d'ailleurs ne pos-

sédait-elle pas sa parole d'officier et de gentilhomme...

Le front soucieux, il détourna ses regards de Thésy et lui dit avec effort :

— Cette conversation est pénible pour tous les deux, mon enfant. Ne revenons pas sur un sujet qui ne peut pas être traité entre nous, il vaut mieux que tu t'éloignes.

Et comme, le cœur brisé, comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire, Thérèse murmurait dans un dernier brisement de tout son être :

— Père!... je t'aimais !

Il répliqua brièvement :

— Moi aussi. Sois heureuse, chère petite.

Elle eut un sourire navré.

— Heureuse maintenant ! Oh ! père, s'il avait fallu ma vie pour vous sauver!...

— Que me ferait ta vie, enfant ?

— C'est vrai ! Mais Dieu la prendra peut-être en échange de votre bonheur, et celui de ma mère ! Au moins aurai-je été utile à quelqu'un en ce monde.

— A ton âge, Thérèse, pense-t-on à la mort ! Après tout, elle est sans doute plus clémente que la vie, où tout marche si mal parfois ! Allons, au revoir, ma petite.

— Adieu, père !

Et Thérèse sortit, le cœur meurtri, l'esprit en désarroi. Machinalement elle regarda sa montre ; onze heures et demie. Dans vingt minutes il y aurait un train pour la Bretagne. Thésy n'eut plus qu'une idée : le prendre, s'éloigner bien vite de cette ville où elle avait été si heureuse, et qui venait de voir échouer lamentablement son pauvre plan, naïf peut-être, mais ébauché avec tant de dévouement et de piété filiale !

Comme une automate elle entra dans la gare, prit son billet et monta en wagon. Là, une fois tranquille entre une vieille dame qui dormait et une jeune fille qui lisait, en face d'un lieutenant de dragons qui la considérait avec autant d'admiration que de discrétion, Thésy appuya sa pauvre tête lassée au drap du coussin et ferma les yeux.

Elle n'avait plus très bien conscience de la réalité ; cet épisode tragique de sa destinée avait si peu duré !

Était-il vrai qu'elle eût, ce matin, tenté de sauver le bonheur de sa mère, d'arracher son père au piège que lui tendaient de belles mains perverses ? Se retrouvait-elle donc, si peu payée de succès, hélas ! pauvre enfant abandonnée pleurant à la fois son rêve mort, et le foyer détruit?... L'amour de Patrick ne lui apparaissait plus que comme un songe lointain dont elle s'était leurrée un moment, et puis, sur l'amertume et la désillusion qui en subsistaient, la douleur de voir ses parents désunis avait passé comme une grande vague déferlante qui submerge tout sur son chemin, et c'est cette invincible tristesse qui demeurait maintenant au fond du cœur de Thérèse. Elle était si généreuse, si oublieuse d'elle-même, que l'impossible amour tout empli de beauté et d'idéal qu'elle avait cru ressentir pour Patrick se fondait devant les soucis nouveaux créés par la rupture prochaine des liens, peu à peu distendus, qui enserraient encore son père et sa mère. Thérèse avait espéré pouvoir renouer ces liens, faire appel aux droits imprescriptibles de la charmante et triste Odile ; elle croyait ingénument que le colonel céderait lorsqu'il s'entendrait rappeler à l'observance de la foi jurée... Hélas ! tant de chères et séduisantes illusions venaient encore de s'envoler ! Ainsi que l'avait prévu Zoby, — profond connaisseur du cœur humain, — la suprême démarche n'aboutissait à rien !

Alors, mélancoliquement, Thérèse pensa :

— Maman me reste ! Pauvre maman !

Elle ne voulait pas songer à sa propre détresse. Dieu sait cependant si elle était cruelle ! Thésy adorait son père. S'en voir priver tout à coup la frappait au plus intime de ses affections. Elle eut un douloureux soupir que son âme sincèrement pieuse exhala en une acceptation résignée :

— Mon Dieu ! Vous seul ne changez pas ! Aidez-moi à supporter cette peine si grande que vous m'envoyez !

## XXIII

Les mois avaient passé. Le remariage du colonel baron Fargères et de la belle veuve devint un fait accompli et défraya longuement la chronique des potins tourangeaux. Puis, il y eut un nouveau petit scandale affriolant, dont se purléchèrent les langues médisantes de la contrée, ce qui fit tomber le premier dans l'oubli.

Odile de Lorcyse se cloîtrait à la Béhinière, en compagnie de ses deux filles, car Clémentine-Henriette, à laquelle on ne pouvait plus cacher le divorce, avait voulu revenir auprès de sa mère. Les trois femmes passèrent donc l'hiver dans le vieux manoir de Bretagne. Leur existence austère et digne semblait être une protestation pour ceux qui, de nos jours, oublient si vite le respect des lois divines et morales.

Le printemps vint.

Ce n'était pas sans une impression de secrète amertume, qu'Odile voyait ressusciter la nature endormie. Autour d'elle c'était le renouveau universel ; les oiseaux chantaient à tue-tête, les fleurs sortaient de tous les coins du jardin.

Odile faisait le rapprochement de cette année à peine commençante avec l'année précédente... N'était-ce pas à cette époque qu'elle avait senti les premières affres du doute, que le noir soupçon s'était emparé de son être en émoi ?

Assise sur un banc du parc, ses mains pâles tombant en un geste lassé, elle rêvait, pauvre femme, à ce beau printemps qui l'enveloppait toute de son ensorcelante magie et elle pensait tristement :

— Voir tout refleurir autour de soi et sentir en son cœur le froid glacial de l'hiver que rien ne peut plus réchauffer ! Être affamée de tendresse, de baisers inassouvis, aimer malgré la trahison, et n'être plus qu'une pauvre chose abandonnée, une épave en détresse ! Admirer le ciel bleu, la

terre en éveil, palpitant sous le chaud soleil, et savoir que désormais il n'est plus pour moi ni lumière, ni clarté, puisque dans mon âme il fait noir et sombre, à jamais !

Et elle pleurait, murmurant involontairement :  
— Maurice, toi que j'aimais !

Et puis une révolte sourde la prenait.

— Non, je ne t'aime pas, mari infidèle qui m'as trahie, je te déteste, et de ma vie je ne te pardonnerai !

Elle ne pouvait s'accoutumer à sa pénible situation, et ses filles se rendaient compte de l'impuissance de leurs efforts à la consoler. Seul, Jean avait sur sa mère quelque influence, car Yvonne, trop malhabile ou trop égoïste, ne savait pas s'y prendre.

Après de vagues protestations de tendresse elle était partie pour un long voyage, dans les Balkans, presque aussitôt le divorce de son père prononcé ; les airs apitoyés, et les commérages de ses amis, la vexaient, elle y avait mis fin en entraînant Victor dans de lointaines pérégrinations.

A Pâques Jean vint à la Béhinière. Cet enfant si peu démonstratif vis-à-vis de son père était avec sa mère d'une calinerie de bébé. Il la choyait, la gâtait, l'entourant de tant d'affection et de sollicitude, qu'elle en était presque distraite de sa douleur.

La veille de son départ le jeune saint-cyrien se décida à confier son grand secret : il aimait... il était aimé...

Odile ouvrit des yeux immenses. Jean ! son petit ! était-ce possible ?...

Tout de suite, l'instinctive jalousie de la mère mise sur la défense la prenait !

— Qui est-ce ? demanda-t-elle impérieusement.

— Rassurez-vous, maman, répondit Jean en souriant. Elle est digne de vous en tous points, c'est la petite Paulette.

— Paule de Bracieux ?

— Elle-même ! Et Jean, avec enthousiasme, se mit à décrire abondamment les multiples qualités de cette Paulette, fille d'un des plus jeunes colo-

nels de la cavalerie, appelé récemment au commandement d'un régiment de cuirassiers à Paris, cette Paulette, filleule de Mme Fargères, qui avait des cheveux roux, fins et soyeux, de splendides yeux noirs, une grande bouche qui riait toujours, et le meilleur cœur du monde.

— Mais Paulette est une enfant, observa Odile, vaguement attendrie au récit des charmes de sa filleule, qu'elle n'avait pas vue depuis deux ans.

— Elle a dix-huit ans, mère, et elle est si sérieuse !

— Je m'en doute ! Un grand diable qui ne rêvait que chevauchées sur un poney emballé, qui courait toujours avec quatre ou cinq chiens à ses trousses, et sifflait sans se gêner dans le salon de sa mère !...

— Mais elle a changé, maman, je vous l'assure ! Paulette prend des leçons de chant et de dessin, suit des cours de cuisine et de coupe. Elle monte admirablement à cheval, c'est vrai, elle aime toujours les bêtes, et, mon Dieu, siffle toujours très bien... mais plus dans les salons ! et elle est si bonne, si peu poseuse ! Vous ne sauriez croire combien sa gaieté m'a consolé quand... enfin, vous savez... quand nous avons tous été si tristes ! termina Jean en toussant. Et puis, le colonel et Mme de Bracieux m'ont accueilli avec tant de sollicitude, j'ai si bien retrouvé une famille.

Jean toussa encore et, cette fois, les paroles s'éteignirent dans sa gorge... Que c'était donc difficile d'escamoter certaines phrases pénibles !

Odile entourra de son bras l'épaule de son grand fils.

— Sois heureux, mon chéri, dit-elle un peu solennellement, tu le mérites et je te le souhaite de tout mon cœur. Nous ne savons pas, hélas ! ce que nous réserve la vie, aussi faut-il profiter des minutes de bonheur que le ciel veut bien nous accorder !

« Paule et toi vous vous connaissez, vous vous aimez, vous êtes sûrs l'un de l'autre. Je puis me porter garante de ta loyauté, de ta fidélité, mon Jean, et j'aime à croire qu'élevée avec les meil-

leurs principes de devoir et de piété, Paulette saura tenir les engagements qu'elle prendra. Je voudrais être riche pour vous gâter, mes pauvres petits, pour éloigner de votre jeune foyer le spectre peu séduisant de l'économie et peut-être de la gêne, mais, tu sais, Jean, que depuis...

Jean lui ferma la bouche d'un baiser.

— Ne pensez pas à ces affreuses choses pratiques, maman! Pour ne plus avoir la corvée d'y songer, Paulette et moi avons établi notre budget, une fois pour toutes. Au début, nous aurons assez largement, ensuite, dame! à mesure que les enfants viendront, il faudra bien se priver de petites douceurs, mais bast! acheva-t-il bravement, puisque nous nous aimons, n'est-ce pas l'essentiel?

Elle le regarda, inconsciemment admirative de sa belle insouciance et prise d'une émotion qu'elle n'analysait pas, mais qui l'étreignait toute, elle murmura passionnément :

— Oh! oui, sois heureux, mon bien-aimé, plus heureux que moi!

Et, presque farouche, elle l'embrassa encore.

## XXIV

Le colonel Fargères voulut bien donner son consentement au mariage de son fils, et l'époque de la cérémonie fut fixée au mois de septembre suivant. A ce moment, Jean serait sorti de Saint-Cyr en qualité de sous-lieutenant, et Paulette aurait quelques mois de plus (ce qui l'assagirait, assurait moqueusement son père). A cette date, l'évêque du Mans unirait les deux enfants, dans la chapelle d'une vieille propriété que les de Bracieux possédait à quelques kilomètres de la ville et où ils passaient trois mois chaque été.

Les préliminaires des fiançailles virent fort à propos pour distraire les tristes habitantes de la Béhinière. Le voyage à Paris, l'étourdissement inhérent à un séjour forcément court et rempli de

mille occupations diverses, firent que, durant quelque temps, Odile oublia l'amertume de sa situation. Elle la ressentit avec plus d'acuité lors de son retour en Bretagne. L'intimité de jadis renouée avec les de Bracieux, le charme de la jeune fiancée, la joie non dissimulée de Jean en qui l'amour vainqueur semblait chanter un hymne triomphant, les préparatifs de la corbeille, les conversations tout empreintes de projets d'avenir, de bonheur futur, tout cela reportait Mme Fargères au temps heureux où elle-même avait été une fiancée idolâtrée et le colonel un jeune mari conquérant, follement épris.

C'est à ces années trop vite enfuies, qu'Odile songeait un matin dans le parc de la Béhinière. Elle avait pour son fils une prédilection évidente, mais elle n'était pas jalouse de Paule. Toutefois, si son cœur maternel demeurait calme, son cœur d'épouse était troublé d'une invincible mélancolie. Ce printemps grisant qui l'entourait d'un charme ensorceleur, ces ajoncs éblouissants au parfum capiteux, le rajeunissement de la terre, de la nature entière, tout cela l'étreignait à nouveau comme au jour où Jean lui avait révélé son amour pour Paule de Bracieux.

Printemps! Amour! Ces deux mots obsédaient son esprit. Elle eut un mouvement d'impatience qui la fit se lever du banc sur lequel, très lasse, elle s'était assise.

— Pour moi, c'est l'automne! gémit-elle, en retombant plus brisée que jamais, et l'amour a disparu sans retour!

Pourtant, de son cœur montait, en une grande clameur désespérée, cet appel à l'amour, ce soubresaut éperdu d'un sentiment qui n'était pas mort et ne voulait pas mourir. Elle soupira :

— Maurice! Maurice! pourquoi m'as-tu abandonnée!

Un pas retentit sur le sable de l'allée et Mme de Sauves apparut, un paquet de lettres à la main.

— Ton courrier, Odile! dit-elle simplement. Je pars pour Rennes avec les enfants, tu n'as pas de commissions?

Odile fit « non » de la tête.

— Toujours triste, ma pauvre chérie! s'apitoya Mme de Sauves.

— Jusqu'à la fin! murmura farouchement Mme Fargères.

Sa sœur l'effleura d'un rapide, mais tendre baiser, et repartit aussi vite qu'elle était venue.

Odile jeta un coup d'œil indifférent sur les enveloppes déposées près d'elle sur le banc. Que lui importait désormais qu'autour d'elle on s'agitât, que l'on naquit, que l'on vécut ou que l'on mourût! Ne savait-on pas qu'en son âme rien ne pouvait vibrer désormais? |

Elle retourna machinalement les lettres. Celle-ci d'une amie quelconque, celle-là venant d'un grand magasin, cette autre une demande de secours...

Tout à coup, son regard se posa sur une large enveloppe, couverte d'une haute écriture bizarre, et portant le timbre de Milan. Intriguée, Odile se dit :

— Qui peut bien m'écrire d'Italie, je n'y connais personne!

Et, mue comme par un ressort, elle décacheta rapidement la missive.

Aux premiers mots, ses yeux furent éblouis, elle passa la main sur son front, se demandant si elle ne rêvait pas, courut à la signature, eut un geste d'étonnement indicible, devint blême et recommença sa lecture; voici ce qu'elle lut :

« Milan, 3 mai 1914.

« Madame,

« Lorsque vous recevrez ces lignes écrites par la femme que vous devriez haïr, si votre cœur de chrétienne n'ignorait ce sentiment, ne soyez pas tentée, je vous en conjure, de les jeter au feu sans les lire. Vous y trouverez mon accusation et mon repentir. Ah! avant d'en arriver là j'ai dû lutter passionnément contre moi-même et, aujourd'hui encore, je marche sur tout ce que j'ai idolâtré pour vous faire cette douloureuse confession. Mais il le faut, non pas pour moi, mais pour celui que

j'ai aimé plus que moi-même, et Dieu me donnera le courage d'aller jusqu'au bout de ma tâche. Dieu ? je le connaissais si peu ! N'est-ce pas à cette ignorance première que je dois d'avoir commis une action honteuse, un vol manifeste, je veux dire n'est-ce pas parce que j'étais si mal instruite de ma religion, que je vous ai pris votre mari, le père de vos enfants ! C'est là ma seule excuse. En scrutant les replis les plus cachés de ma conscience, j'y trouve un infini dégoût pour cette faute dont le remords me poursuit. Ah ! en épousant le colonel Fargères j'espérais connaître toutes les délices, toutes les ivresses, et durant de courts instants, j'ai pu me croire heureuse. Mais que cela a peu duré ! Au fond de cette coupe enchantée je n'ai plus trouvé qu'amertume et que cendre, le jour, hélas ! si près de notre union, où j'ai vu que celui que j'appelais mon mari se détachait de moi de plus en plus. Vous n'étiez pas là, madame, et ce doux ciel d'Italie semblait bien loin de celui sous lequel vous viviez, mais je puis vous dire qu'à chaque heure, à chaque minute, en esprit je vous voyais présente entre M. Fargères et moi. Comme un fantôme toujours chassé, et jamais effacé, vous reparaissiez, vous vous glissiez, insensiblement d'abord, puis, vous affermissant davantage, vous vous dressiez pareille au spectre de la Vengeance.

« Que vous dirai-je encore ? Votre image se faisant plus impérieuse, le colonel m'oubliait pour penser à vous. Je lisais si clairement dans ses yeux la lassitude qui le prenait à me voir en face de lui ! Je sentais si bien que ma présence lui était importune et qu'il ne me considérait plus que comme une intruse ! Comment, un après-midi qu'il pleuvait, me réfugiai-je, pour m'abriter, dans la chapelle d'un couvent de Carmélites ?... C'est le secret de Dieu qui recherchait mon âme coupable pour la sauver. J'entendis dans ce pieux sanctuaire un sermon sur la mort qui me fit faire sur moi-même un retour épouvanté ! Oh ! ce ne fut pas sans combat, ni sans désolation, croyez-le bien. Je me raccrochais désespérément à tout ce que j'avais tant aimé ici-bas, et je ne voulais pas voir clair en

moi. Mais Dieu a été le plus fort et je ne puis plus lutter contre Lui.

« Depuis un mois, j'ai quitté le colonel Fargères. Une brouille banale, quelques mots acerbes et irréparables ont été le prétexte futile de cette séparation, qu'il souhaitait intensément, je l'ai bien deviné. Je suis partie la mort dans l'âme et le sourire aux lèvres, sans que son orgueil lui permit de me retenir et sans qu'il me demandât le nom de ma retraite. Vous êtes femme, madame, et vous jugerez ce que m'a coûté cette comédie : paraître à ses yeux une coquette, indigne de lui, pour justifier les reproches qu'il me fit, et le braver, afin de reconquérir ma liberté !

« Plus tard, lorsque vous serez redevenue heureuse, — et cela sera j'en ai foi, — si vous pensez un jour à moi, dites-lui doucement que je n'ai pas été l'infidèle qu'il m'a supposée, et qu'il ait alors un mot de pardon pour la coupable qu'il n'a pas absoute !

« Cette lettre que je vais clore, car elle est déjà longue, ne vous indiquera pas la maison où je me suis cachée ; elle portera le timbre de la poste d'une autre ville où je la fais déposer par une main amie. Je disparaissais du monde, et je désire que le monde m'oublie ; dans la retraite où je vais vivre désormais je n'ai plus besoin de personne, un amour — le seul, qui demeure immuable et éternel — me suffira. Toutefois, madame, je vous adresse un suprême appel. Si grands qu'aient été ses torts envers vous, le colonel Fargères a droit encore à votre pardon, j'ose dire à votre affection. Vous le consolerez de ce passé trouble qu'il voudrait ôter de sa vie, comme on arrache d'un beau livre la seule page qui en amoindrissait l'idéal attrait, et vous l'aimerez encore, je vous en supplie !

« MARTHE LE TRAMONTIER. »

Odile croyait rêver ; elle tournait et retournait entre ses doigts les feuillets couverts de la haute écriture ferme. Elle eut un court moment d'attendrissement : Cette femme se sacrifiant, consen-

tant à passer pour ce qu'elle n'était pas, afin de sauver son âme en péril, c'était grand et généreux, cela !... Puis un petit éclat de rire moqueur et bref la prit à la gorge.

— Ah ! oui ! le traditionnel sermon ! la conversion inespérée ! Trucs habituels du romancier qui ne sait comment se dépêtrer d'un récit mal emmanché ! La belle veuve s'était tout bonnement fait répudier par le colonel lassé de ses charmes et tenait à se donner le beau rôle pour conserver une porte de sortie au cas où elle réapparaîtrait lorsque l'oubli serait tombé sur son nom.

— Comédie ! murmura Odile entre ses dents.

Une colère lui venait à relire le dernier passage de la longue missive ! Ah ! « on » avait l'outrecuidance de lui confier son mari ! « on » espérait, que bonassement elle allait le rappeler, passer l'éponge sur le passé, et recommencer avec lui une petite vie tranquille ! « on » le lui rendait comme cela, mon Dieu, oui !... tel un objet qui a cessé de plaire, et dont « on » se débarrasse, au profit d'une autre !...

— Ce serait trop niais de ma part ! gronda Odile. Je suis l'offensée, et j'ai tous les droits. Je ne connais plus Maurice, et je veux l'ignorer.

O éternelle contradiction féminine ! Tout à l'heure elle rappelait passionnément le souvenir de Maurice, et maintenant qu'il était libre elle le chassait !

Elle accentua son « je veux » d'un piétinement sec qui fit craquer le gravier, et se levant, remonta à pas pressés vers le manoir. Elle eut l'envie de brûler la lettre qu'elle avait cachée dans son corsage ; soudain elle se ravisa, et l'enfouit au plus profond de son coffret à bijoux. Non ! elle en était bien sûre ! Le souvenir de Maurice était mort en elle, et rien, rien ne le ressusciterait jamais. Jamais elle ne ferait les premiers pas pour ramener à elle ce cœur infidèle, meurtri maintenant par une double séparation. Le sort en était jeté : sa vie brisée s'écoulerait solitaire, Maurice l'avait voulu ainsi, tant pis pour lui s'il en ressentait lui-même les cruelles conséquences.

Et s'entêtant dans son implacable résolution, Odile tenta de cacher sous un visage serein les émotions de la matinée, ne parlant à personne de la longue missive qui lui avait appris tant de choses !...

## XXV

Jean et Paule se marièrent au commencement de juillet, plus tôt qu'on ne l'avait pensé. Mais le jeune saint cyrien, ayant fait en juin une chute de cheval, obtint une convalescence, et l'on décida d'en profiter pour unir ce couple charmant, qui trouvait bien long le stage imposé à sa patience. Le colonel Fargères ne parut point à la cérémonie, ce qui ne laissa pas d'attrister les enfants, mais on savait très peu de choses de lui, sinon qu'en attendant la fin de son congé de deux ans il s'était fixé dans la banlieue de Paris où il vivait comme un ermite. Odile feignait de tout ignorer à son sujet ; Tours était loin de la Béhinière, et les potins de la grande ville ne parvenaient point jusqu'au manoir breton. Les Seurdet revinrent à temps de leur voyage pour le mariage, et se firent l'écho de bruits inquiétants qui, déjà, couraient à l'étranger. Le double assassinat de Sarajévo, la mauvaise volonté de l'Autriche, la duplicité de l'Allemagne, tout paraissait converger vers un même but, vers un même conflit, dont la guerre serait la solution tragique et sanglante. Mais à ce moment, à la veille presque des hostilités, une vague d'optimisme avait, semble-t-il, passé sur la France, et la majeure partie du pays ne voulait pas croire qu'une lutte gigantesque allait s'ouvrir.

Zoby arriva à Paris quelques jours avant le mariage de Jean, et, pendant les semaines qui le suivirent, elle se rendit quotidiennement à l'hôtel où Mme Fargères était descendue avec ses filles. Un matin elle dit à Thésy :

— Thérèse, je t'emmène au Vésinet avec moi ; j'ai une course à faire chez une vieille bonne

femme qui me raccommode de précieuses dentelles, tes conseils me seront utiles.

Thérèse, après avoir obtenu l'autorisation de sa mère, la suivit, ne se doutant nullement du véritable prétexte de cette sortie matinale.

Lorsqu'elles furent dans le train, et seules dans le compartiment, Zoby prit la main de sa jeune amie et lui dit à voix basse :

— Thésy... l'histoire de la vieille brodeuse est un conte à dormir debout, elle se passera de tes conseils et des miens !

— Mais alors ! fit Thérèse se cabrant déjà, et soupçonnant un piège.

— Thésy, nous allons voir ton père.

— Papa ?

— Oui ; il est triste, il est seul, j'avais son adresse et il m'a reçue souvent depuis mon retour ; mais, mon enfant, il souffre amèrement et je ne puis le guérir ; le mal qui le ronge s'appelle le remords et il n'en peut être soulagé que par la main de ta mère, ou la tienne à défaut. Ecoute, chère petite, tu n'as pas à le juger...

— Je ne le juge pas, je l'aime ! déclara simplement Thérèse.

— C'est bien ce que je pensais... Il n'a pas assisté au mariage de Jean parce qu'il était honteux de lui-même et... parce qu'il a peur d'Odile.

— Peur de maman ?

— J'en suis sûre. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas prévenu Odile de l'état inquiétant du colonel, mais toi, ma chérie, tu peux le consoler, et c'est ce que tu feras tout à l'heure, n'est-ce pas ? Après tout il est ton père, et quels que soient les torts qu'il a envers toi...

— Je ne veux pas me souvenir de ces torts, Zoby ; devant l'isolement et le malheur tout s'efface.

— Ah ! ma petite, que je te reconnais bien là ! et que je retrouve bien ton cœur, ce cœur que ce monstre de Patrick a brisé !

— Je pense à lui sans amertume, répondit doucement Thésy. La désunion de mes parents m'a paru plus irréparable que ma propre infortune,

et elle l'est en réalité ! Ce ne serait pas trop de ma vie pour payer le bonheur de les voir s'aimer encore.

— Alors, ma chérie, tu tâcheras d'être un éloquent avocat, et ensuite, tu tenteras de persuader ta mère...

— Ce sera peut-être difficile ! fit Thérèse qui pensait à son échec de Tours, enfin Dieu m'aidera.

Et comme si elle voulait se recueillir elle ne parla plus jusqu'à l'arrivée du train au Vésinet. Zoby la conduisit à une petite villa blanche, coiffée de tuiles rouges, et couverte de clématites et de jasmin ; elle la laissa à la grille en lui disant :

— Dans une heure, je viendrai te reprendre.

Et Thésy très émue traversa le minuscule jardinet aux corbeilles d'œillets et de pensées, aux étroites allées finement sablées. Le cœur battant elle sonna.

Un domestique qu'elle ne connaissait pas vint lui ouvrir.

— Le colonel Fargères est chez lui ?

L'homme hésita ; évidemment il avait ordre d'éloigner les intrus.

— Mademoiselle n'est pas mademoiselle de Caulnes ? marmotta-t-il, pensant en lui-même que cette jolie jeune fille ne ressemblait guère à l'auroress précédemment entrevue.

— Mlle de Caulnes va me rejoindre tout à l'heure, dit Thérèse.

— Ah ! très bien ! se décida à répondre le domestique — qui n'y comprenait goutte et se résolut à braver, pour une fois, le courroux probable de son maître, — si mademoiselle veut me suivre...

« Mademoiselle » suivit et entra dans un petit salon meublé avec tout le banal confort des appartements garnis. Cependant, sur la cheminée de ce logis de passage, le triste habitant avait semé quelques photographies parmi lesquelles Thésy se reconnut avec plaisir ainsi que ses sœurs et son frère. Toutefois, non sans un secret battement de cœur, elle remarqua qu'on avait omis de placer dans cette petite galerie familiale et le doux visage de sa mère et les beaux traits passionnés de la

seconde femme... Elle n'eut pas le temps d'approfondir davantage cette question, la porte s'ouvrit, et le colonel entra.

Elle le regarda et se jeta dans ses bras. Il n'avait guère changé et conservait toujours son apparence d'extrême jeunesse, mais il avait maigri, et ses yeux ardents paraissaient plus grands dans son visage creusé par la souffrance. Il fit asseoir Thérèse près de lui sur un petit divan arabe et murmura doucement en caressant ses beaux cheveux ondulés :

— Chérie ! ma petite chérie !

Il ne lui demandait point pourquoi elle était là ; il ne sollicitait point d'explications, mais il jouissait avec béatitude de cet enivrement qu'il croyait ne plus connaître, il retrouvait « sa fille ! » l'enfant préférée qu'il avait rudoyée en un jour d'aberration et dont le doux visage lui rappelait, avec plus d'éclat et de jeunesse, celui de la triste délaissée !

Que se dirent-ils pendant des minutes et des minutes?... Leur mutuelle tendresse réveillée au souvenir du passé leur inspirait les mots qu'il fallait prononcer. Thérèse insinua :

— Père ! tu reviendras près de nous ?...

Le brun visage du colonel se couvrit d'une teinte de cendre et il murmura :

— Pas encore, Thésy ; je n'ai pas assez expié. Ici, dans ma claustration volontaire, privé de tout ce que j'ai aimé, sevré de toute affection, je végète, mais j'ai conscience d'être moins indigne de vous parce que je suis malheureux. Lorsque ta mère m'aura pardonné et que je « saurai » avoir mérité ce pardon, alors seulement, je lui demanderai si elle veut que nous reprenions notre vie d'autrefois. J'ai été lâche, Thésy, et il y a des moments où je voudrais laver cette tache dans mon sang !

— Père ! ne parle pas ainsi ! supplia Thérèse.

— J'ai raison, ma petite fille, tu es trop jeune pour comprendre les soucis qui m'obsèdent. Vois-tu, la mort me paraîtrait douce si je mourais en sachant qu'Odile ne m'en veut pas !

— Père ! tu ne songes pas au suicide !... gémit la jeune fille.

Le colonel sourit tristement :

— C'est assez d'avoir failli une fois à mon double devoir de chrétien et de gentilhomme. D'ailleurs, mon pays, d'ici demain peut-être, réclamera ma vie et je serai trop heureux de la lui donner.

— Oh ! papa, ne dis pas que nous aurons la guerre ! Mais nous vous perdrons tous à la fois : toi, grand-père, Jean ! sans compter tous nos cousins, oh ! ce n'est pas possible ! »

— Dieu est notre maître, enfant, et il règle les destinées des peuples aussi bien que celles des individus. Si je ne devais plus te revoir, Thésy...

— Papa ! interrompit-elle en pleurant.

— Si je ne devais plus te revoir, continua-t-il très calme, tu sauras que je te dois, ma chère petite, une des dernières joies de mon existence, et tu demanderas à ta mère de me pardonner. Conserve-t-on de la rancœur au delà du tombeau ! Aurai-je même un tombeau sur lequel vous pourrez venir prier !... Mais je ne veux pas t'attrister, Thésy ; quoi qu'il arrive, aime-moi toujours !

Thérèse n'eut pas le temps de répondre. Zoby entra et, forcément, la conversation prit un tour moins intime.

Lorsqu'elle revint à l'hôtel, la jeune fille ne cacha pas à sa mère le but de sa visite matinale.

— Maman, dit-elle simplement, j'ai vu papa tout à l'heure !

— Ah ! fit seulement Mme Fargères, en affectant de se recoiffer devant la grande glace qui reflétait sa mince silhouette.

— Maman, implora Thérèse, si père venait, consentirais-tu à le recevoir ?

— Non ! dit sèchement la baronne.

— Mais, maman, il se passe des choses terribles que nous ne soupçonnions pas : la guerre va peut-être éclater !...

Mme Fargères pâlit soudain jusqu'aux lèvres.

— C'est ton père qui t'a dit cela ?...

— Oui, et c'est si triste, ma chère maman, de penser qu'il partira ainsi sans que personne de nous ne lui ait dit adieu, ne l'ait embrassé !... Et,

oh ! mon Dieu ! s'il devait ne pas revenir de cette campagne !...

Très pâle, toujours, Odile s'était appuyée au bois de son lit. En elle l'amour maternel criait, certes, le plus fort ! Jean partirait, son fils chéri qui, à l'instant même, voguait à pleines voiles sur les flots azurés d'un bonheur humain sans limites ! quel réveil !...

Elle pensa :

— Jean !

Puis, tout bas :

— Maurice !

Maurice ?... l'aimait-elle donc encore, que la crainte de le perdre à tout jamais la serrait d'une intense et douloureuse émotion ? Mais non, elle ne l'aimait plus, puisque dans un moment où il ne tenait qu'à elle de le rappeler elle le laissait impitoyablement à son exil volontaire !

Après un long soupir elle soupira d'une voix basse et étranglée :

— Je n'ai plus le courage de penser à toutes ces choses, Thésy, et si, pour toi-même, je suis satisfaite que tu aies revu ton père, je ne puis, moi, me résigner à oublier le passé ! Ne me juge pas, mon enfant, si tu savais combien je souffre !...

Et, se cachant la tête dans ses mains, Odile éclata en sanglots.

## XXVI

L'heure du dîner vient de rassembler les hôtes du général de Lorcyse. Mais, si le décor n'est pas changé, sont-ce bien les mêmes personnes qui se mouvaient l'année précédente dans la vieille maison d'Angers ?... Ah ! c'est que la guerre, cet horrible fléau, a passé sur tous, grands et petits, et que tous, jeunes ou vieux, en supportent le poids accablant !

Le général, qui avait repris du service au début de la campagne, a dû, six mois plus tard, abandonner des fonctions que sa santé ne lui permet-

tait plus de conserver. Il est bien changé, bien vieilli, quoique toujours vaillant, et consacrant maintenant aux œuvres militaires de secours les dernières forces qui lui restent. Mme de Sauves est là pour un jour, le dernier qu'elle passera en famille ; demain elle part pour Salonique avec son équipe d'infirmières. Heureuse de dépenser au chevet de ses chers blessés la charité dont elle est tout animée, elle quitte avec résignation, sinon sans déchirement, le père qu'elle chérissait ardemment, la sœur et les nièces qu'elle avait presque adoptées comme ses filles.

Odile pâle, amincie, apporte jusque dans la salle à manger la laine et le crochet dont elle ne se sépare plus et qui, sous ses doigts agiles, se transformeront en passe-montagnes, chandails ou gants pour nos soldats. Elle n'a pas le calme et le sang-froid de sa sœur pour soigner les blessures et elle s'éloigne avec horreur des salles d'opérations, mais les religieuses de la lingerie de l'hôpital qu'elle visite n'ont pas d'aide plus dévouée, plus habile, et les soldats une consolatrice plus attentive au récit de leurs maux.

Thésy et Clémentine-Henriette arrivent en retard du dispensaire où elles suivent un cours d'infirmières. Sur leurs beaux visages aussi la guerre impitoyable a marqué sa griffe douloureuse et assombri leurs yeux de bluet. La conversation commence, se traîne lamentablement, effleurant toujours les mêmes sujets. De quoi parlerait-on si ce n'est de cette lutte titanique, de l'héroïsme de nos « poilus », de leurs souffrances dans la vie de tranchées, et des privations qu'ils doivent endurer par ce sombre soir de février où il gèle et vente !

Le dîner n'est pas long ! En sortant de table, Thésy glisse son bras câlin sous celui de sa mère et demande timidement :

— Toujours rien de Jean ?

— Toujours rien ! soupire Odile.

Depuis trois semaines les pauvres femmes vivent un véritable martyre. Jean, qui, parti dès le premier jour de la mobilisation, a fait toute la campagne de Belgique, la retraite de Charleroi, la

Marne, et qui, immobilisé dans un petit bois sur les hauteurs de la Meuse, n'a jamais manqué de leur écrire régulièrement, est silencieux maintenant...

Paulette s'affole, la pauvre petite ! et, de Paris où elle est retournée auprès de sa mère, leur envoie des lettres désespérées. Elle a promis de télégraphier des nouvelles de Jean dès qu'elle en aurait et, au milieu de ses larmes, accuse le service postal, l'encombrement des voies, l'apathie des vaguemestres, tout cela pour ne pas déceler à sa belle-mère et à ses belles-sœurs l'appréhension sans nom qui l'étreint.

La soirée se passe. Mme de Sauves se lève et embrasse sa sœur :

— Au revoir, ma chérie ! Si je ne reviens pas, tu penseras que Dieu, en me prenant « là-bas », m'a fait une grande grâce !

Odile pleure sans contrainte. Il lui semble que tout s'écroule. Oh ! cette guerre affreuse qui lui arrache une à une ses plus chères affections !... Elle n'ose s'avouer à elle-même que son mari qu'elle sait au plus fort de la mêlée lui est, autant que son fils, un cher et constant souci, mais leurs deux noms sont confondus dans une même prière, elle supplie le Dieu des armées de les épargner, de les ramener... vainqueurs.

Brisée d'émotion, elle s'endormit au petit jour et ne se réveilla qu'à une heure avancée de la matinée. Contrariée d'avoir manqué la messe à laquelle elle assistait quotidiennement, elle se rendit à l'église, prenant au passage Thérèse et Clémentine-Henriette dont le cours venait de finir.

Les trois femmes rentrèrent ensemble. Leur douce intimité ne s'était point rompue au sein de tant d'angoisses, à un moment où l'on éprouve le besoin de se rapprocher, de resserrer encore les liens de famille que la mort peut briser. Pourquoi faut-il qu'au souvenir de tous ces fiers héros de leur race une ombre se dresse...

Victor Seurdet n'est pas au front. Il s'est souvenu à point d'avoir été jadis réformé pour une tachycardie complaisante et en profite pour rester

à l'abri ! Il véhicule dans sa luxueuse limousine les vieux généraux incapables et les intendants mis au rancart !

Yvonne n'a même pas eu l'infime consolation de lui voir endosser un bel uniforme d'embusqué. Ses reproches, ses récriminations, ses larmes, n'ont pu enrayer chez Victor cette « frousse » intense et, la rage au cœur, la honte au front, elle se terre dans le vieil hôtel d'Orléans, redoutant de sortir, car il lui semble que les gens la montrent au doigt en disant :

— C'est la femme d'un lâche !

Ah ! grâces soient rendues au ciel pour que le nom des Fargères, si glorieux déjà, rayonne d'un éclat nouveau sous les nouveaux exploits que viennent d'y ajouter le colonel au bois de la Gruerie et Jean dans la Meuse. Sur la poitrine du père et du fils brillera la même croix de guerre, symbole de leur même courage !

Yvonne, dans ses longues journées inactives, a le temps de songer à ce coup de tête qui lui fit jadis préférer l'argent à tout, et elle se repent amèrement de son choix, la malheureuse jeune femme !

Le général de Lorcyse ne veut plus entendre prononcer devant lui le nom de son petit-gendre. Dans une phrase cinglante comme un coup de fouet, il a, une fois pour toutes, exhalé son mépris :

— Ne me reparlez jamais de cet homme ! La guerre finira sans que la poussière de nos routes ait terni le vernis de ses souliers !

Et ça a été comme l'oraison funèbre de Victor Seurdet, le richissime !...

Odile pense à tout cela ce matin ; elle plaint sa fille de cette situation pénible à laquelle elle ne peut rien, et reporte ses yeux attristés sur les deux benjamines si sereinement braves, si vaillamment Françaises, se préparant sans dégoût ni lassitude à leur sévère mission d'infirmières.

Le général a entendu résonner le timbre de la porte d'entrée ; il vient au-devant de sa fille.

— Odile, il y a une dépêche pour toi.

D'un geste nerveux, Mme Fargères décachète le

papier bleu, puis, sans un cri, très pâle, le tend à son père qui lit :

« Jean tué aux Eparges le 3 février, Paule au plus mal, venez, si possible.

« BRACIEUX. »

La frêle Odile ne s'écroule pas en face de cette catastrophe, elle dit seulement :

— Je pars! le rapide passe à une heure!

Et elle monte dans sa chambre.

Est-ce bien elle qui vit ou une autre femme inconnue qui marche, s'agite, fait les préparatifs nécessaires à une courte absence!...

Thésy la rejoint et la prend dans ses bras en sanglotant :

— Maman! maman! notre Jean bien-aimé!

Mais, sans larmes, les yeux agrandis par l'atroce souffrance qui déchire son cœur maternel, Odile se raidit; elle murmure seulement :

— On ne pleure pas les héros! Thésy, ne m'attendris pas! j'ai besoin de tout mon courage pour consoler Paulette!

— Ah! c'est vrai! gémit Thérèse, pauvre Paulette! Et ce pauvre petit qui ne connaîtra pas son père!...

D'un geste bref, car elle ne peut plus parler, Odile éloigne sa fille. Elle sait que si elle se laisse aller à sa douleur elle ne s'en relèvera pas et, comme elle l'a dit, il faut qu'elle soit forte devant sa belle-fille.

Son père la conduit à la gare; il s'inquiète de la voir silencieusement tragique, mais il connaît la puissance des nerfs qui la soutiennent et il la met en wagon avec un baiser et un adieu navrés!

On devine quelle fut l'émotion de Mme Fargères en retrouvant dans une pauvre petite veuve accablée l'enfant joyeuse et charmante qu'elle avait laissée moins de neuf mois auparavant en plein rêve de bonheur. Paulette était sa filleule; elle avait été l'éluë de son fils, elle serait la mère de l'enfant de Jean, à ce triple titre elle lui deve-

nait souverainement chère. Et auprès de cette pauvre petite si cruellement frappée, elle ne pouvait s'empêcher d'évoquer la mâle silhouette de Jean, son noble caractère, sa bonté, son entrain, son désintéressement lorsqu'il lui avait dit avec tant de tendresse en parlant de leurs projets d'avenir :

— Les enfants viendront et nous serons presque pauvres ! mais qu'importe, puisque nous nous aimons !

Et il était parti si heureux, son beau Jean ! Et l'enfant allait venir ! et il ne serait pas là pour le voir, pour entendre sa faible voix ! et les jours d'amour étaient sinistrement clos !

Odile pensait à tout cela en contemplant Paule dont le pauvre visage, tiré par la souffrance, faisait mal à voir.

Malgré Mme de Bracieux qui voulait l'en empêcher, la jeune femme contait, d'une voix sourde, les détails reçus sur les derniers instants de Jean, frappé en plein cœur d'un éclat d'obus et expirant en disant :

— Ma femme ! mon enfant ! mon pays !

— Et il est mort, mon Jean, mon bien-aimé ! répétait la pauvre petite, en tordant ses mains amaigries ! Pourquoi Dieu me l'a-t-il pris ! Nous étions si heureux, si jeunes, la vie était si belle ! Mais je veux mourir aussi ! La mort qui nous a séparés va nous réunir ; ce n'est pas mal de la souhaiter, n'est-ce pas, maman ?... Songez donc ! je souffre tant et je n'ai que dix-huit ans ! Quel chemin à parcourir avant d'atteindre la vieillesse, que d'années à vivre seule, toute seule, alors que je pouvais espérer l'appui si fort de mon mari ! Oh ! Jean ! mon Jean ! mon amour !...

Mme de Bracieux ne cherchait point à retenir ses larmes. A ses angoisses d'épouse et de mère — son mari et deux de ses fils étaient sur le front — s'ajoutait le chagrin de pleurer la mort de Jean, qu'elle chérissait tendrement, et de songer à cette désolation d'une vie brisée, d'un nid à peine achevé et déjà dispersé dans lequel un pauvre petit être, orphelin par avance, viendrait chercher sa place !

Elle dit doucement :

— Songe à ton enfant, ma chérie!

Les yeux de Paulette devinrent durs.

— Mon enfant? Que m'est-il désormais puisque Jean est mort! Lui me raccrocherait à la vie, mais je n'ai pas le courage de vivre et je ne veux pas d'une entrave qui me retienne à la terre et amoindrisse mon désir de revoir Jean...

Désolées, Mme de Bracieux et Odile ne pouvaient arrêter le flot montant des paroles de Paule; la fièvre empourprait son visage, augmentant, à chaque minute, d'intensité. Lorsque la nuit arriva les deux mères pensèrent que l'ardent désir de la jeune femme allait se réaliser, et crurent voir les ombres de la mort s'abaisser déjà sur ses traits crispés!... Mais, quand l'aube parut, une aube grise et morne, un petit être gémissait doucement dans son berceau, tandis que, toute blanche, les yeux clos, Paulette renaissait à la vie. Et lorsqu'elle se réveilla d'un long sommeil, Mme Far-gères lui tendit le baby en disant craintivement :

— Paule, c'est un fils!

Le jeune femme regarda longuement, sans rien dire, le petit visage fripé sur lequel elle croyait reconnaître l'ébauche des traits virils du héros, puis, d'un geste passionné, presque farouche, le serrant sur son sein et le couvrant de baisers fous, elle s'écria :

— Tu t'appelleras Jean, comme ton père, et tu seras soldat pour venger sa mort.

## XXVII

Le printemps était venu. Triste printemps de guerre où, malgré le réveil de la nature et le chant des oiseaux, chacun songeait à ceux dont rien ne troublerait plus le glorieux repos, à ces chers morts, tombés de l'Yser à la Meuse, et que gardait jalousement la terre qu'ils avaient arrosée de leur sang!

Odile laissa à Paris Paule rétablie, lui faisant promettre une longue visite à Angers, au début de l'été. Le général de Lorcyse retrouvait un regain de jeunesse à l'idée de contempler son arrière-petit-fils; Clémentine-Henriette formait les projets que connaissent toutes les tantes; seule, Thésy pensait :

« Lorsque Paule viendra, je ne serai plus là ! »

Elle avait passé brillamment son second examen d'infirmière, mais se trouvait dans la catégorie de ces déshéritées qui, munies de diplômes, demeurent dans l'impossibilité de les utiliser. Tous les hôpitaux d'Angers et de la région étaient pourvus d'un personnel suffisant, et la jeune fille ne pouvait se résigner à rester inactive sans que son dévouement et ses capacités eussent servi au soulagement des blessés. Elle se désolait d'une vie monotone, alors qu'elle eût voulu connaître les intenses émotions de l'ambulance du front, le surmenage, le sacrifice de tous les instants, le sentiment si enviable et si louable qui étroit une femme de cœur lorsqu'elle peut se dire à la fin de sa dure journée :

— J'ai bien servi mon pays !

Aussi, n'y tenant plus, elle se décida à se confier à sa mère.

Depuis le début de la guerre son père lui écrivait chaque semaine un court billet qui tenait toute la famille au courant de ses faits et gestes.

Odile ne demandait jamais :

— As-tu des nouvelles de ton père ?

Mais, dès que la lettre arrivait, elle tendait vers elle une main frémissante, avec un impérieux :

— Donne !

Qui dépeignait bien l'angoisse de son âme.

Aussi, ce matin-là, Thésy commença le préambule en disant :

— Maman, j'ai peur de te faire de la peine, mais j'ai une grande grâce à te demander... Papa m'a déjà accordé son assentiment, promets-moi de ne pas me refuser...

Ne sachant où elle voulait en venir, Odile se raidit légèrement :

— Je ne promets rien sans savoir ce dont il s'agit !

— C'est très simple, maman chérie, je ne puis plus vivre ainsi inoccupée. Je ne voudrais pas paraître t'abandonner, mais, en conscience, as-tu besoin de moi?... Dieu merci, grand-père tient une large part dans ton existence, Clémentine-Henriette ne te quittera pas de longtemps, puisqu'elle est trop jeune pour entrer dans une salle de malades, toi-même es très occupée par tes œuvres, il n'y a que moi qui ne puis me rendre utile, suivant le désir qui me ronge, qui me consume ! Il me faut dire adieu à la perspective que je me plaisais à envisager : celle d'être infirmière à Angers, où pas une place n'est vacante. Par conséquent, je dois chercher ailleurs... Autorise-moi à faire une demande au Service de santé militaire, laisse-moi solliciter un poste d'ambulancière volontaire ?

Odile pâlit légèrement.

— Tu t'en irais loin de moi ? interrogea-t-elle, d'une voix angoissée.

— Oh ! maman, tu sais si je t'aime ! supplia Thésy, mais comprends-moi ! Nous vivons des heures tragiques, qui peuvent durer longtemps encore ; nos blessés ont droit à nos soins, à notre affection, à notre reconnaissance ; je sais qu'en certains endroits on manque d'infirmières, permets-moi de tenter une démarche qui sera décisive : si elle n'aboutit pas du premier coup je resterai près de toi !

Et comme Mme Fargères ne répondait pas, Thésy continua :

— Maman, si j'étais un garçon, je serais déjà au feu et j'aurais combattu aux côtés de Jean ! Notre champ de bataille, à nous, pauvres femmes, c'est l'hôpital ; il y faut lutter, il y faut souffrir, mais peut-on rester à ne rien faire quand tant d'hommes succombent pour nous défendre !... Maman, tu es fille de soldat, laisse-moi partir !...

Longtemps, elle parla ainsi, la vaillante enfant. Depuis la mort de son frère un désir plus impérieux encore lui venait de se dévouer à nos héros, et elle pensait tout bas :

« Il est tombé... sa place est vacante, je dois la prendre !... »

Et lorsqu'elle eut épuisé toute son éloquence, elle regarda sa mère. Celle-ci réprima la sensation d'agonie morale qui étreignait son âme, et murmura, en détournant les yeux, pour que Thérèse ne la vit pas pleurer :

— Pars aussi !

La chambre était longue et étroite, blanchie à la chaux, meublée d'un lit de fer, d'une armoire et d'une table en sapin ; vraie cellule de religieuse, aussi peu confortable que possible, mais les fenêtres à rideaux de calicot ouvraient sur un jardin merveilleux où les massifs de rhododendrons, de bruyères et de camélias alors en pleine éclosion, mettaient une note vive et gaie. Lorsque Thérèse Fargères se trouva seule dans ce petit réduit, dont une scrupuleuse propreté composait tout le luxe, elle s'assit un instant sur sa malle et se demanda si elle ne rêvait point !...

Était-ce donc hier encore, qu'elle habitait le bel hôtel des Lorcyse et qu'elle était encore une jeune fille élégante, aux manières raffinées, aux goûts délicats ! Il lui parut qu'elle s'était dépouillée de son autre soi-même, et que tout s'effaçait devant sa nouvelle personnalité d'infirmière ! Comme tant d'autres qui avaient formé le même beau rêve, elle devait renoncer à soigner nos blessés sur la ligne de feu, et, du ministère de la Guerre on lui avait proposé ce poste d'infirmière, dans un hôpital de Bretagne, poste qui exigeait — on ne le lui cachait point ! — beaucoup de dévouement et de détachement, en sus des aptitudes professionnelles requises. L'abandon de tout ce qui fait la vie agréable et enviée, la perspective d'un sacrifice de tous les instants, la séparation, l'éloignement d'êtres chers, rien de cela n'arrêta Thérèse, et c'est le cœur palpitant d'un ardent besoin d'abnégation, qu'elle débarqua à Kelsen par un après-midi de la fin d'avril.

Kelsen est, en lui-même, un modeste bourg, sur la ligne Paris-Brest, mais centre d'un pèlerinage

renommé, pays ravissant et fertile, assez rapproché de la mer, ce qui lui constitue un climat d'une particulière douceur. Au début de la guerre, on y fonda deux hôpitaux dépendant de la même direction : l'un, nommé « Le Bosquet », composé de 150 lits, devint, avec le concours d'un oculiste de rare science, un centre d'ophtalmologie réputé ; l'autre, appelé « l'Abri », fut surtout une ambulance réservée aux soldats venant directement du front. Elle comprenait 250 lits en 20 salles, divisées en deux services égaux : l'un, destiné exclusivement à la chirurgie, l'autre aux malades. C'étaient à ces derniers que se consacrerait Thérèse. Le médecin-chef, qui avait été l'attendre à la gare, ne lui dissimula point la somme énorme de forces et d'autorité qu'il lui faudra dépenser pour diriger dix auxiliaires et soigner, ou surveiller les soins, de plus de cent malades, mais il ajouta :

— Je sais, mademoiselle, que vous portez un nom qui, dans notre armée, est synonyme de vaillance, il m'est garant de votre dévouement, je ne puis que vous en témoigner ma profonde reconnaissance et ma joie de vous posséder parmi nous. Je souhaite sincèrement que vous rencontriez toute la consolation possible dans l'accomplissement de cette tâche admirable, que vous allez entreprendre !

Le docteur conduisit lui-même Thésy à l'Abri, la présenta au chirurgien qui était tout jeune, vrai Celte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, gai et rieur, puis au médecin, qui paraissait un père de famille tranquille et bon, et enfin aux deux infirmiers-majors — deux prêtres — qui l'aideraient dans sa mission.

Les sœurs de la lingerie et de la buanderie vinrent lui dire, à leur tour, un mot aimable de bienvenue, et maintenant Thésy était seule, un peu désespérée et dépaysée, après tous ces changements de décors et de personnages, qui lui faisaient l'effet d'un cinéma étourdissant.

Toujours assise sur sa malle, elle réfléchissait à cet ardent besoin de dévouement qui l'avait portée à quitter tout ce qu'elle aimait : sa famille,

son « home », sa vie confortable et large, pour venir en ce coin perdu de Bretagne dépenser son énergie et ses forces en faveur de pauvres soldats inconnus. Car c'était vraiment l'abandon de tout ! Ce ne serait pas la petite existence à l'eau de roses de tant d'infirmières « honoraires » qui vont durant une heure ou deux à l'ambulance, portent une tasse de tisane, font un joli pansement peu compliqué, et retrouvent matin et soir leur maison, leurs amies, sans renoncer ni aux « afternoon teas » ni aux visites, papotages, concerts, voyages, etc... Ici, c'était la solitude absolue au milieu d'étrangers. Dans ses joies ou dans ses peines Thérèse n'aurait point de confidentes, mais elle était d'âme trop profondément militaire pour ne pas accepter par avance les sacrifices que comportait sa nouvelle situation, et de cœur trop généreux pour supputer ce que cette abnégation lui coûterait.

Elle se ressaisit à temps d'une torpeur qui l'angoissait un peu et, après avoir, en pensée, envoyé un souvenir attendri aux chers aimés d'Angers, à son père qui se battait en Lorraine, au glorieux martyr qui, de son beau ciel, veillait sur eux tous, elle commença bravement à défaire sa malle.

Un magistral coup de poing, heurtant presque aussitôt sa porte, l'interrompt dans sa besogne. Légèrement étonnée, elle ouvrit et aperçut un joyeux petit zouave qui s'était accroché un torchon à la ceinture en guise de tablier et soutenait des deux mains un lourd plateau chargé de vaisselle et de mets.

— Votre ordonnance, mademoiselle ! fit-il en riant de toutes ses dents blanches, Gustave Armand pour vous servir ! et voilà le souper ! acheva-t-il en déposant le plateau sur la table.

— Mais... quelle heure est-il ?... demanda Thésy interloquée.

— Cinq heures un quart, mademoiselle, la soupe est déjà sonnée depuis longtemps !

Cinq heures ! l'heure du thé chez les Fargères !

— C'est un peu tôt, concéda le zouave, mais faut bien s'y faire ; le tout est de s'habituer. Alors, mademoiselle, puisque c'est moi qui suis votre

« tampon », faudra me demander tout ce que vous voudrez, et fiez-vous à moi pour être servie au doigt et à l'œil ! Demandez plutôt aux officiers et à mam'zelle qui est à côté.

— Quelle demoiselle ?

— Mam'zelle l'infirmière de la « chirurgie ». Vous ne l'avez pas encore vue ? Ah ! vous ferez vite sa connaissance ! C'est quelle est jolie, et habile comme pas une ! Elle me faisait mes pansements, fallait voir ça ! Tenez, j'ai même un petit éclat qu'elle m'a enlevé toute seule !

Et, complaisamment, le zouave exhiba un minuscule éclat qu'il retira d'un papier de soie, puis trois ou quatre autres énormes ceux-là !

— Les gros, c'est les majors qui me les ont extraits !

— Tout cela dans la peau ! fit Thérèse compatissante.

— Eh ! oui !... Bah, y n'y paraît plus maintenant, la croix de guerre a tout fait oublier !

— Vous êtes décoré ?

— Bien sûr, avec palmes, mais je la porte pas le « tous les jours ». Allons, faut point que je bavarde, parce que les officiers diront encore que la soupe est toujours froide ! Au revoir, mademoiselle, je viendrai desservir dans un moment, et puis, demain matin, je vous apporterai votre déjeuner. Pour quelle heure, s'il vous plaît ?

— Mais... dit Thérèse un peu embarrassée, à quelle heure portez-vous le déjeuner à l'autre infirmière ?

— A sept heures, mais elle décampe bien plus matin, vu qu'à six heures elle est à la messe à la chapelle. Enfin, si ça vous va, je vous servirai en même temps. Bonsoir, mademoiselle !

— Bonsoir, Gustave !

Thésy ayant vite expédié — car elle n'avait pas faim ! — son tapioca, son bœuf rôti aux pommes de terre, sa salade et ses confitures, se remit au rangement brusquement interrompu quelques instants auparavant.

Elle venait à peine de le terminer, lorsqu'un coup léger fut de nouveau frappé à sa porte. Elle

alla ouvrir et se trouva en face d'une jolie et jeune infirmière qui lui dit gaiement :

— Pardonnez-moi si je vous dérange, mais il me tardait de faire votre connaissance, je me présente sans plus de cérémonial : Odette Hautefeuille.

— Et moi Thérèse Fargères, répondit Thésy, conquise par tant de charme et de simplicité, et elle invita la jeune fille à s'asseoir sur l'une de ses deux chaises de paille.

Odette Hautefeuille joignait à une rare beauté une distinction exquise, et une absence totale de pose. Elle était intelligente, vive, gracieuse, très musicienne, artiste dans l'âme, et fort habile infirmière, l'aide la plus consciencieuse et la plus adroite du chirurgien qui la tenait en haute estime. Sans embarras, comme sans mystère, elle mit Thérèse au courant de sa situation de famille. Fille et petite-fille d'officiers, elle avait tenu — ne pouvant prendre les armes — à servir son pays dans la mesure de ses faibles moyens, et, depuis le début de la guerre, avait été affectée comme infirmière-major de la chirurgie à l'ambulance de l'Abri. Malgré sa jeunesse, — elle n'avait que vingt-quatre ans, — elle savait se faire respecter de tous, tant il est vrai que la dignité native, et une vie sans reproches en imposent aux plus dénués de courtoisie. Elle se réjouissait de l'arrivée de Thérèse qui lui apporterait, disait-elle gentiment, un rayon de soleil dans son existence.

— Je ne me plains pas de mon sort, continua-t-elle sérieusement, puisque je l'ai choisi, mais je vous assure que j'ai été parfois un peu lasse de me trouver, seule femme, au milieu de tant d'hommes et je suis ravie de recevoir une aimable compagne avec laquelle je pourrai sympathiser.

Thésy lui demanda quelques détails sur l'hôpital et ses habitants.

— Vous arrivez au bon moment parce que le dernier convoi date de trois semaines, et beaucoup d'hommes guéris sont déjà partis en permission de sept jours ou en convalescence. Vous ne devez guère avoir aujourd'hui qu'une cinquantaine de malades, c'est-à-dire la moitié de votre effectif.

Notre médecin-chef, celui qui dirige le Bosquet, est un ophthalmologiste réputé; il s'occupe exclusivement des yeux, de sorte que son ambulance ne reçoit que des hommes ayant la vue atteinte. On évacue sur notre Abri, malades de tous genres et blessés de toutes sortes. Votre chef de service est un excellent docteur, vrai père de famille qui ne vous dira jamais un mot plus haut que l'autre. Mon chirurgien possède une rare habileté professionnelle, il est célibataire, assez flirt; il ne faudra pas craindre de le rabrouer s'il vous fait un brin de cour et que cela vous déplaît! Il est quelquefois de mauvaise humeur, s'emballe follement, et, ces jours-là, nous envoie tous promener, mais bon garçon au demeurant. Comme infirmiers-majors vous aurez deux hommes capables et animés d'un dévouement absolu. Quant à vos auxiliaires vous pourrez les tarabuster toute la sainte journée si le cœur vous en dit! Ce sont de braves gens, qui sortent de leur campagne et n'ont pas idée qu'on puisse leur recommander comme étant indispensable le nettoyage des salles, et la propreté des ustensiles servant aux malades! Bref, vous aurez beaucoup d'ouvrage, chère mademoiselle, les journées sont rudes parfois, je vous l'avoue franchement, mais qu'est-ce que la fatigue personnelle en face de tant de compensations! Je me demande souvent comment je pourrais vivre sans mes chers blessés!

— Ils vous aiment, si j'en juge par le zouave!

— Oh! celui-là me fait une réputation de chirurgienne que je ne mérite pas! dit Odette en riant, mais il est vrai que les chers garçons sont bien affectueux, de vrais chiens fidèles qui se jetteraient à l'eau pour vous sauver! Vous verrez, mademoiselle, comme on apprécie ces obscurs attachements, et quelle joie sereine on peut goûter même au sein de l'isolement de tout! Si vous saviez comme l'on se sent ici loin du monde et de ses comédies honteuses ou lâches, et comme un stage d'infirmière vous rend résignée, patiente, philosophe, indifférente à tout ce qui paraissait être autrefois la raison même de vivre! Quelles

bénédictions j'ai rendues à Dieu, conclut-elle avec ferveur, de m'avoir appelée en ce petit coin perdu, de m'avoir permis d'y être utile!

Elle se leva, et serrant la main de Thésy, plongeant ses beaux yeux pers dans les prunelles de Mlle Fargères, elle ajouta :

— Nous serons amies, j'espère.

— J'en suis convaincue, répondit sincèrement Thérèse, nous avons la même tâche, nous poursuivons le même but... puisque nous ne pouvons lutter à côté de nos soldats!

Les yeux d'Odette s'embruèrent soudain de grosses larmes.

— Cela c'est le regret de toute ma vie, dit-elle avec émotion. Ah! ne pas pouvoir reprendre le fusil de la main glacée du héros, qui l'a laissé tomber...

Elle s'arrêta court en considérant les vêtements noirs de sa compagne.

— Je ne devrais pas vous dire ces choses... vous êtes en deuil, et peut-être de...

— De mon frère.

— Ah! vous aussi!

— Oui, aux Éparges, en février dernier.

— Le mien est disparu... et c'était en Alsace, août 1914! Bientôt neuf mois que cette angoisse dure, pauvre frère bien-aimé! Oh! être un homme pour le venger! s'écria Odette d'un air sombre, et ses deux yeux brillaient, transformés par l'ardeur et le désir de combattre!

Les mains des deux jeunes filles se serrèrent à nouveau en une chaude et cordiale étreinte, puis Odette, la voix adoucie et calmée, résuma en peu de mots la pensée qui naissait dans ces deux âmes d'élite si bien faites pour se comprendre :

— Notre vie doit être digne de leur mort!

## XXVIII

Le lendemain matin Thérèse dormait à poings fermés quoique le jour entrât déjà par la fenêtre grande ouverte. Un bruit d'eau coulant à flots sur le zinc d'un tub dans la pièce à côté la réveilla soudain en sursaut. Elle regarda la petite pendule de voyage placée à son chevet.

— Cinq heures un quart! murmura-t-elle.

Elle se sentait une furieuse envie de dormir, mais le léger remue-ménage de sa voisine lui rappela que sa journée devait commencer de bonne heure, et, faisant sur elle-même un effort de volonté, elle se leva courageusement.

Ses ablutions et sa toilette terminées, elle descendit dans la chapelle de l'ambulance où la messe était déjà rendue à l'évangile. Sous l'aube du prêtre on apercevait un pantalon rouge et des souliers de soldat; Thésy reconnut l'un de ses infirmiers-majors, un mariste d'une extrême distinction, supérieur d'un important collège franco-américain au Mexique, homme de rare valeur que son patriotisme avait ramené dans la Mère-Patrie, aux premiers jours de la mobilisation.

L'assistance était très réduite : les trois religieuses en costume de chœur, Odette Hautefeuille en toilette de ville et quatre ou cinq soldats qui égrenaient pieusement leur rosaire. Quel recueillement dans cette chapelle, et quelle sérénité semblait planer sur les têtes inclinées. Comme Dieu devait bien accueillir les prières qui montaient de l'âme de ces fidèles! Âme ardente du prêtre soldat et apôtre, âmes pures des religieuses, âmes guerrières et résignées des blessés, âmes vaillantes et généreuses des infirmières!...

Thésy implora le ciel avec une ferveur qui lui était encore inconnue.

En sortant de la messe, Odette la rejoignit auprès du bénitier :

— Je vous emmène déjeuner chez moi, dit-elle avec son gai sourire, ce sera plus agréable pour

toutes les deux, et, si vous y consentez, nous pourrons prendre désormais nos repas en commun. Gustave en verra son service simplifié et vous vous sentirez moins seule.

Thésy accepta chaleureusement. La chambre d'Odette était à peu près la même que celle de sa voisine, mais un zouave dégourdi avait peint au pochoir sur la chaux des murs une frise d'un rose vif qui l'égayait sensiblement; des petits tapis de cretonne, des napperons brodés, des photos, des fleurs, un samovar et un service à thé lui donnaient un aspect plus « home » que le réduit de Thérèse. Cette dernière fit à sa compagne l'éloge de son goût exquis.

— Que voulez-vous! déclara Odette en haussant légèrement les épaules, j'ai la manie des installations et, comme je suis ici pour la durée de la guerre, j'ai pris mes dispositions en conséquence.

« J'ai la coquetterie de mon logis; en y rentrant le soir après une dure journée, je crois avoir l'illusion du « chez moi » délaissé! termina-t-elle avec un peu de mélancolie.

A sept heures, Thésy commença sa visite personnelle, puis, à huit heures, vint attendre son major au bureau.

Elle crut perdre la tête au milieu des prescriptions diverses que le bon docteur entassait les unes sur les autres, et si vite!... La promenade dans les différentes salles lui sembla une véritable course au clocher; aimablement, ses infirmiers-majors la repêchèrent, en lui faisant faire après la visite toute une petite revue des prescriptions et soins ordonnés.

C'était le premier jour de contact de Thésy avec ses blessés, et déjà sur ces braves figures au teint bronzé se lisait une sympathie sans bornes, pour la belle infirmière qui allait leur consacrer sa vie. Et ce fut très doux pour la jeune fille de sentir cette affection spontanée chez des hommes qui avaient été presque tous d'obscurs, mais valeureux héros, et une légitime fierté lui venait à penser que bientôt elle pourrait être, comme Odette Hautefeuille, l'idole de ses soldats!

La matinée passa comme un songe et Thésy n'en crut pas ses oreilles lorsque Gustave, rencontré dans le couloir, lui dit solennellement :

— Ces demoiselles sont servies.

— Déjà?...

— Ben oui! Mam'zelle Odette mangera encore son bifteck à la glace, vu qu'elle ne sort pas de sa salle d'opérations! Je lui ai pourtant tambouriné à la porte et elle crie toujours : « Je viens! » Mais moi je ne vois rien venir et si je fais du potin, le major m'attrapera, alors je file dans ma cuisine. Bon appétit, mademoiselle!

Thésy remercia en souriant et entra dans la chambre d'Odette où le couvert était mis. Elle se décida à avaler sa soupe qui refroidissait et entamait le filet de bœuf grillé, dont la sauce commençait à figer, lorsque Mlle Hautefeuille arriva en coup de vent. Elle était très rouge et n'avait pas pris le temps de rabaisser ses manches; Thérèse vit, non sans horreur, que quelques éclaboussures de sang maculaient la bavette de son tablier.

Odette se lava prestement les mains.

— Ouf! dit-elle, j'ai une faim d'ogre. Rien de tel pour nous creuser l'estomac qu'une extraction de balle comme apéritif! Dieu! qu'il faisait chaud dans cette salle surchauffée! continua-t-elle. Et ce pauvre diable auquel je donnais l'éther qui ne s'endormait pas!...

— Cela a bien réussi? interrogea Thérèse en tremblant.

— Admirablement! D'ailleurs, déclara Odette fièrement, toutes « nos » opérations réussissent, notre chirurgien est si habile!

Elle n'ajoutait pas, la modeste fille, quel mal lui donnait la préparation de ces opérations, la stérilisation des instruments, et la lourde charge qu'il lui fallait assumer pour la surveillance des opérés, mais elle comptait sa peine pour si peu!

Les deux jeunes filles dégustaient les pruneaux de leur dessert lorsque Gustave entra triomphalement :

— Boum! le facteur! cria-t-il en déposant un superbe gâteau sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que ça?... demanda Mlle Hautefeuille.

— J'sais pas, apparemment que ça se mange! C'est les officiers qui m'ont dit de l'apporter pour la bienvenue de mademoiselle, dit l'ordonnance en désignant Thésy.

— Oh! alors, c'est très bien! Tenez, Gustave, voici votre part! et Odette tendit au zouave un large morceau de gâteau. Puis, lorsqu'il fut parti:

— Vous voyez, miss Thésy, que dans notre thébaïde, ces messieurs conservent encore une galanterie toute française! Nous allons dévorer cet excellent gâteau à leur santé, et en réserver prudemment une partie pour notre thé; car je vous invite à mon « Three o'clock ». J'ai dû avancer l'heure du goûter en proportion de celle des repas.

Odette achevait à peine ces mots lorsqu'on frappa à la porte.

Elle devina sans doute le nom de ces visiteurs, car elle répondit en riant:

— On n'entre pas! Je n'y suis pour personne!

— Oh! c'est trop fort! s'exclamèrent à la fois deux voix masculines, et notre bridge?... et nous qui espérons que vous nous auriez gardé un petit morceau de gâteau!...

Odette se leva, et, ouvrant la porte, introduisit un lieutenant d'infanterie en tenue bleu horizon et pantoufles de feutre, et un jeune aide-major en vareuse de campagne, culotte de cheval et babouches de cuir rouge.

Ils firent mine de vouloir s'esquiver en apercevant Thérèse et protestèrent du manque d'impeccabilité de leur accoutrement... ils ignoraient la présence de Mlle Fargères et...

— Ta ra ta ta! dit crûment Odette. Vous mouriez d'envie de la voir et vous espériez bien, au fond, la trouver chez moi, mais vous voulez faire des embarras et attirer l'attention sur vos splendides « mocassins », car je ne sais, docteur, de quel nom qualifier ces chaussures aussi bizarres qu'étranges!... Quant à M. de Dolley, il a compris la nécessité de la situation en choisissant ces « silencieuses », qui sont tout à fait de mise dans

un hôpital où on respecte le sommeil des malades... Mais je m'attarde dans les détails et néglige les présentations :

— Lieutenant de Dolley, un de mes blessés en voie de guérison ; aide-major Dufé, congestion pulmonaire en convalescence. tous deux hospitalisés à l'Abri.

Thérèse salua gracieusement.

— Notre bridge ?... sollicita timidement le docteur.

— Oh ! vous m'agacez avec votre bridge ! Est-ce que j'ai le temps de m'amuser quand il me faut ranger ma salle d'opérations et nettoyer les instruments, sans compter une douzaine de pansements qui me restent à faire !... Mademoiselle, ces deux guerriers, ici présents, possèdent tous les défauts : ils sont joueurs, gourmands, bavards comme des portières...

— Oh ! mademoiselle, n'en croyez rien ! protestèrent les deux officiers. Mlle Hautefeuille abuse de son droit d'infirmière en nous dénigrant ainsi !

— Je n'abuse de rien, je dis ce qui est. Écoutez : vous ne resterez pas longtemps en visite parce que j'ai beaucoup d'ouvrage et Mlle Fargères aussi. Si vous avez été sages, nous irons ce soir faire un rams chez le vieux colonel.

« Le colonel Martier habite deux chambres plus loin, expliqua Odette à Thésy ; c'est un bon grand-père.

— Il est gâteux, assommant, grincheux !

— Taisez-vous ! Quand je disais que vous aviez tous les défauts !... Ce pauvre colonel a laissé toute sa famille dans les pays envahis et il est fort triste, cela se conçoit, d'être privé de nouvelles ; alors, j'ai décidé ces messieurs à faire un rams chez lui trois fois par semaine ; il nous offre du thé...

— De l'eau chaude !

— Mauvaise langue ! des gâteaux...

— Moisis ou trop mous !

— Vous êtes incorrigibles ! Bref, nous passerons une bonne soirée...

— Endormante, rasante !

— Ah ! à la fin, je vous mets à la porte, vous

êtes insupportables ! Allez-vous-en ! Le colonel est un vieil ami et je déteste qu'on dise du mal de mes amis !

Et, rouvrant la porte, Odette chassa d'un grand geste indigné les deux jeunes gens qui s'enfuirent sans retenir le fou rire qui les envahissait.

— Quels enfants ! dit Odette en revenant près de sa compagne ; ils sont la gaieté de l'hôpital et je vous assure que leur entrain m'a souvent guérie des papillons noirs qui me menaçaient. Chacun dans leur genre, ils ont été de remarquables soldats, d'une bravoure à toute épreuve. Je me plais à retrouver chez eux le type idéal du Français. « Vaillance et bonne humeur » pourrait être leur devise. Ils n'y ont jamais failli, supportant toutes les épreuves, toutes les privations, toutes les souffrances, sans un mot, sans une plainte. Oh ! ils incarnent bien l'âme de nos chevaliers ! Comment ne pas vaincre avec de tels hommes et de telles énergies !

Odette, tout en parlant, rangeait dextrement sa chambre, puis les deux amies se séparèrent.

Thésy, sans s'arrêter un seul instant, alla de l'une de ses salles à l'autre, donna les soins dont elle s'était réservé le monopole, fit la distribution des médicaments, repassa la contre-visite avec son major, et, après tant d'occupations, déclara le soir à Odette qu'elle allait se coucher, car elle se sentait brisée.

— Ne faites pas cela, ma petite amie, croyez-moi. J'ai été comme vous et je faisais des journées de quatorze heures sans trêve, ni repos, sans prendre la moindre distraction. Pour être une bonne infirmière, et puisque « tenir » est la devise consacrée, il faut soigner son moral en ménageant ses forces physiques. D'ici quelques jours votre besogne se lassera, vous serez davantage au courant, vous ne monterez plus autant de fois les escaliers parce que vous saurez mieux vous guider, et vous économiserez ainsi vos pauvres jambes qui doivent crier grâce ! Mais il ne faut pas vous sevrer totalement de ce qui peut constituer un léger agrément dans votre carrière si austère.

Vous viendrez ce soir prendre une tasse de thé chez le colonel ; le pauvre homme sera ravi de vous voir, il vous dira, en pleurant à moitié, que vous lui rappelez sa fille ; vous entendrez nos deux jeunes fous de ce matin, qui sont des causeurs intelligents et sérieux lorsqu'ils s'en donnent la peine, vous risquerez quatre sous au rams pour la cagnotte des blessés et vous rentrerez sagement vous coucher comme moi à neuf heures précises.

Thésy obéit passivement. Elle s'en rapportait à l'expérience de son jeune mentor et s'applaudit bientôt de l'avoir écouté, car elle passa vraiment une bonne soirée, auprès de ce vieux colonel qui souffrait cruellement de rhumatisme articulaire, et qui lui parla avec attendrissement des êtres chers laissés à Sedan. Il avait connu le colonel Fargères pour lequel il professait une admiration sans bornes, et il eut un mot de profonde sympathie concernant la perte de Jean. MM. de Dolley et Dufé se montrèrent sous leur véritable jour d'hommes de valeur ; ils ne purent se retenir d'un ou deux fous rires, aussitôt réprimés devant les gros yeux dont Odette les menaçait ; le chirurgien vint prendre une tasse de thé et resta à bavarder avec le colonel et les deux officiers, tandis que les jeunes filles se retiraient dans leurs appartements respectifs.

Et, en s'endormant, Thérèse pensait :

« La petite Odette a raison, il faut que je conserve ma sérénité et mon égalité d'humeur pour mes chers blessés, afin qu'ils aient toujours un visage riant devant les yeux. Nous n'avons pas le droit de porter les traces de nos propres chagrins, lorsque ceux qui ont tant souffert ne nous demandent que l'aumône d'un sourire en échange du sang qu'ils ont versé pour nous défendre ! »

## XXIX

Et des jours bénis coulèrent dans la tranquille ambulance. La bonne entente et la concorde régnaient à l'Abri, où chacun faisait son devoir avec conscience, sans vanité ni tapage. Thérèse, au début, avait eu des moments de découragement devant l'énorme besogne qui lui était dévolue, et se demandait avec anxiété si elle parviendrait jamais à exécuter jusqu'au bout le programme qu'elle s'était tracé. Veiller aux soins, au bien-être, à l'ordre, à la propreté et à l'agrément de plus de cent malades, n'était pas petite affaire ! Heureusement, elle fut bien secondée par ses infirmiers-majors, et la petite Odette constitua pour elle le meilleur exemple d'abnégation et de persévérance.

Thésy admirait sa gaieté devant les blessés. Pourtant elle savait que la jeune fille avait de cruels motifs d'inquiétude : en outre de son frère disparu, elle comptait trois beaux-frères sur la ligne de feu, et un fiancé très tendrement chéri, finit-elle par confier un jour à sa compagne : un jeune lieutenant de chasseurs à pied, qu'elle aimait depuis plusieurs années déjà. Ses blessés la voyaient toujours gracieuse et sereine ; elle était l'auditrice complaisante et inlassable de leurs peines ou de leurs espoirs, et ranimait l'énergie de leurs âmes en même temps que d'une main adroite et légère elle pansait leurs blessures.

— N'oublions pas que nous soignons des hommes qui seront les triomphateurs de demain, disait-elle parfois. Nous ne devons point les amollir par une sottise sensiblerie, mais rester à la hauteur du sacrifice et de la lutte qu'ils ont accomplie et livrée, c'est-à-dire, nous femmes, être aussi viriles qu'eux-mêmes.

La vie sérieuse que l'on menait à l'Abri n'était pas dépourvue de charme. Il y avait toujours un petit va-et-vient d'officiers malades ou blessés qui

gâtaient les jeunes filles en leur envoyant des fleurs, des bonbons ou des livres. Le docteur, qui aidait quelquefois le chirurgien aux opérations, comblait Odette de boîtes de chocolat, qu'elle partageait généreusement avec Thésy. Il y avait d'intéressantes parties de bridge, qui, depuis le départ du vieux colonel, remplaçaient le rams. Enfin, tous les dimanches, les jeunes filles organisaient un petit concert pour leurs soldats. Lorsqu'elles le pouvaient, elles faisaient toutes deux une agréable promenade dans la campagne, par ordre du médecin, qui ne voulait pas, — disait-il galamment, — « voir se faner les roses de leur teint ».

Bref, Thésy était si bien dans son rôle, qu'elle sentait en elle-même une surabondance de joie qui l'effraya.

Un soir de la fin de juillet, alors qu'elle était assise avec Odette sous la charmille, elle communiqua à son amie l'étrange impression qui l'envahissait.

— Croyez-vous aux pressentiments, Odette ?

— Non ! je ne m'explique cela que par des phénomènes nerveux qui ne m'inspirent aucune confiance.

— Alors, vous allez vous moquer de moi, mais je me trouve trop heureuse et j'ai peur !... Vous me direz que je n'ai guère de raisons d'évoquer cette félicité dont je parle et qui m'étreint, tandis que je devrais être profondément triste ! J'ai perdu un frère que j'aimais de toute mon âme ; mon père est jour et nuit exposé à une mort que je redoute constamment ; je suis séparée de tous ceux qui me sont chers et, malgré tant de raisons et de causes de souffrance, j'éprouve une sensation de repos, de sérénité, dont l'intensité même me trouble étrangement.

— Vous êtes une petite romanesque ! La certitude du devoir noblement accompli peut suffire à vous donner cette impression d'apaisement, dont vous parlez ; quant à vos craintes, elles doivent provenir d'une fatigue d'estomac ; buvez de la camomille, ma chère !

Et Odette se leva en riant doucement.

Thésy resta un instant seule, sur le vieux banc vermoulu. Elle songeait à son court passé, déjà si fécond en événements heureux ou tragiques ! Elle pensait à ceux qu'elle avait aimés et ces retours sur le passé lui rappelèrent une lettre de Zoby, reçue le matin même, et très vite parcourue entre deux pansements. Elle éprouva le besoin de la relire.

« Paris, 25 juillet 1915.

« Ma petite Thésy,

« J'ai bien tardé à répondre à tes vœux de fête, me croiras-tu si je te dis que je suis si occupée, que je sais à peine tenir encore la plume. Eh ! oui, ma chère enfant, cette excentrique Zoby a enfin trouvé sa vraie voie. Je suis entrée comme infirmière à l'ambulance de Neuilly, et n'ai plus maintenant d'autre but que le soulagement de mes chers blessés. Entre temps, je raccommode, je tricote, je leur fais la lecture, j'écris leurs lettres, je les promène, et si tu voyais quels regards affectueux me remercient, quelle solide amitié se noue entre ces braves et moi ! Je les aime de toute la sollicitude de mon vieux cœur, dont personne n'avait voulu jusqu'à ce jour, et j'ai déjà ma récompense dans le bonheur qui m'envahit toute.

« Toi aussi, ma chérie, tu connais les mêmes joies, et je devine que tu es une petite infirmière modèle. De Là-Haut, ton frère bien-aimé doit te bénir et se dire fièrement que tu continues ta tâche avec la bravoure dont il a été le modèle.

« Je suis heureuse des nouvelles que tu me donnes de ton père ; je lui ai écrit un mot pour le féliciter de ses étoiles.

« Quel beau général il doit être !

« Tu sais, mon enfant, le vœu ardent que je forme, pour qu'après la guerre tes parents reprennent enfin l'ancienne existence dont ils doivent avoir soif tous les deux ! Après tant de cruelles épreuves, comment n'éprouveraient-ils pas le besoin de se rapprocher l'un de l'autre, de mettre en

commun leurs peines et leurs souvenirs ? Je suis absolument convaincue qu'il n'y a plus rien à craindre du côté de Mme Le Tramontier : une de mes amies a pu savoir que, cloîtrée dans un couvent de Sicile, elle y donnait l'exemple des vertus les plus austères.

« Je n'ai, à part cela, guère de nouvelles à t'apprendre, le temps n'est plus aux banalités qui remplissaient jadis les lettres féminines. Que de sang, que de deuils, que de larmes autour de nous ! Cette guerre affreuse aura vu, semble-t-il, l'hécatombe immense de ceux que nous chérissions davantage ; parmi nos amis ou parents, il n'y en a aucun qui ne pleure un frère, un père, un cousin, hélas ! As-tu su la fin glorieuse de Patrick d'Annenssay, tombé à Neuville-Saint-Waast, le mois dernier ? Frappé d'une balle dans la mâchoire et d'une autre dans la poitrine, il fut transporté au poste de secours, où il reçut les soins de l'aumônier de sa division. Et, comme celui-ci l'engageait à faire généreusement son sacrifice, Patrick eut cette jolie phrase : « C'est trop facile, mon père, et Dieu est bon de me permettre une telle mort après une si piètre vie ! »

« Petite Thésy... je ne veux pas m'attendrir... mais si Patrick était revenu de la guerre, il eût été sans doute moins indigne de toi... Enfin, à quoi bon reparler du passé ! Notre France a prouvé que ses enfants, même les plus frivoles, avaient su sceller de leur sang le pacte des aïeux pour la défense du droit et de la liberté. Quelle rançon pour notre Pays !

« Thésy, je suis toujours ta fidèle amie,

« Constance de CAULNES. »

Oui, Zoby avait raison, et Thérèse reconnaissait là son grand bon sens ! Pour la défense du territoire envahi, les Français s'étaient levés comme un seul homme. Une grande vague purificatrice avait balayé toutes les mauvaises passions, tous les égoïsmes, et tel qui jadis était un snob à la mode de demain, une marionnette bonne

au plus pour la parade, prouvait à l'heure actuelle, dans les tranchées de Lorraine ou de Picardie, que, sous son enveloppe légère et futile, battait un cœur digne des preux d'autrefois !

Patrick mort ! et tant d'autres, tant d'autres !

Thérèse soupira. La longue liste du martyrologe n'était pas close, quels noms s'y ajouteraient encore !...

Et, se rendant à la chapelle, Thésy pria pour l'âme de ce Patrick à la destinée duquel sa destinée avait été si près de se lier !

Odette sort en coup de vent de sa salle d'opérations et se précipite comme une affamée sur la tasse de thé que vient de lui servir sa compagne.

— Vous ne savez pas, Thérèse ! C'est le « Bosquet » qui va nous regarder du haut de sa grandeur ! Ils reçoivent un convoi ce soir, et dans ce convoi, un général ! Nous n'avons pas eu encore un tel honneur, ma chère, et notre chirurgien en palira de jalousie !...

— Oh ! voyons, Odette ! proteste Thésy, de sa voix calme.

— Vous devinez bien que je plaisante ! D'abord, moi, je préfère soigner les simples soldats ; on est beaucoup plus à l'aise avec eux, et puis, ce pauvre général doit être à moitié aveugle pour qu'on l'envoie au Bosquet qui ne reçoit guère que des cas désespérés.

— C'est triste. Il me semble que l'infirmité la plus redoutable est la cécité.

— On prétend que non ; enfin, j'aime mieux voir couper des bras et des jambes qu'enlever un œil.

— Vous parlez toujours de trancher à tort et à travers, ma chère Odette, c'est impressionnant, savez-vous !

— Je vous effraie ? Eh bien, changeons de chapitre. Vous avez de bonnes nouvelles de chez vous ?

— J'en ai eu hier de mon père ; elles dataient déjà de sept jours, mais il y a un léger retard dans la correspondance tous ces temps-ci.

— Il est toujours en Argonne ?

— Toujours, depuis le 28 août, époque à laquelle il a changé de brigade. L'action est moins vive de ces côtés-là depuis quelques semaines, et j'avoue que j'en suis bien aise. C'est terrible de trembler perpétuellement pour ceux qu'on aime.

— Oui ! terrible ! soupira Odette avec conviction, et plus terrible encore de n'avoir plus à craindre pour personne, car alors ce sont des morts qu'on pleure !

Les deux jeunes filles parlèrent encore des soucis qui leur étaient communs, puis se séparèrent pour retourner à leurs malades. On était alors presque à la veille de l'offensive du 25 septembre et les hôpitaux se vidaient pour être prêts à recevoir de nouveaux blessés.

L'Abri ne devait en hospitaliser qu'une semaine plus tard, aussi, le lendemain matin de ce jour, Odette, se trouvant de bonne heure dans le parc, fut-elle très surprise de voir venir à elle le médecin-chef du Bosquet, l'air soucieux et pressé.

— Docteur, vous êtes rare comme les beaux jours ! Viendriez-vous par hasard nous annoncer un convoi, on ne vous voit plus guère qu'en cette occasion ! dit la jeune fille en riant, mais elle s'arrêta net en lisant sur la physionomie du major une expression de tristesse qui ne lui était point habituelle.

— Ah ! mademoiselle Odette ! c'est le bon Dieu qui vous envoie ! fit le médecin avec soulagement. Je me demandais qui j'allais trouver pour m'éviter une corvée.

— Et vous pensez à moi ? c'est très aimable...

— Vous plaisantez toujours ! Ecoutez, ma petite fille, il s'agit d'annoncer une chose ennuyeuse, pénible, à quelqu'un que vous aimez bien et vous serez plus adroite qu'un vieux barbon comme moi...

— Mais, docteur, encore faut-il que je sache...

Le docteur jeta un regard scrutateur vers la fenêtre de Thésy, comme s'il eût craint d'y voir apparaître la jeune fille, et emmena Odette dans une allée détournée.

— C'est de Mlle Fargères que je veux parler.

— Que lui arrive-t-il donc ?

— Son père est au Bosquet.

— Son père !

— Oui, c'est lui le général que la dépêche annonçait, sans le nommer naturellement. Nous l'avons reçu hier soir dans notre convoi, un officier d'ordonnance l'accompagnait.

— Et il est très blessé ?

— Hélas ! j'ai bien peur qu'il ne reste aveugle ; la balle qui l'a atteint à l'œil droit n'a pas coupé le nerf optique, mais je doute pouvoir le sauver.

— Oh ! c'est affreux ! gémit Odette atterrée, et cette pauvre petite qui ne se doute de rien ! Hier, elle me disait encore qu'elle avait des nouvelles datant du 15 septembre !...

— Il a été blessé le 16 au matin, ayant voulu se mettre au poste d'écoute pour surveiller un mouvement de l'ennemi. Il est très affecté, très faible, à ce point que je crois qu'il n'a même pas dû avertir sa famille. Quelqu'un me disait, d'ailleurs, qu'entre sa femme et lui il y avait un certain froid, mais tant pis ! je vais lui demander s'il veut que je télégraphie chez lui son bulletin de santé !

— Il sait que Thésy est à l'Abri ?

— Evidemment, et il désire la voir, mais je ne puis apprendre sans ménagements une telle nouvelle à cette pauvre enfant. Je me demandais comment faire lorsque je vous ai aperçue ! Je puis compter sur vous, mademoiselle Odette ?...

— Ah ! docteur, je devrais vous en vouloir, car enfin, c'est une mission pénible que vous me confiez là ! Enfin, Thérèse est mon amie, et je tâcherai d'être aussi adroite que possible. Pauvre petite ! quel coup cela va être ! Elle est à cent lieues de soupçonner le malheur qui l'atteint !

— Ce malheur n'est pas sans remèdes, le général vivra !

— Mais il sera aveugle ! Moi, j'aimerais mieux la mort !

— On ne dit pas cela à un oculiste, ma petite, surtout en temps de guerre, alors que tant de

mutilés ont besoin de croire que leur sort est encore enviable !

— C'est vrai, docteur ! je cours chez Thérèse.

— Allez, mon enfant, et que votre grand cœur vous guide !

Et, tout songeur, le bon major reprit le chemin du Bosquet.

### XXX

Dans la plus belle chambre de l'ambulance mise à la disposition du général Fargères, le père et la fille venaient de se revoir. Emus au point de ne pouvoir encore articuler une parole, ils se tenaient les mains, étreints tous deux par ce sentiment à la fois de joie et de douleur qui les envahissait.

Oh ! ce cher moment béni du retour auquel Thérèse avait aspiré de toutes ses forces, fallait-il donc qu'il fût empreint de tant de détresse et de tant d'amertume ! Le souvenir de Jean planait sur eux, et ils l'évoquaient sans avoir le courage de parler... il leur eût semblé troubler l'éternel repos de ce héros ! Thésy levait ses yeux vers le cher beau visage ravagé dont elle ne voyait que le bas, un large pansement emmaillotant la tête du général jusqu'à la naissance du nez. Etendu sur un lit bas, il avait l'immobilité de ces statues de chevaliers des temps antiques allongés sur les pierres tombales.

Thérèse lui demanda tendrement, timidement :

— Tu souffres, père ?

— Oh ! oui, mon enfant, beaucoup physiquement et encore plus moralement !

La jeune fille devine bien de quelle nature sont les tourments qu'endure le général, et elle se rend compte que maintenant il a bu le calice jusqu'à la lie...

Entre ces deux êtres qui se chérissent si profondément, le silence établit une barrière. Que pour-

raient-ils se dire?... Parler de Jean, c'est raviver l'atroce douleur du père qui a perdu son fils unique, l'héritier de son nom, ce fils qu'il se repent de ne pas avoir assez aimé, ce fils dont il méconnut jadis la digne attitude, alors que ses clairs yeux de soldat sans peur et sans reproche étaient pour lui comme un reproche vivant!... S'entretenir d'Yvonne, de son mari... Thérèse ne l'ose encore; c'est un sujet si scabreux de prononcer jusqu'au nom de Victor, devant un homme qui vient de faire à sa patrie un tel sacrifice...

Et comment demander si Odile est prévenue de la blessure de son mari!... Thérèse sait que le général pense toujours à sa femme, qu'à ce moment précis il la souhaiterait à son chevet et que, faible et désarmé, il aimerait avoir près de lui celle qui lui a juré une éternelle fidélité et qui serait sa force, sa lumière!

Ah! l'étrange chose que notre pauvre conception de la vie, et comment se peut-il qu'ayant tant de secrets à confier notre voix demeure impuissante à les exprimer!...

Thésy, en désespoir de cause, pensa :

« J'écrirai ce soir à maman, elle viendra! »

.....  
Lorsque Mme Fargères reçut cette lettre le surlendemain elle se rendit en hâte dans le bureau de M. de Lorcyse.

— Père! Maurice est blessé, gravement sans doute. C'est Thérèse qui m'annonce qu'on le soigne au Bosquet. Je dois tout oublier! sauf une chose: c'est que ma présence est nécessaire à mon mari, je pars!

— Je t'approuve de tout mon cœur, ma chère enfant, mais ne crains-tu pas de donner une émotion trop fatale à Maurice?

— Quoi, mon père! le croyez-vous si mal!...

— Je ne dis pas cela, Odile, mais à mon avis il vaudrait mieux télégraphier à Thérèse pour lui demander si tu peux venir sans danger.

Odile fit la moue: cet échange de télégrammes lui perdait une journée. Elle n'osa pas, cependant, aller contre le conseil de son père, et, le matin,

dès l'ouverture du bureau, fit expédier sa dépêche.

Pour tromper l'attente elle résolut de se rendre une dernière fois à l'ambulance où Clémentine-Henriette avait quelque occupation, et où elle-même travaillait à la lingerie. En voulant aider la religieuse à ranger des draps, Mme Fargères commit l'imprudencé de monter sur une petite échelle laissée là par un vitrier qui venait de remettre un carreau. En se déplaçant pour élever les mains vers la pile de draps, elle fit osciller l'échelle dont les pieds glissèrent sur le parquet très ciré, et Odile s'abattit à terre.

Lorsqu'on la releva elle était évanouie ; le major de l'ambulance appelé aussitôt constata une fracture du tibia qu'il réduisit sans plus tarder dans la salle d'opérations. C'est dans la voiture d'ambulance, immobilisée dans un plâtre, que la pauvre Odile revint le soir chez elle pour y trouver, triste ironie ! ce télégramme :

« Papa très content, venez vite.

« THÉSY. »

Elle avait des contusions multiples sur tout le corps, et la déception de ne pouvoir partir augmentait encore sa fièvre. Bon gré mal gré, il ne lui restait plus qu'à se résigner, et, le désespoir au cœur, l'inquiétude dans l'âme, elle se décida à attendre la guérison.

Là-bas, en Bretagne, Thérèse y continuait sa noble mission. L'Abri fut presque vide, durant quinze jours, et la jeune fille put se consacrer presque exclusivement à son père. Matin et soir elle passait deux heures près de lui, et tentait d'adoucir à la fois et sa douleur physique et ses tortures morales. La robuste santé du général paraissait avoir été sérieusement ébranlée ; il pâlissait, dépérissait de jour en jour, se plaignait de migraines intolérables que le médecin du Bosquet mettait sur le compte de sa blessure. Un soir Thésy ne put venir le voir : un convoi arrivait et elle devait se consacrer à ces pauvres blessés. Sa

journée du lendemain fut si occupée que, seulement après le diner, elle se rendit auprès de son père. Elle le trouva alité, très abattu par une fièvre intense, et le docteur qu'elle interrogea avec anxiété lui sembla singulièrement soucieux.

Le surlendemain on transportait à l'Abri le général Fargères atteint de typhoïde.

Le Bosquet ne conservait jamais de contagieux et, d'ailleurs, ne recevant que des blessés pour le service d'ophtalmologie, on évacuait sur l'autre ambulance tous ceux qui, au cours de leur traitement, étaient frappés d'un mal quelconque et c'est à cette particularité que Thérèse dut la consolation de pouvoir soigner son père.

Elle avait fort à faire, la pauvre enfant ! Son espoir d'arriver à tout mener de front s'envola devant les exigences du général qui ne se rendait pas compte de l'étendue de ses impérieuses réclamations.

En l'occurrence Odette Hautefeuille fut plus qu'une amie pour Thésy et — quoiqu'elle fût elle-même surchargée de besogne — assumait une partie du service de sa compagne, ce qui allégea cette dernière d'autant.

Malgré les conseils du major, Thérèse s'entêta à passer les nuits au chevet de son père. Elle était bien secondée par un infirmier, mais le général voulait sa fille et, les trois quarts du temps, en proie au délire, il l'appelait à cor et à cris.

On peut dire que, durant quelques jours, la vie de la petite infirmière fut, à tous les points de vue, un véritable martyre. Le docteur ne lui avait pas caché la gravité du cas, et elle se désolait de penser que son père allait peut-être mourir sans s'être réconcilié avec sa femme, que cette réunion tant désirée n'aurait sans doute jamais lieu, et qu'il faudrait dire adieu au cher espoir qui jusque-là était demeuré tenace en son cœur !

La privation de sommeil et de repos lui était très pénible. Au milieu de l'animation de l'Abri elle se serait sentie bien seule, accablée sous le poids de lourdes responsabilités, si Odette n'eût

été là pour la consoler et remonter son courage défaillant.

Durant des jours et des nuits Thésy lutta de toute son énergie, de toutes ses forces, contre le mal terrible qui menaçait d'emporter son père. Un soir vint enfin où la fièvre céda; le lendemain le docteur déclara son patient hors de danger, mais à son tour, ce matin-là, Thérèse, vaincue par le même mal, se couchait pour ne plus se relever!

.....  
 Pâle, les yeux clos, ses beaux cheveux que l'on avait dû couper s'ébouriffant autour de son visage aminci, la jeune fille reposait après une douloureuse crise, et elle était si changée que sans le souffle léger qui s'échappait irrégulièrement de sa poitrine, on l'eût crue morte.

Le général de Lorcyse, arrivé depuis deux heures, considérait d'un œil morne les ravages opérés en si peu de temps sur ces traits jadis si beaux, et des larmes cuisantes roulaient sur ses joues. Il venait de voir son gendre et avait eu peine à retenir un cri d'effroi devant ce convalescent, presque moribond encore, qui, en tâtonnant, était venu à sa rencontre dans la chambre voisine. Quoi! c'était là Maurice Fargères, le splendide officier qu'il avait connu, l'homme dont l'altière beauté s'imposait à tous? Maurice, ce valétudinaire précocement vieilli, qui semblait indifférent à ce qui se passait autour de lui?... Et c'était là sa petite-fille préférée, l'enfant charmante qu'il avait adulée, si pleine de santé et de vie!

Et le général songea amèrement :

— Jean tué! Maurice aveugle et malade, Thésy perdue. Quel bilan! quelle horrible guerre!

Puis, le vaillant soldat se reprocha cette pensée, mais, hélas! lorsqu'on vieillit, que l'avenir est fermé devant soi et que l'on n'a plus que les souvenirs du passé pour s'y réfugier, comme la vie paraît triste! Et pourquoi les plus jeunes, les plus forts s'en vont-ils les premiers!

Et son cœur déchiré subissait encore, par surcroît, les craintes que lui occasionnait la santé de sa fille. Pauvre Odile clouée sur un lit de souff-

frances et incapable de faire le voyage ! Se pourrait-il, mon Dieu, que Thérèse mourût sans que sa mère la revit ! Hélas ! on eût dit que toutes les catastrophes s'abattaient en foule sur la famille Fargères, si heureuse autrefois, et cette chose affreuse, secrètement redoutée, advint. Par un triste soir de novembre, la douce et noble petite Thérèse rendit à Dieu sa belle âme.

La maladie qu'elle avait soignée chez son père fut pour elle implacable ; elle y était sans doute prédisposée par le surmenage qui n'avait pas fait trêve un instant depuis sa nomination à l'Abri. La pauvre enfant subit en outre toutes les complications possibles. Odette se dévoua auprès d'elle comme une véritable sœur de Charité, les religieuses la remplaçaient entre temps, et ces trois femmes qui avaient soulagé tant de souffrances pleuraient en cachette de l'impuissance de leurs efforts. Durant l'une des rares trêves du mal, où Thérèse reprit connaissance, on en profita pour l'extrémiser. Quelques minutes après, comme le major s'approchait d'elle et voulait lui prédire une prompt guérison, elle sourit doucement :

— Docteur, pourquoi mentir ! Je sais si bien que je suis perdue !

Le médecin essaya de protester. Thésy reprit :

— Craignez-vous donc qu'au dernier moment je manque de courage ?

Le docteur sortit, incapable de dissimuler son émotion, et Thésy resta seule avec son grand-père.

De sa voix affaiblie elle l'appela :

— Grand-père.

— Ma chérie ?...

— Vous direz à maman que c'est mon seul regret, de mourir sans la revoir.

Le général se mit à sangloter.

— Ne dis pas cela, ma petite fille, c'est trop triste ! Mourir à ton âge, quand la vie peut être si belle, si utile encore, quand nous aurions eu tant d'années à jouir de toi !...

— C'eût été bien court ! Mon désir était, après la guerre, de continuer auprès des malheureux ce

que j'avais commencé auprès de nos soldats : je serais entrée au noviciat de la rue du Bac, chez les Filles de la Charité.

— Oh ! Thérèse ! nous quitter !

— Grand-père, je vous confie mon secret... C'est un vœu que j'ai fait quand papa a été si mal... J'ai demandé à Dieu de le guérir... de le rendre à maman... et je pars contente puisque je suis exaucée. Pauvre maman, elle aimera papa pour nous deux, maintenant !... Dites-lui, n'est-ce pas, que son bonheur aura été mon dernier souci !...

— Mais, ma petite, tu guériras !

Elle secoua la tête, murmurant :

— Je vais retrouver Jean, et de Là-Haut nous prions pour vous tous...

Puis elle demanda son père, l'embrassa passionnément et s'endormit enfin d'un lourd sommeil qui se prolongea en agonie.

Le soir, lorsque le crépuscule étendit son voile gris sur la verte et mélancolique campagne bretonne, Thésy n'était plus !

### XXXI

Un à un, les hommes défilaient dans l'étroite chambre transformée en chapelle ardente. Des mains pieuses avaient jonché la couche mortuaire et le sol de feuillage d'hiver à l'odeur âpre, et, toute blanche dans cette verdure, Thérèse Fargères dormait son dernier sommeil. Sur son front pâli, voilé de la coiffe de mousseline, la petite croix rouge semblait le vivant symbole de foi et de résurrection qui avait été la croyance même et le suprême espoir de la jeune infirmière. Agenouillée auprès du lit, Odette Hautefeuille sanglotait éperdument. Elle contemplait ce beau visage inanimé, tout empreint de la majestueuse sérénité de la mort, ces yeux clos qui avaient rayonné d'une ardente charité, cette bouche aux lignes pures,

de laquelle n'étaient sorties que des paroles de pitié et d'encouragement...

Les blessés entraient, ébauchant un rapide signe de croix, et versaient sans contrainte des larmes qu'ils ne cherchaient pas à cacher. Ils regardaient d'un air avide cette douce figure, que le cercueil allait désormais dérober jalousement à leurs yeux attendris; ils disaient un dernier adieu à celle qui avait été, par excellence, la plus accomplie, la plus parfaite des infirmières.

Ne vivaient-ils pas un cauchemar?... N'était-ce donc pas elle qui, il y a quinze jours à peine, les comblait de ses soins, s'arrachant au chevet d'un père adoré pour ne pas priver les chers blessés des gâteries auxquelles elle les avait habitués?... N'allait-elle pas se réveiller, leur sourire, leur murmurer ces simples mots dans lesquels il semblait que son âme compatissante passât tout entière : « Mes amis ! »

Ah! ces hommes sentaient si bien que Thérèse s'était donnée toute à eux, qu'en la pleurant, quelque chose se brisait en leur poitrine et, après une courte prière, ils s'enfuyaient rapidement, ne pouvant plus contenir leur émotion.

A un moment donné, Odette interrompit sa veille attentive : guidé par son beau-père, le général Fargères entra. La jeune fille se retira pour ne pas troubler par sa présence l'intimité de cette dernière entrevue.

Hélas! pouvait-on appeler entrevue ce qui était, pour Maurice Fargères, l'effort douloureux et vain de chercher à recueillir sur le visage aimé l'ultime expression! De ses yeux sans regard, le général fixait l'image déjà raidie de sa fille. A tâtons, il trouva les mains glacées qu'un chapelet d'acier réunissait et y déposa un baiser plein de désespoir :

— Thérèse! mon enfant!... gémit-il; et il s'écroula auprès du lit en sanglotant.

Le général de Lorcyse serra les lèvres pour ne pas pleurer.

Il lui semblait qu'un abîme sans fond menaçait de l'engloutir, et il pensait :

— Après Jean, Thérèse; après elle, son père! Pauvre Odile! que lui restera-t-il?

La santé de Maurice était si précaire, si vacillante, que M. de Lorcyse se demandait s'il n'aurait pas bientôt un troisième deuil à déplorer.

Pourtant, Thérèse avait dit :

— J'ai demandé à Dieu de me prendre pour sauver papa, il m'a exaucée!

Dieu réclamerait-il donc le général, après la rançon que son salut avait exigée!

« Est-il possible que je voie toutes ces choses, pensait le vieil officier. Est-ce que la mort sur le champ de bataille n'eût pas été mille fois préférable!... C'est dans les lois naturelles que les plus âgés partent les premiers. Pourquoi le Dieu des armées n'a-t-il pas épargné Jean et sœur, si pleins de jeunesse, de force, de santé, quand l'avenir s'ouvrait devant eux!... »

Le pauvre homme succombait sous le poids de son chagrin et de ses préoccupations. Il se sentait tellement accablé qu'il ne savait plus trouver de mots pour tenter d'apaiser le désespoir de son gendre. De tous ses vœux, il appelait secrètement l'intervention d'Odile, bien qu'il sût la malheureuse mère dans l'incapacité absolue de voyager. Elle n'était pas encore remise de sa chute et, de plus, souffrait d'une dépression nerveuse telle que les médecins appelés en consultation ordonnaient un repos rigoureux.

Et par une grise après-midi embrumée, la petite Thésy quitta l'hôpital où elle était arrivée huit mois plus tôt et dans lequel elle n'avait cessé de donner l'exemple des plus rares vertus. Son cercueil, porté par quatre de ses anciens blessés, fut déposé momentanément dans le cimetière des sœurs et, sur cette humble tombe, une foule en larmes vint jeter l'eau sainte. Tous, officiers et soldats, sans distinction de grade, pleuraient la douce enfant qui modestement, dans l'ombre, avait accompli sa mission de dévouement et de sacrifice et qui, victime du devoir, était partie vaillamment comme elle avait vécu : sans crainte, ni murmure.

Sur la croix de bois serait gravé son nom : « Thérèse Fargères », et son plus beau titre de gloire, le seul qu'elle eût ambitionné : « Infirmière volontaire. »

Rien que de celui-là elle avait voulu se souvenir. Sa simplicité souffrait qu'à tout moment on évoquât devant elle les fiers aïeux dont elle était la digne héritière, le passé splendide de ces maréchaux de France, qui avaient fait la France plus belle et plus grande. L'une de ses phrases favorites était celle-ci :

— Qu'importe le passé ! Nous sommes les ouvriers du présent, nous préparons notre avenir, et cela compte seulement.

Maintenant tout était fini. La petite infirmière avait reçu de Dieu la couronne destinée à sa vie exemplaire. Le cortège des assistants se dispersait.

Yvonne, accourue en hâte, ramenait à l'Abri le général Fargères à bout de forces, qui avait tenté cette folie de suivre le convoi de sa fille, et le général de Lorcyse désolé et las.

Victor Seurdet, un peu embarrassé de ses impeccables vêtements civils, au milieu de tous ces uniformes poussiéreux, tachés, fanés, mais glorieux, avait tourné les talons aussitôt la triste cérémonie terminée et prétexté n'importe quoi pour rejoindre le rapide de six heures.

Yvonne le laissa s'empêtrer dans ses explications, puis répondit sèchement :

— Je comprends que vous ne vous trouviez pas à votre place ici, parmi les braves qui nous entourent, moi je reste auprès de mon père qui a besoin de mes soins ; je retournerai à Orléans dès qu'il sera mieux, puisque, hélas, ma destinée est liée à la vôtre !

Et comme il protestait, elle ajouta :

— Soyez sans crainte ! je sais quel est mon devoir et, en l'honneur du nom que je porte, je n'y faillirai pas ! Mais quand je vois des hommes comme mon père, mon grand-père, mon frère, qui ont tout sacrifié au pays, des femmes comme ma sœur, qui meurent victimes de leur charité, je

ne puis m'empêcher de faire des comparaisons qui ne sont pas en votre faveur. Adieu!

Et, très raide, la jeune femme était retournée dans la chambre de M. Fargères, tandis que Victor, agacé mais confus, s'en allait hâtivement.

Yvonne avait dit vrai! La chaîne qui la liait à un compagnon trop riche et d'âme vénale était très lourde, mais elle ne voulait pas la rompre puisqu'elle l'avait choisie. Elle portait le nom de cet embusqué, plus que jamais poltron, hélas! et elle devait le porter dignement. L'exemple laissé par les siens, par Thésy surtout, donnait déjà des fruits! De cet argent qui représentait la valeur intrinsèque de Victor, elle ne garderait que le nécessaire et dépenserait en œuvres de secours le fabuleux surplus dont elle avait jadis si égoïstement joui en disant sa phrase de prédilection :

— L'argent tasse tout!

Elle s'apercevait aujourd'hui que si l'argent ne procure pas toujours le bonheur, il est encore moins synonyme d'honneur, et ce manque d'honneur chez son mari, à une telle époque, blessait cruellement son cœur de fille de soldat!

Elle pleurait amèrement sa méprise; réparer l'irréparable faute de Victor serait désormais son but!

### XXXII

Le feu qui rougeoyait dans la haute cheminée éclairait seul la grande pièce somptueusement meublée qui était le salon de réception de l'hôtel de Lorcyse. A demi étendue dans une bergère Louis XV aux soieries éteintes, Odile regardait machinalement la flamme du foyer en égrenant son chapelet d'opales. Depuis quelques jours seulement elle quittait sa chambre et reprenait la vie commune. Il lui semblait recommencer une nouvelle existence, après tant de semaines douloureuses au cours desquelles elle avait appelé la mort de tous ses vœux. Et, par ce soir terne de

janvier, elle pensait, tout en priant, aux chers disparus qu'elle ne reverrait pas. Son visage portait la trace de l'indicible brisement qui l'avait terrassée et cette mère douloureuse mais vaillante s'essayait à évoquer, sans faiblesse et sans larmes, le souvenir de ses enfants. Pourtant, sa résignation n'avait pas été l'œuvre d'un jour; Odile connaissait les sursauts de révolte qui bouleversaient son cœur et la laissaient ensuite meurtrie et pantelante.

La mort de Thésy avait été le coup final et l'on avait craint tout d'abord que sa raison ne fût atteinte. Puis, la forte discipline morale de la pauvre femme, sa foi chrétienne, sa maîtrise d'elle-même furent les plus forts; elle se releva un jour brisée, mais courageuse. Toutefois, durant cette soirée qui allait marquer un tournant inoubliable de son existence, elle se rappela ce que lui avait coûté l'affreuse guerre, et elle eut un gémissement involontaire :

— O mon pays! je t'aurai donc tout donné!...

Et de fait, quel était le sacrifice que la Patrie ne lui eût point demandé? La santé de son père qui n'était plus qu'une ruine, se maintenant debout à force de volonté et d'énergie! Jean, son beau lieutenant, si brave et si crâne! Thésy, sa douce petite infirmière! Et, hélas, son mari, défiguré, inutile!

Son mari!... Depuis tant de jours elle pensait à lui, appelant et redoutant à la fois l'instant qui le ramènerait près d'elle, tour à tour amoureuse et défiante, voulant tout oublier et se remémorant sans cesse le passé...

Et c'était ce soir qu'elle allait le revoir! Dans quelques minutes, le général Fargères entrerait chez son beau-père, guidé par celui-ci qui, l'avant-veille, était parti le chercher à l'Abri. Tout espoir de guérison avait fui: le brillant général était aveugle et c'est un infirme qu'Odile rappelait...

Elle évoquait la séduisante image qui, aux jours de bonheur, s'était éloignée, attirée par un mirage trompeur et qui revenait maintenant reprendre sa place à un foyer assombri, endeuillé.

Pauvre cher foyer démoli, aux braises éparpillées ! Maurice et Odile se retrouveraient seuls auprès de l'âtre désert !

Par un scrupule bien respectable en soi, Mme Fargères avait souhaité que l'entrevue qu'elle aurait avec son mari, se passât sans témoins, et elle avait momentanément éloigné Clémentine-Henriette. D'ailleurs, la jeune fille s'était fatiguée à son rôle de garde-malade ; jugeant que quelques semaines de repos lui étaient nécessaires, Odile l'envoya à Orléans, chez Yvonne. Et comme les fleurs poussent sur les ruines, au milieu de l'orage et de la tempête, malgré la mitraille et le canon, une douce idylle s'ébauchait entre deux jeunes cœurs qui avaient beaucoup souffert... Marc Hautefeuille, le frère de la charmante Odette, revenu comme grand blessé et rapatrié d'Allemagne, alors que l'on désespérait de savoir jamais ce qu'il était devenu, fut hospitalisé à Angers. Le général de Loreyse trouva tout naturel d'entourer le jeune officier de la même sollicitude que sa sœur avait prodiguée à Thérèse. Au cours de ses visites il emmena quelquefois Clémentine-Henriette... Ce fut peu, mais ce fut assez... Les jeunes gens s'aimaient d'un amour solide et profond, un peu austère comme leur vie elle-même, et le prochain printemps verrait sans doute bénir leurs accordailles.

Maintenant Odile attendait... les yeux fixés sur la pendule, étonnée de voir les aiguilles marcher aussi lentement. La nuit était venue ; elle se décida à tourner le commutateur, et deux ou trois ampoules s'allumèrent, jetant une clarté atténuée, presque douce, sur le vieux salon.

Toute pâle dans sa robe de cachemire noir, au large ourlet de crêpe, Odile avait l'air d'une pauvre veuve, une sœur de cette infortunée petite Paulette qui avait été la femme adorée de Jean. Elle paraissait jeune encore, malgré les fils gris qui couraient dans ses cheveux cendrés, malgré son teint fané qui avait la transparence d'une délicate porcelaine. La beauté de ses traits et l'harmonie de sa personne subsistaient en dépit

des chagrins qui avaient assombri l'été de sa vie et elle était bien encore l'exquise Odile, au charme fin et captivant. Elle se dit avec mélancolie :

— Je suis si vieillie qu'il ne pourra plus m'aimer !

Sans songer, pauvre femme, que les chers yeux auxquels elle souhaitait plaire encore ne pourraient plus la voir !...

Enfin, le petit réveil de marbre, qui sonna jadis de si douces heures, vient de tinter sept coups. Odile entend le bruit d'une voiture qui roule sur la chaussée ; son cœur bat à coups redoublés ; l'équipage s'arrête... le timbre de la porte cochère résonne... des pas, les uns hésitants, les autres plus assurés dans le vestibule... la tenture du salon qui se soulève... et les voyageurs entrent...

D'un bond, Odile s'est jetée vers la porte, elle recule presque d'effroi ! Ciel ! est-ce là Maurice, son mari ?... Mais il est si changé que, passant à côté de lui dans la rue, elle ne l'eût pas reconnu !... M. de Lorcyse a eu beau lui dire qu'il était défiguré, elle ne se fût jamais imaginée que c'était à ce point et, terrifiée, elle refoule ses larmes et étouffe ses sanglots.

Maurice, conduit par le général, s'avance avec précaution. Sa haute stature s'est voûtée, ses traits amaigris ont une pâleur terreuse ; les cicatrices de ses blessures ont laissé sur le front et de l'oreille à la paupière, un sinistre sillon que le froid a gonflé et ravivé, seul le bas du visage demeure intact. Odile retrouve enfin quelques signes qui lui sont familiers, mais son cœur se brise devant ce spectacle qui est l'ombre de celui qu'on appela jadis « le beau Fargères ».

En ramenant son mari auprès d'elle, Odile croyait ne faire là qu'une œuvre équitable, accomplir un devoir qui lui était clairement tracé, elle s'était dit :

— Je ne puis plus aimer, mais je puis encore me dévouer !

Et voici qu'un grand élan de pitié la jetait au-devant de ce malheureux aveugle.

A la fois timide et tentant de s'enhardir, elle lui

prit les deux mains et l'entraîna dans un fauteuil auprès du feu.

Oh ! se revoir... dans de telles conditions !... Allaient-ils donc échanger des paroles banales, comme deux étrangers... ou, chose plus cruelle encore, ne rien trouver à se dire?...

Le souvenir de leurs chers morts leur épargna ce supplice.

La tête dans ses mains, Maurice murmura seulement :

— Oh ! Odile ! nos pauvres enfants !...

Et les larmes qu'ils versèrent ensemble, les réunirent plus indissolublement que n'eussent pu le faire les protestations les plus passionnées.

Le général de Lorcyse, brisé de fatigue, désirait se reposer. Après avoir laissé les deux époux s'abandonner à leur légitime émotion, il redescendit pour le diner.

Aucune effusion n'était possible devant le domestique qui allait et venait : d'ailleurs, l'un comme l'autre, Maurice et Odile avaient besoin de silence et de recueillement.

L'heure était déjà tardive. M. de Lorcyse ne fit que passer seulement dans le salon, pour y prendre congé de ses enfants. En embrassant Odile, il dit :

— J'ai fait monter la cantine de Maurice dans son ancienne chambre, veux-tu que je l'y conduise ?

Elle répondit avec un court frémissement de tout son être :

— Merci, mon père, je le guiderai moi-même.

Elle pensait à ce beau soir d'avril, où, vingt-cinq ans auparavant, elle était rentrée au bras de Maurice, dans ce vieil hôtel des Lorcyse qui, durant quelques jours, allait abriter leur jeune bonheur. A ce moment-là elle avait cru épuiser la coupe des ivresses humaines, et ne s'imaginait guère que la vie pourrait lui devenir moins clémente. A plus forte raison avait-elle jamais pensé que le retour du général Fargères usé, vieilli, mutilé, marquerait une étape dans son existence et

qu'elle ouvrirait au blessé glorieux les bras qu'il avait fuis pour suivre sa folle chimère !...

Et tandis que Maurice, hésitant, malheureux, se tenait au pied du grand escalier de chêne, elle lui prit la main, disant doucement :

— Venez, mon ami.

Faible comme un enfant il se laissa faire, mais arrivé dans sa chambre, tandis qu'Odile lui approchait un fauteuil, il s'y écroula, cachant sa tête dans les coussins et sanglota éperdument.

Elle le sentait, ces larmes n'étaient plus le tribut paternel payé à la mémoire des bien-aimés disparus, mais l'écroulement de sa propre douleur où il entraînait de tout : regrets, amertume et remords !

Odile le regardait silencieusement. Était-ce donc là, Seigneur ! le séduisant officier qui l'avait amenée, radieuse épousée du matin, sous le toit ancestral ? Elle était si jeune, si ignorante de la vie, qui jusque-là n'avait eu pour elle que des sourires, et par lui elle avait connu les joies les plus intenses. Avec Maurice, elle avait été une femme heureuse, une mère enviée, puis tout avait sombré dans la tourmente. Elle croyait ne plus aimer, et voici que devant ce soldat infirme, elle sentait renaître l'ancien amour...

O prestige du cher passé évoqué !

Force magique des liens indissolubles du mariage que rien au monde ne peut rompre ! Chaîne des souvenirs, qu'une coupable folie avait brisée et qu'une ardente compassion allait renouer...

Odile vint plus près de son mari :

— Je vous en prie, Maurice, implora-t-elle en joignant ses mains pâles, ne pleurez pas ainsi, vous me faites mal et vous vous torturez inutilement.

Il ébaucha un geste qui repoussait la consolatrice.

— Ah ! je n'en puis plus, à la fin, Odile ! J'ai trop souffert et il vaut mieux que je vous dise tout. Vous êtes trop généreuse de m'avoir rappelé, de m'accueillir ainsi, et je suis un lâche d'avoir accepté cela...

Elle voulut protester.

De sa main brûlante, il saisit le poignet glacé de sa femme et l'enserra comme dans un étau :

— Odile, j'aimerais mieux tout, tout, vous entendez, que votre pitié. Ma conduite, vis-à-vis de vous, a été odieuse. Je me suis joué de votre tendresse, de votre fidélité ; je vous ai abandonnée pour une autre femme, j'ai délaissé mes enfants, mes pauvres enfants que je ne devais pas revoir, et c'est quand je ne puis plus rien vous donner en retour de votre bonté, quand je reviens las, meurtri, incapable, que vous voulez me reprendre ? Non ! je ne peux accepter un pareil sacrifice ! Ce ne serait digne ni du nom que je porte, ni digne de moi-même ! J'étais dans un tel désarroi, depuis ma maladie et la mort de notre Thérèse que, lorsque votre père est venu me chercher à l'Abri en me disant que vous me vouliez ici, que vous oublieriez ce que je vous avais fait endurer, je n'ai pas eu la force de repousser son aide. Je l'ai suivi comme le chien aveugle que l'on a jeté à la rue pour s'en débarrasser suit la première âme charitable qui lui tend une corde.

— Maurice ! gémit Odile, taisez-vous, je vous en conjure !

— Non, je ne me tairai pas ! reprit-il violemment. Je ne possède plus rien ? Ma carrière militaire est brisée désormais ; les avantages physiques, que l'on se plaisait à me reconnaître ont disparu à tout jamais ; mon cœur d'époux et de père a tant souffert, il est tellement rongé de remords que je ne vous ferai pas l'injure de vous le proposer ! Ah ! Odile ! Odile ! quel châtement de revenir à vous les mains vides, et de ne pouvoir vous reprendre, mon cher trésor, parce que je n'ai plus rien à vous offrir en échange ?

Il tournait vers elle ses pauvres yeux sans regard, et elle comprit l'appel pathétique de cette âme ardente et désolée. Alors elle se rapprocha de lui, posant sa douce main sur son front sillonné de cicatrices.

— Vous dites que vous n'êtes plus rien, Maurice ; mais moi, je suis sûre qu'à ce moment encore, vous êtes mon bien, mon tout ?

« Votre carrière?... elle a été couronnée d'une manière infiniment noble puisque de votre sang vous en avez écrit le dernier, le plus beau chapitre! Que m'importe que votre visage ait changé si je puis y lire la trace glorieuse de vos blessures! Votre cœur brisé, souffrant?... mais le mien, mon ami, a souffert comme le vôtre, et tous les deux peuvent encore s'appuyer l'un contre l'autre, comme au temps béni de notre jeunesse. Vous avez les mains vides, dites-vous? Je les vois, au contraire, pleines d'actes héroïques, et, de nous deux, je trouve que c'est vous qui apportez le plus!

— Pouvez-vous parler ainsi! s'écria-t-il avec véhémence.

« Comptez-vous pour rien le remords qui m'anéantit et qui se dresserait toujours entre vous et moi, si je restais ici?

— Qu'importe, si moi je n'y veux plus penser!

— Mais votre pitié me fait honte! Vous dites cela parce que je suis infirme et sans forces, et vous voulez me garder par compassion! Oh! mon Dieu! en être réduit là! Qu'il serait préférable de mourir, de rejoindre mon fils, ma fille!

— Ah! Maurice, c'est mal de m'accabler ainsi!

« Le dernier vœu de Thérèse a été que nous fussions réunis. Si la chère petite a donné à Dieu sa vie en échange de la vôtre, pensez-vous donc que ce soit vainement, elle qui ne souhaitait rien tant que notre réconciliation?

Le général Fargères baissa tristement la tête et ne répondit pas. Alors Odile se fit plus suppliante encore. Un grand désir de charité l'inondait; elle voyait devant elle cette pauvre âme torturée, mais toujours orgueilleuse qu'il lui fallait reconquérir, cet esprit souffrant, aigri, qu'elle voulait consoler, et pour atteindre ce but le Dieu de pitié permit qu'elle ~~soit~~ trouver les seuls mots capables de le convaincre.

— Maurice, Maurice, me délaisserez-vous donc une seconde fois! C'est vous qui devriez prendre compassion de moi! Vous vous dites bourrelé de remords, voulez-vous donc vous en préparer

d'autres plus cuisants, et avez-vous songé parfois à ce que fut ma vie sans vous?... De si longs mois se passèrent dans une tristesse, dans une amertume sans nom, et j'avais pourtant mes chers enfants pour me consoler! Aujourd'hui l'espérance de vous revoir était mon seul soutien et elle s'écroule à son tour?... Pensez que si vous me fuyez je n'aurai plus personne! Si vous restez, au contraire, nous rebâtirons notre foyer; notre dernière fille pourra s'y asseoir sans inquiétude et sans soucis et y attendre sa destinée. Votre petit-fils viendra l'égayer de son âge heureux.

— C'est vrai! j'ai un petit-fils!... murmura rêveusement le général.

— Il n'a plus de père, vous le remplacerez auprès de lui et Paulette ne sera pas jalouse de vos droits. Vous formerez ce jeune cœur, cette intelligence; votre tâche sera belle encore, oh! mon ami!

Il hésitait toujours! Le mirage qu'elle évoquait était si captivant...

Puis il secoua la tête, infiniment las et sombre.

— Non, Odile! vous-même sentez bien que ce n'est pas possible. Pensez de moi tout ce que vous voudrez: que je suis endurci dans mon erreur, que je suis indigne de vous, mais ne me proposez pas ce marché: vivre près de vous sans amour.

— Alors, tu ne m'aimes donc plus! gémit-elle angoissée.

— Si je ne t'aime pas! répondit-il avec un fougueux élan. Me croiras-tu, si je te jure que je n'ai pas cessé de t'aimer et qu'au sein même de mon égarement c'était encore ton image qui m'apparaissait, me poursuivait et qui m'a sauvé peut-être en me donnant la force de me ressaisir! Ne pas t'aimer! mais cela a été une telle privation pour moi dans les jours de misère que j'ai vécus de n'avoir plus le droit de me confier à toi, de partager tes espoirs, tes craintes, les angoisses!... Que de fois j'ai été sur le point de t'écrire, d'implorer ton indulgence, de te supplier d'oublier cette heure maudite, ce rêve trompeur qui m'avait leurré, et je n'osais pas... Plus tard je me suis dit:

« Après la guerre, je reviendrai couvert d'honneur, je me jetterai à ses genoux et elle sera d'autant plus clémente que j'aurai souffert plus longtemps ! » Et voici que la guerre est finie pour moi ! Mon fils et ma fille ne sont plus et je garde au cœur la douloureuse conviction de les avoir mal compris, mal aimés. Ah ! si l'on pouvait prévoir l'avenir, comme l'on ne gâcherait pas ainsi sa vie pour une satisfaction passagère ! Mais, Odile, je dois rester seul dans mon malheur, c'est ma juste punition, mon châtiment et mon expiation, demain je partirai.

Elle noua ses deux bras autour du cou de Maurice.

— Alors, c'est toi qui n'as pas pitié de moi. Tu m'abandonnes tandis que tu sais que je ne puis plus vivre sans toi ! As-tu jamais songé que moi aussi j'avais soif de tendresse, de baisers et de consolation et que toi seul au monde, toi, mon mari, tu pouvais me les donner?... Tu crains d'être un embarras pour moi, mais c'est mon propre bonheur que je plaide, en te demandant de rester ! Certes, je ne pensais pas jadis que les heures noires viendraient si vite, si terribles, mais puisque l'épreuve est là, acceptons-la. Nous pouvons encore goûter de douces joies si nous savons porter vaillamment notre fardeau. Dis, Maurice, ne veux-tu pas m'aider, être mon soutien, mon guide ?

— Odile ! protesta le général en souriant amèrement, tu renverses les rôles !

— Non ! affirma Odile avec un doux entêtement ; je suis si faible et tu es encore si fort ! J'ai besoin de toi, Maurice, ne me quitte plus, je ne puis me résigner à ce que tu t'éloignes de moi, que tu me fuies sans espoir de retour !...

Il s'attendrissait enfin au son de cette voix ardente et contenue à la fois. Ses doigts effleurèrent les cheveux d'Odile en un geste de tendresse et d'appel.

— Si je pouvais te croire ! gémit-il.

— Crois-moi, mon ami, je t'en conjure.

— Mais, Odile, quel supplice ! Ne plus te voir ! Ne plus retrouver tes chers yeux qui étaient si

beaux, ton visage que j'ai tant aimé, être muré dans mon éternelle prison, sombrer dans une nuit sans réveil!

Odile appuyait maintenant sa tête sur l'épaule de son mari qui ne la repoussa plus!

— Mes yeux seront ta lumière, et par eux tu t'évaderas de ta prison que je saurai fleurir de toutes les fleurs de ma tendresse. Ta foi en moi sera le phare rayonnant qui nous protégera des récifs; tu t'appuieras sur moi et nous suivrons ensemble, sans nous séparer jamais, le chemin qui nous reste à parcourir.

Sur ce cœur altier, vaincu enfin, Odile pleurait tout bas. Et comme Maurice, hésitant encore, disait, ému :

— Chère âme, tu me tentes trop et je ne puis te résister! Faut-il que le souvenir du serment auquel je fus parjure empoisonne ma vie désormais... Y a-t-il donc quelque chose de plus fort que l'Oubli?...

Odile, triomphante, répondit :

— L'Amour!

— De plus grand que la faute?...

— Le Pardon!

FIN